This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582321 5

Property of
Toronto Public Library

OEUVRES DIVERSES

De M. DE FONTENELLE,

De l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.

Qui contient

LES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

L'ENTRETIEN SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

Nouvelle Edition augmentée par l'Auteur.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A LA HAYE,
Chez ANTOINE VAN DOLE.
MDCCXXXVI.

A LA HAYE. Chez A. VAN DOLE

NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

Par Mr. DE FONTENELLE,

de l'Académie Françoise.

Troisiéme Edition augmentée.

A LA HAYE,

Chez ANTOINE VAN DOLE.

M. DCC. XXXVI.

A LUCIEN.
AUX
CHAMPS ELISIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il eſt bien juſte qu'après avoir pris une idée qui vous apartient, je vous en rende quelque ſorte d'hommage. L'Auteur dont on a tiré le plus de ſecours dans un Livre, eſt le vrai Héros de l'Epitre Dédicatoire; c'eſt lui dont on peut publier les louanges avec ſincérité, & qu'on doit choiſir pour Protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir oſé travailler ſur votre Plan, mais il me ſemble que je l'euſſe été encore davantage, ſi j'euſſe travaillé ſur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'eſpérer que le deſſein, qui eſt de vous, fera paſſer les choſes qui ſont de moi; & j'oſe vous dire, que ſi par hazard mes Dialogues avoient un peu de ſuccès, ils vous feroient plus d'honneur que les votres même ne vous en ont fait, puiſqu'on verroit que cette idée eſt aſſez agréable, pour n'avoir pas beſoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond ſur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit ſuffire. J'ai ſupprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui eſt uſé dans les Enfers. Que je ſuis fâché que vous aiez épuiſé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du régret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mou-

rant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens qui meurent avant les Vieillards dont ils croioient hériter, & à qui ils faisoient la cour! Mais après tout, puisque vous aviez inventé ce dessein, il étoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous êtiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ai fait moraliser tous mes Morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des Vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les Morts sont Gens de grande réflexion, tant à cause de leur expérience, que de leur loisir; & on doit croire, pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'ici haut, parce qu'ils les régardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité; & ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt. Vous avez fait la plûpart de leurs Dialogues si courts, qu'il paroît que vous n'avez pas cru qu'ils fussent de grands Parleurs, & je suis entré aisément dans votre pensée. Comme les morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matières. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairez, pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conséquent pour ne se parler presque jamais; car il me semble qu'il n'apartient de disputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'apartient qu'à des Aveugles qui

ne

ne voient pas le but où ils vont, de s'entreheurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les Morts eussent changé de caractères, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposez. Quand on a une fois conçû dans le monde une opinion des Gens, on n'en sçauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les Morts reconnoissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns, & peut-être aussi quelques-unes des Avantures que vous leur attribuez; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilege. L'Histoire me fournissoit assez de véritables Morts, & d'Avantures véritables, pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la Fiction. Vous ne serez pas surpris que des Morts parlent de ce qui s'est passé longtems après eux, vous qui les voiez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est vous connoissez la France sur une infinité de rapports qu'on vous en a fait, & que vous sçavez qu'elle est aujourd'hui pour les Lettres, ce que la Grece étoit autrefois. Surtout votre illustre Traducteur, qui vous a si bien fait parler notre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athènes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre stile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ses expressions cette simplicité fine, & cet enjoüement naif, qui sont si propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien sçû qu'on ne peut imiter un plus excellent Modèle que vous.

AVERTISSEMENT.

LE ſuccès de ce petit Ouvrage m'a déterminé à finir d'autres Dialogues des Morts de la même nature que ceux-ci, & dont j'avois déja quelques ébauches. J'ai trouvé tout le monde perſuadé que la matière n'étoit pas épuiſée, & qu'elle pouvoit encore me fournir ſans peine, autant qu'elle m'a fourni. J'ai pris du tems pour la ſeconde Partie, afin de tâcher à la rendre plus correcte. L'indulgence du Public pour la prémiere m'a donné preſque autant de crainte que de courage.

NOU-

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

ALE'XANDRE, PHRINE'.

PHRINÉ.

VOus pouvez le ſçavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon tems. Ils vous diront que je leur offris de rébâtir, à mes dépens, les Murailles de Thébes, que vous aviez ruinées, pourvû que l'on y mit cette Inſcription : *Aléxandre le Grand avoit abattu ces Murailles, mais la Courtiſanne Phriné les a rélévées.*

ALÉXANDRE.

Vous aviez donc grand' peur que les

Siécles à venir n'ignoraſſent quel Métier vous aviez fait.

PHRINÉ.

J'y avois excellé; & toutes les perſonnes extraordinaires dans quelque Profeſſion quē ce puiſſe être, ont la folie des Monumens & des Inſcriptions.

ALÉXANDRE.

Il eſt vrai que Rhodope l'avoit déja euë avant vous. L'uſage qu'elle fit de ſa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuſes Pyramides d'Egypte qui ſont encore ſur pied; & je me ſouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans le Païs, & dans le Siécle où elles venoient de vivre, les Belles ne faiſoient plus d'aſſez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRINÉ.

Mais moi, j'avois cet avantage par deſſus Rhodope, qu'en rétabliſſant les Murailles de Thébes, je me mettois en parallele avec vous, qui aviez été le plus grand Conquérant du monde, & que je faiſois voir que ma beauté avoit

avoit pû réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALÉXANDRE.

Voilà deux choſes qui aſſûrément n'étoient jamais entrées en comparaiſon l'une avec l'autre. Vous vous ſçavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries.

PHRINÉ.

Et vous, vous êtes fort ſatisfait d'avoir déſolé la meilleure partie de l'Univers. Que ne s'eſt-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruïné? Il ne ſeroit reſté aucune marque de vos fureurs.

ALÉXANDRE.

Si j'avois à révivre, je voudrois être encore un illuſtre Conquérant.

PHRINÉ.

Et moi, une aimable Conquérante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la Valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles ſont de tout Païs; & les Rois même, ni les Conquérans n'en ſont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre Pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup auſ-

ſi ; cependant vous ne pûtes, ni l'un ni l'autre, inſpirer aucune crainte à l'Orateur Démoſthene, qui ne fit, pendant toute ſa vie, que haranguer contre vous deux. Et une autre Phriné que moi (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une cauſe fort importante, ſon Avocat, qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de lui arracher un grand Voile, qui la couvroit en partie, & auſſitôt à la vûë des beautez qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'eſt ainſi que le bruit de vos armes ne pût, pendant un grand nombre d'années, faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Perſonne corrompirent en un moment tout le ſévere Aréopage.

ALÉXANDRE.

Quoique vous aïez appellé encore une Phriné à votre ſecours, je ne crois pas que le parti d'Aléxandre en ſoit plus foible. Ce ſeroit grand pitié ſi....

PHRINÉ.

Je ſçais ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Aſie, la Perſe, les Indes, tout cela eſt d'un bel étalage. Cependant, ſi

je

je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en apartient pas ; ſi je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard même, la part qui leur en eſt dûë, croïez-vous que vous n'y perdiſſiez guères? Mais une Belle ne partage avec perſonne l'honneur de ſes conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle-même. Croïez-moi, c'eſt une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALÉXANDRE.

Il a paru que vous en avez été bien perſuadée. Mais penſez-vous que ce Perſonnage s'étende auſſi loin que vous l'avez pouſſé?

PHRINÉ.

Non, non, car je ſuis de bonne foi. J'avouë que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie Femme ; mais vous avez auſſi outré celui de Grand-Homme. Vous & moi nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire ; mais d'en avoir aſſez pour rébâtir les Murailles de Thébes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, ſi vous n'euſſiez fait que

SMINDIRIDE.

Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un Bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup?

MILON.

Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un Homme, quand tu t'ès plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmi les feuilles de Roses, dont ton lit étoit semé, il y en avoit eu une sous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMINDIRIDE.

Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse; mais pourquoi te paroît elle si étrange?

MILON.

Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMINDIRIDE.

Quoi, n'as-tu jamais vû quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtresse, à qui il a rendu des services signalez, soit troublé dans la possession de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la réconnoissance n'agisse dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination?

MI-

MILON.

Non, je n'en ai jamais vû. Mais quand cela seroit.

SMINDIRIDE.

Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquérant, qui au retour d'une Expédition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la Fortune y auroit eu plus de part que sa valeur ni sa conduite, & que ses desseins auroient réüssi sur des mésures fausses & mal-prises?

MILON.

Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

SMINDIRIDE.

Que cet Amant, & ce Conquérant, & généralement presque tous les Hommes, quoique couchez sur des Fleurs, ne sçauroient dormir, s'il y a une seule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des Lits de Roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étenduës, & qu'aucune ne se plie; cependant le pli d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

MILON.

Je ne ſuis pas fort ſçavant ſur ces matières-là; mais il me ſemble que toi, & l'Amant, & le Conquérant que tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous ſi délicats?

SMINDIRIDE.

Ah, Milon, les Gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toi, mais ce ſont des Sibarites encore plus raffinez que je n'étois.

MILON.

Je vois bien ce que c'eſt. Les Gens d'eſprit ont aſſûrément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicateſſe d'en rétrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent être ſenſibles aux plus petits déſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſez d'agrémens pour eux, & ſur ce pied-là je trouve qu'ils ont raiſon.

SMINDIRIDE.

Ce n'eſt point du tout cela. Les Gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut.

MILON.

Ils ſont donc fous de s'amuſer à être ſi délicats.

SMIN-

SMINDIRIDE

Voilà le malheur. La délicateſſe eſt tout-à-fait digne des Hommes ; elle n'eſt produite que par les bonnes qualitez & de l'eſprit, & du cœur ; on ſe ſçait bon gré d'en avoir ; on tâche à en acquerir quand on n'en a pas ; cependant la délicateſſe diminuë le nombre des plaiſirs, & on n'en a point trop. Elle eſt cauſe qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les Hommes ſont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HElas! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe! Vous ſçavez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité ſi exacte à mon prémier Mari, que je me brûlai toute vive, plûtôt que d'en prendre un ſecond. Cependant je n'ai pû être à couvert de la médiſance. Il a plû à un Poëte, nommé Virgile, de changer une Prude auſſi ſévere que moi, en une jeune Coquette qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un Etranger, dés le prémier jour qu'elle le voit. Toute mon Hiſtoire eſt renverſée. A la vérité, le Bucher, où je fus conſumée, m'eſt demeuré. Mais dévinez pourquoi je m'y jette.

jette. Ce n'eſt plus de peur d'être obligée à un ſecond mariage ; c'eſt parce que je ſuis au déſeſpoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE.

De bonne foi, cela peut avoir des conſéquences très-dangéreuſes. Il n'y aura plus guères de Femmes qui veuillent ſe brûler par fidélité conjugale, ſi après leur mort, un Poëte eſt en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu ſi grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous éſpériez qui ne ſeroit pas connuë. Que ſçait-on ? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foi de votre Bucher.

DIDON.

Si la galanterie que Virgile m'attribuë, avoit quelque vraiſemblance, je conſentirois que l'on me ſoupçonnât ; mais il me donne pour Amant, Enée, un Homme qui étoit mort trois-cens ans avant que je fuſſe au monde.

STRATONICE.

Ce que vous dites-là eſt quelque choſe. Cependant, Enée & vous, vous paroiſſiez extrêmement être le fait l'un de

de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre Patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des Païs étrangers; il étoit Veuf, vous étiez Veuve. Voilà bien des rapports. Il eſt vrai que vous étes née trois-cens ans après lui; mais Virgile a vû tant de raiſons pour vous aſſortir enſemble, qu'il a crû que les trois-cens années qui vous ſéparoient, n'étoient pas une affaire.

DIDON.

Quel raiſonnement eſt-ce-là? Quoi, trois-cens ans ne ſont pas toujours trois-cens ans? & malgré cet obſtacle, deux Perſonnes peuvent ſe rencontrer, & s'aimer?

STRATONICE.

Oh! c'eſt ſur ce point que Virgile a entendu fineſſe. Aſſûrément il étoit homme du monde. Il a voulu faire voir qu'en matière de commerces amoureux, il ne faut pas juger ſur l'apparence, & que ceux qui en ont le moins, ſont bien ſouvent les plus vrais.

DIDON.

J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau myſtère dans ſes Ouvrages. STRA-

STRATONICE.

Mais quoi! vous a-t-il tournée en ridicule? Vous a-t-il fait dire des choſes impertinentes?

DIDON.

Rien moins. Il m'a recité ici ſon Poëme; & tout le morceau où il me fait paroître, eſt aſſûrément divin, à la médiſance près. J'y ſuis belle, j'y dis de très-belles choſes ſur ma paſſion prétenduë; & ſi Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Enéïde pour Femme de bien, l'Enéïde y perdroit beaucoup.

STRATONICE.

De quoi vous plaignez-vous donc? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas euë; voilà un grand malheur! Mais en récompenſe on vous donne de la beauté & de l'eſprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DIDON.

Quelle conſolation!

STRATONICE.

Je ne ſçais comment vous êtes faite; mais la plûpart des Femmes aiment mieux, ce me ſemble, qu'on médiſe un peu de leur vertu, que de leur eſprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de

cette

cette humeur-là. Un Peintre qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon Mari, fût malcontent de moi; & pour se vanger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa son Tableau, & prît aussitôt la fuite. Mes Sujets, zélez pour ma gloire, vouloient brûler ce Tableau publiquement; mais comme j'y étois peinte admirablement bien & avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnoit, ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croïez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DIDON.

Cela seroit bon, si le prémier mérite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRATONICE.

Je ne décide point quel est ce prémier mérite; mais dans l'usage ordinaire, la prémiere question qu'on fait sur une Femme que l'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle?* La seconde, *a-t-elle de l'esprit?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisieme question.

DIA-

DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'euſſe jamais crû qu'un Faiſeur de Chanſonnettes eût oſé ſe comparer à un Philoſophe d'une auſſi grande réputation que moi.

ANACREON.

Vous faites ſonner bien haut le nom de Philoſophe, mais moi, avec mes Chanſonnettes, je n'ai pas laiſſé d'être appellé le ſage Anacreon; & il me ſemble que le titre de Philoſophe ne vaut pas celui de Sage.

ARISTOTE.

Ceux qui vous ont donné cette qualité-là, ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter?

ANA-

ANACREON.

Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; & la merveille eſt, qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philoſophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous paſſé de nuits à éplucher les Queſtions épineuſes de la Dialectique? Combien avez-vous compoſé de gros Volumes ſur des matières obſcures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même?

ARISTOTE.

J'avouë que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il faloit être bien habile pour trouver moïen d'acquerir plus de gloire avec votre Lut & votre Bouteille, que les plus Grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANACREON.

Vous prétendez railler, mais je vous ſoutiens qu'il eſt plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté, & comme j'ai bû, que de philoſopher comme vous avez philoſophé. Pour chanter

&

& pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé ſon ame des paſſions violentes, n'aſpirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être diſpoſé à prendre toujours le tems comme il viendroit; enfin il y auroit auparavant bien de petites choſes à régler chez ſoi; & quoiqu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philoſopher comme vous avez fait. On n'eſt point obligé à ſe guerir ni de l'ambition, ni de l'avarice; on ſe fait une entrée agréable à la Cour du grand Alexandre; on s'attire des Préſens de cinq cens mille Ecus, que l'on n'emploie pas entierement en expériences de Phyſique ſelon l'intention du Donateur; & en un mot, cette ſorte de Philoſophie mene à des choſes aſſez oppoſées à la Philoſophie.

ARISTOTE.

Il faut qu'on vous ait fait ici bas bien des médiſances de moi; mais après tout, l'Homme n'eſt Homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la Nature, & a développer toutes ces énigmes qu'elle nous propoſe.

ANA-

ANACREON.

Voilà comme les Hommes renverſent l'uſage de tout. La Philoſophie eſt en elle-même une choſe admirable, & qui leur peut être fort utile; mais parce qu'elle les incommoderoit, ſi elle ſe mêloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit auprès d'eux à régler leurs paſſions, ils l'ont envoïée dans le Ciel arranger des Planetes, & en méſurer les mouvemens; ou bien, ils la promenent ſur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voïent. Enfin ils l'occupent toûjours le plus loin d'eux qu'il leur eſt poſſible. Cependant comme ils veulent être Philoſophes à bon marché, ils ont l'adreſſe d'éteindre ce nom, & ils le donnent le plus ſouvent à ceux qui font la récherche des Cauſes naturelles.

ARISTOTE.

Et quel nom plus convénable leur peut-on donner?

ANACREON.

La Philoſophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reſte de l'Univers. L'Aſtronome penſe aux Aſtres, le Phyſicien penſe à la Nature, & le Philoſophe penſe à ſoi. Mais qui eût vou-

voulu l'être à une condition si dure ? Hélas ! presque personne. On a donc dispensé les Philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes, ou Physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les Spéculations ; mais je suis sûr qu'il y a moins de Philosophie dans beaucoup de Livres qui font profession d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chansonnettes que vous méprisez tant ; dans celle-ci par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or.
La mort me rendant visite,
Je la renverrois bien vite,
En lui donnant mon trésor.
Mais si la Parque sévere
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus nécessaire ;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon souci.

ARISTOTE.

Si vous ne voulez appeller Philosophie que celle qui régarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de Morale des cho-

choſes qui valent bien votre Chanſon; car enfin cette obſcurité qu'on m'a réprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ai écrit ſur cette matière; & tout le monde a avoüé qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des paſſions.

ANACREON.

Quel abus! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les Hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſidérer, mais non pas à guérir; & ils ont trouvé le ſecret de faire une Morale qui ne les touche pas de plus près que l'Aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voïant des Gens, qui pour de l'argent, préchent le mépris des richeſſes, & des Poltrons qui ſe battent ſur la définition du Magnanime?

DIA-

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

EN vérité toutes les Fables, que vous venez de me réciter, ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous aïez eu beaucoup d'art pour déguiser ainsi, en petits Contes, les instructions les plus importantes que la Morale puisse donner, & pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes & aussi familieres que celles-là.

ESOPE.

Il m'est bien doux d'être loüé sur cet Art, par vous, qui l'avez si bien entendu.

HOMERE.

Moi! je ne m'en suis jamais piqué.

ESOPE.

Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands myſtères dans vos Ouvrages?

HOMERE.

Hélas! point du tout.

ESOPE.

Cependant tous les Sçavans de mon tems le diſoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odyſſée, à quoi ils ne donnaſſent des allégories les plus belles du monde. Ils ſoûtenoient que tous les ſecrets de la Théologie, de la Phyſique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermez dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les dévéloper; où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique; mais à celà près, ils convenoient que vous aviez tout ſçû, & tout dit à qui le comprenoit bien.

HOMERE.

Sans mentir, je m'étois bien douté que certaines Gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe, où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophetiſer des choſes éloignées en attendant l'évenement: il n'eſt rien tel auſſi

ſi que de débiter des Fables, en attendant l'Allégorie.

ESOPE.

Il faloit que vous fuſſiez bien hardi, pour vous répoſer ſur vos Lecteurs du ſoin de mettre des Allégories dans vos Poëmes. Où en euſſiez-vous été, ſi on les eût pris au pied de la lettre?

HOMERE.

Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

ESOPE.

Quoi! ces Dieux qui s'éſtropient les uns les autres; ce *Foudroïant* Jupiter, qui dans une Aſſemblée de Divinitez ménace l'*Auguſte* Junon de l'abattre; ce Mars, qui étant bleſſé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix-mille hommes, & n'agit pas comme un ſeul, (car au lieu de mettre tous les Grecs en pieces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter) tout cela eût été bon ſans Allégorie?

HOMERE.

Pourquoi non? Vous vous imaginez que l'eſprit humain ne cherche que le vrai; détrompez-vous. L'eſprit humain & le faux ſympatiſent extrême-

ment. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envéloper dans des Fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des Fables, elles pourront bien plaire ſans contenir aucune vérité. Ainſi le vrai a béſoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçû dans l'eſprit humain; mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure, car c'eſt le lieu de ſa naiſſance & ſa demeure ordinaire, & le vrai y eſt étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des Fables allégoriques, il eût bien pû arriver que la plûpart des Gens auroient pris la Fable, comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé-là l'Allégorie; & en effet, vous devez ſçavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous myſtères à part, n'ont point été trouvez ridicules.

ESOPE.

Cela me fait trembler. Je crains furieuſement que l'on ne croie que les bêtes aïent parlé comme elles font dans mes Apologues.

HOMERE.

Voilà une plaiſante peur.

Eso-

ESOPE.

Hé quoi! ſi l'on a bien crû que les Dieux aïent pû tenir les diſcours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les Bêtes aïent parlé de la manière dont je les ai fait parler?

HOMERE.

Ah! ce n'eſt pas la même choſe. Les Hommes veulent bien que les Dieux ſoient auſſi foux qu'eux, mais ils ne veulent pas que les Bêtes ſoient auſſi ſages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUiſque vous voulez ſçavoir mon avanture, la voici. L'Empereur ſous qui je vivois, voulût ſe marier; & pour mieux choiſir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui ſe croïoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre

dre au Trône, se trouvassent à Constantinople. Dieu sçait l'affluence qu'il y eût, J'y allai, & je ne doutai point, qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux très-vifs, & un air assez agréable & assez fin, je ne pusse disputer l'Empire. Le jour que se tint l'Assemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une manière inquiete les visages les unes des autres; & je remarquai avec plaisir, que mes Rivales me régardoient d'assez mauvais œil. L'Empereur parût. Il passa d'abord plusieurs rangs de Belles, sans rien dire; mais quand il vint à moi, mes yeux me servirent bien, & ils l'arrêterent. *En vérité*, me dit-il, en me régardant de l'air que je pouvois souhaiter, *les Femmes sont bien dangéreuses; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit, & que j'étois Imperatrice; & dans le trouble d'éspérance & de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre: *En récompense, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

ATHE-

ATHENAIS.

Il falloit que cet Empereur-là fût d'un caractère bien étrange, pour craindre tant l'eſprit, & qu'il ne s'y connût guères, pour croire que votre réponſe en marquât beaucoup; car franchement, elle n'eſt pas trop bonne, & vous n'avez pas grand' choſe à vous réprocher.

ICASIE.

Ainſi vont les fortunes. L'eſprit ſeul vous a fait Imperatrice; & moi, la ſeule apparence de l'eſprit m'a empêchée de l'être. Vous ſçaviez même encore la Philoſophie, ce qui eſt bien pis que d'avoir de l'eſprit; & avec tout cela vous ne laiſſâtes pas d'épouſer Théodoſe le jeune.

ATHENAIS.

Si j'euſſe eu devant les yeux un exemple comme le votre, j'euſſe eu grand' peur. Mon Pere, après avoir fait de moi une Fille fort ſçavante & fort ſpirituelle, me déshérita, tant il ſe tenoit ſûr qu'avec ma ſcience & mon bel eſprit, je ne pouvois manquer de faire fortune; & à dire le vrai, je le croïois comme lui. Mais je vois préſentement que je courois un grand hazard & qu'il n'étoit pas impoſſible que je demeuraſſe ſans aucun

bien, & avec la ſeule Philoſophie en partage.

ICASIE.

Non aſſûrément; mais par bonheur pour vous, mon avanture n'étoit pas encore arrivée. Il ſeroit aſſez plaiſant que dans une occaſion pareille à celle où je me trouvai, quelque autre qui ſçauroit mon Hiſtoire, & qui voudroit en profiter, eût la fineſſe de ne laiſſer point voir d'eſprit, & qu'on ſe moquât d'elle.

ATHENAIS.

Je ne voudrois pas répondre que cela lui réüſſit, ſi elle avoit un deſſein, mais bien ſouvent on fait par hazard les plus heureuſes ſottiſes du monde. N'avez-vous pas ouï parler d'un Peintre qui avoit ſi bien peint des grapes de Raiſin, que des oiſeaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les Raiſins étoient portez dans le Tableau par un petit Païſan: & on diſoit au Peintre, qu'à la vérité il faloit qu'ils fuſſent bien faits, puiſqu'ils attiroient les oiſeaux, mais qu'il faloit auſſi que le petit Païſan fût bien mal fait, puiſque les oiſeaux n'en avoient point de peur. On avoit raiſon. Cependant

dant ſi le Peintre ne ſe fût pas oublié dans le petit Païſan, les Raiſins n'euſſent pas eu ce ſuccés prodigieux qu'ils eurent.

ICASIE.

En vérité; quoi qu'on faſſe dans le monde, on ne ſçait ce que l'on fait; & après l'avanture de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on ſe conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été néceſſaire. Tout eſt incertain. Il ſemble que la Fortune ait ſoin de donner des ſuccès différens aux mêmes choſes, afin de ſe moquer toûjours de la raiſon humaine, qui ne peut avoir de règle aſſûrée.

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS
AVEC
DES MODERNES.

DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUi, je fus Bel-eſprit dans mon ſiécle, & je fis auprès des Princes une fortune aſſez conſidérable.

AUGUSTE.

Vous compoſâtes donc bien des Ouvrages pour eux.

P. ARETIN.

Point du tout. J'avois penſion de tous les Princes de l'Europe, & cela n'eût pas pû être ſi je me fuſſe amuſé à loüer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres; quand les uns battoient, les autres étoient battus; il n'y avoit pas moïen de leur chanter à tous leurs loüanges.

AUGUSTE.

Que faiſiez-vous donc?

P. ARETIN.

Je faisois des Vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégyrique; mais ils entroient bien tous dans une Satyre. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me païoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'Empereur Charles V. dont assûrément vous avez entendu parler ici-bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos, vers les Côtes d'Afrique, m'envoïa aussitôt une assez belle Chaîne d'or. Je la reçûs, & la régardant tristement; *Ah! c'est-là bien peu de chose*, m'écriai-je, *pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite.*

AUGUSTE.

Vous aviez trouvé une nouvelle manière de tirer de l'argent des Princes.

P. ARETIN.

N'avois-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un revenu sur les sottises d'autrui? C'est un bon fonds, & qui rapporte toûjours bien.

AUGUSTE.

Quoi que vous en puissiez dire, le métier

tier de loüer eſt plus ſûr, & par conſéquent meilleur.

P. ARETIN.

Que voulez-vous? je n'étois pas aſſez impudent pour loüer.

AUGUSTE.

Et vous l'étiez bien aſſez pour faire des Satyres ſur les Têtes couronnées!

P. ARETIN.

Ce n'eſt pas la même choſe. Pour faire des Satyres, il n'eſt pas toûjours béſoin de mépriſer ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines loüanges fades & outrées, il me ſemble qu'il faut en quelque ſorte mépriſer ceux-mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile oſoit-il vous dire, qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les Dieux, & que c'étoit une choſe incertaine, ſi vous vous chargeriez du ſoin des affaires de la Terre, ou ſi vous vous feriez Dieu Marin, en épouſant une Fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ſes eaux, l'honneur de votre alliance, ou enfin, ſi vous voudriez vous loger dans le Ciel, auprès du Scorpion qui tenoit la place de

deux

deux Signes, & qui, en votre considération, se seroit mis plus à l'étroit?

AUGUSTE.

Ne soïez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on est loüé, on ne prend pas les loüanges avec tant de rigueur; on aide à la lettre; & la pudeur de ceux qui les donnent, est bien soulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des loüanges qu'on ne reçoit pas; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit?

P. ARETIN.

Vous éspériez donc sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une Nymphe de la mer, ou que vous auriez un apartement dans le Zodiaque?

AUGUSTE.

Non, non. De ces sortes de loüanges-là, on en rabat quelque chose, pour les réduire à une mésure un peu plus raisonnable; mais à la vérité on n'en rabat guères, & on se fait à soi-même bonne composition. Enfin de quelque manière outrée qu'on soit loüé, on en tirera toûjours le profit de croire, qu'on est au dessus de toutes les loüanges ordinaires,

res, & que par ſon mérite on a réduit ceux qui loüent, à paſſer toutes les bornes. La vanité a bien des reſſources.

P. ARETIN.

Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pouſſer les loüanges dans tous les excez; mais du moins pour celles qui ſont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardieſſe de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vangiez impitoïablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, ſelon toute votre Cour, que de foudroïer tout ce qui avoit la témérité de s'oppoſer à vous; mais qu'auſſitôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vangeance, qu'une gloire barbare & inhumaine. On loüoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fuſſiez donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'euſſiez dit: *Choiſiſſez de la ſévérité, ou de la clémence, pour en faire le vrai caractère d'un Héros; mais après cela, tenez-vous-en à votre choix.*

Au-

P. ARETIN.

Tous ceux qui en donneroient ſans intérêt. Il n'apartient qu'à eux de loüer. D'où vient que votre Virgile a ſi bien loüé Caton, en diſant qu'il préſide à l'Aſſemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſéparez d'avec les autres? C'eſt que Caton étoit mort; & Virgile, qui n'éſpéroit rien ni de lui, ni de ſa famille, ne lui a donné qu'un ſeul Vers, & a borné ſon Eloge à une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il vous a ſi mal loüé en tant de paroles, au commencement de ſes Géorgiques? Il avoit penſion de vous.

AUGUSTE.

J'ai donc perdu bien de l'argent en loüanges.

P. ARETIN.

J'en ſuis fâché. Que ne faiſiez-vous ce qu'a fait un de vos Succeſſeurs, qui auſſitôt qu'il fût parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprés, que l'on compoſât jamais de Vers pour lui?

AUGUSTE.

Hélas! Il avoit plus de raiſon que moi. Les vraïes loüanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIA-

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL est vrai que dans les passions que nous avons euës toutes deux, les Muses ont été de la partie & y ont mis beaucoup d'agrément; mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans; & moi, j'étois chantée par le mien.

SAPHO.

Hé bien! cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAURE.

Je n'en suis pas surprise, car je sçais que les Femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous aïez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous sentiez pour eux, & que vous aïez en quelque manière attaqué leur cœur

cœur par vos Poëſies. Le Perſonnage d'une Femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPHO.

Entre-nous, j'en étois un peu fâchée; c'eſt une injuſtice que les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celui de ſe défendre.

LAURE.

Ne nous plaignons point; notre parti a ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît; mais eux qui nous attaquent, ils ne ſont pas toûjours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPHO.

Vous ne dites pas que ſi les Hommes nous attaquent, il ſuivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAURE.

Ne comptez-vous pour rien le plaiſir de voir, par tant de douces attaques ſi longtems continuées, & rédoublées ſi ſouvent, combien ils eſtiment la conquête de notre cœur?

SA-

SAPHO.

Et ne comptez-vous pour rien la peine de réſiſter à ces douces attaques? Ils en voient le ſuccès avec plaiſir dans tous les progrez qu'ils ſont auprès de nous; & nous, nous ſerions bien fâchées que notre réſiſtance eût trop de ſuccès.

LAURE.

Mais enfin, quoiqu'après tous leurs ſoins, ils ſoient victorieux à bon titre, vous leur faites grace en réconnoiſſant qu'ils le ſont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laiſſent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO.

Ah! cela n'empêche pas que ce qui eſt une victoire pour eux, ne ſoit toûjours une eſpece de défaite pour nous. Ils ne goûtent, dans le plaiſir d'être aimez, que celui de triompher de la perſonne qui les aime; & les Amans heureux ne ſont heureux, que parce qu'ils ſont Conquérans.

LAURE.

Quoi! auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les Hommes?

SA-

SAPHO.

Et quel béſoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres ſe défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre, autant que le cœur en dira.

LAURE.

Oh! les choſes iroient trop vîte, & l'amour eſt un commerce ſi agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pû. Que ſeroit-ce ſi l'on étoit reçû, dès que l'on s'offriroit? que deviendroient tous ces ſoins qu'on prend pour plaire; toutes ces inquiétudes que l'on ſent quand on ſe réproche de n'avoir pas aſſez plû; tous ces empreſſemens avec leſquels on cherche un moment heureux; enfin tout cet agréable mélange de plaiſirs & de peines, qu'on appelle amour? Rien ne ſeroit plus inſipide, ſi l'on ne faiſoit que s'entr'aimer.

SAPHO.

Hé bien; s'il faut que l'amour ſoit une eſpece de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les Hommes à ſe tenir ſur la défenſive. Auſſi bien ne m'avez-vous pas dit que les Femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendreſſe. A ce compte elles les attaqueroient mieux.

LAU-

LAURE.

Oui, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si foible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est-là notre caractère, & ce ne seroit peut-être pas celui des Hommes. Croïez-moi, après qu'on a bien raisonné, ou sur l'amour, ou sur telle autre matière qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choses sont bien comme elles sont; & que la réforme qu'on prétendroit y apporter, gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'eſt donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir! Je ſuis tout fraîchement venu en ce Païs-ci, & dès mon arrivée, je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom, & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſediez cette vertu ſi * *naïve*, dont les *allûres* étoient ſi naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux ſiécles où vous viviez.

SOCRATE.

Je ſuis bien aiſe de voir un Mort qui me

* *Termes de Montaigne.*

me paroît avoir été Philoſophe; mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a longtems que je n'ai vû ici perſonne, (car on me laiſſe aſſez ſeul, & il n'y a pas beaucoup de preſſe à réchercher ma converſation) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'eſt-il pas bien changé?

MONTAIGNE.

Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SOCRATE.

J'en ſuis ravi. Je m'étois toûjours bien douté qu'il faloit qu'il devint meilleur & plus ſage qu'il n'étoit de mon tems.

MONTAIGNE.

Que voulez-vous dire? Il eſt plus fou, & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'eſt le changement dont je voulois parler; & je m'attendois bien à ſçavoir de vous l'Hiſtoire du tems que vous avez vû, & où régnoit tant de probité, & de droiture.

SOCRATE.

Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du ſiécle, où vous venez de vivre. Quoi! les Hom-

mes d'à-préſent ne ſe ſont point corrigez des ſottiſes de l'Antiquité!

MONTAIGNE.

Je crois que c'eſt parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'Antiquité ſi familierement, mais ſçachez qu'on a grand ſujet d'en régretter les mœurs, & que de jour en jour, tout empire.

SOCRATE.

Cela ſe peut-il? Il me ſemble que de mon tems les choſes alloient déja bien de travers. Je croïois qu'à la fin elles prendroient un train plus raiſonnable, & que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE.

Et les Hommes font-ils des expériences? Ils ſont faits comme les Oiſeaux, qui ſe laiſſent toûjours prendre dans les mêmes filets, où l'on a déja pris cent-mille Oiſeaux de leur eſpece. Il n'y a perſonne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſottiſes des Peres ſont perduës pour les Enfans.

SOCRATE.

Mais pourquoi ne fait-on point d'expériences? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage, &

plus

plus réglée que n'a été ſa jeuneſſe.

MONTAIGNE.

Les Hommes de tous les ſiécles ont les mêmes penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi par tout où il y a des Hommes, il y a des ſottiſes, & les mêmes ſottiſes.

SOCRATE.

Et ſur ce pied-là, comment voudriez-vous que les ſiécles de l'Antiquité euſſent mieux valu que le ſiécle d'aujourd'hui?

MONTAIGNE.

Ah! Socrate. Je ſçavois bien que vous aviez une manière particuliere de raiſonner, & d'envéloper ſi adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoïoient pas la concluſion, que vous les ameniez où il vous plaiſoit; & c'eſt ce que vous appelliez être la Sage-Femme de leurs penſées, & les faire accoucher. J'avouë que me voilà accouché d'une propoſition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne ſçaurois encore me rendre. Il eſt ſûr qu'il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes* & *roides* de l'Antiquité, des

Ariſtides, des Phocions, des Périclés, ni enfin des Socrates.

SOCRATE.

A quoi tient-il? Eſt-ce que la Nature s'eſt épuiſée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes Ames? Et pourquoi ne ſe ſeroit-elle encore épuiſée en rien, hormis en Hommes raiſonnables? Aucun de ſes Ouvrages n'a encore dégénéré; pourquoi n'y auroit-il que les Hommes qui dégénéraſſent?

MONTAIGNE.

C'eſt un point de fait, ils dégénerent. Il ſemble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous perſuader qu'elle en auroit ſçû faire, ſi elle avoit voulu, & qu'enſuite elle ait fait tout le reſte avec aſſez de négligence.

SOCRATE.

Prenez garde à une choſe. L'Antiquité eſt un objet d'une eſpece particuliere; l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiez connu Ariſtide, Phocion, Périclés, & moi, puiſque vous voulez me mettre de ce nombre, vous euſſiez trouvé dans votre ſiécle des Gens qui nous reſſembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi préve-

venu pour l'Antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiécle, & l'Antiquité en profite. On met les Anciens bien haut, pour abaiſſer ſes Contemporains. Quand nous vivions, nous éſtimions nos Ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à préſent, notre Poſtérité nous éſtime plus que nous ne méritons; mais, & nos Ancêtres, & nous, & notre Poſtérité, tout cela eſt bien égal, & je crois que le Spectacle du Monde ſeroit bien ennuïeux pour qui le régarderoit d'un certain œil; car c'eſt toûjours la même choſe.

MONTAIGNE.

J'aurois crû que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les ſiécles différens avoient leurs différens caractères comme les Hommes. En effet, ne voit-on pas des ſiécles ſçavans, & d'autres qui ſont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus raffinez? N'en voit-on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers?

SOCRATE.

Il eſt vrai.

MONTAIGNE.

Et pourquoi donc n'y aura-t-il pas des

siécles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

SOCRATE.

Ce n'eſt pas une conſéquence. Les Habits changent; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe, ou la groſſiereté, la ſcience, ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie ſérieux ou badin, ce ne ſont là que les déhors de l'Homme, & tout cela change; mais le cœur ne change point, & tout l'Homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiécle, mais la mode d'être ſçavant peut venir; on eſt intéreſſé, mais la mode d'être déſintéreſſé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'Hommes aſſez déraiſonnables qui naiſſent en cent ans, la Nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raiſonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; & vous jugez bien qu'ils ne ſe trouvent jamais nulle part en aſſez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MONTAIGNE.

Cette diſtribution d'Hommes raiſonnables ſe fait-elle également? Il pourroit bien

bien y avoir des siécles mieux partagez les uns que les autres.

SOCRATE.

La nature agit toûjours avec beaucoup de règle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'avez-vous? Je vous vois tout échauffé.

ADRIEN.

Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la manière dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus Philosophe que lui.

M. D'AUTRICHE.

Je vous trouve bien hardi d'oſer attaquer une mort auſſi fameuſe que la ſienne. Ne fût-ce pas quelque choſe de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ſes amis en ſûreté, & de ſe tuer lui-même pour expirer avec la liberté de ſa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné?

ADRIEN.

Oh! ſi vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choſes à redire. Prémierement, il y avoit ſi longtems qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe dût tuer. Sécondement, avant que de ſe donner le coup, il eût beſoin de lire pluſieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Ame. Troiſiemement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point ſon Epée ſous le chevet de ſon Lit, (car comme on dévinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit

ôtée

ôtée de là,) il appella, pour la demander, un de ſes Eſclaves, & lui déchargea ſur le viſage un grand coup de poing, dont il lui caſſa les dents; ce qui eſt ſi vrai, qu'il retira ſa main toute enſanglantée.

M. D'AUTRICHE.

J'avouë que voilà un coup de poing, qui gâte bien cette mort philoſophique.

ADRIEN.

Vous ne ſçauriez croire quel bruit il fit ſur cette Epée ôtée, & combien il réprocha à ſon Fils & à ſes Domeſtiques, qu'ils le vouloient livrer à Céſar pieds & poings liez. Enfin il les gronda tous de telle ſorte, qu'il falut qu'ils ſortiſſent de ſa chambre & le laiſſaſſent ſe tuer.

M. D'AUTRICHE.

Véritablement les choſes pouvoient ſe paſſer d'une manière un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour ſe donner la mort; il n'y a rien de plus aiſé que de mourir quand on le veut; mais apparemment les méſures qu'il avoit priſes en comptant ſur ſa fermeté, étoient priſes ſi juſte, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne ſe fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

ADRIEN.

Vous dites vrai, & je vois que vous vous connoiſſez en morts généreuſes.

M. D'AUTRICHE.

Cependant on dit qu'après qu'on eût apporté cette Epée à Caton, & que l'on ſe fût retiré, ils s'endormit, & ronfla. Cela ſeroit aſſez beau.

ADRIEN.

Et le croïez-vous? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ſes Valets; on ne dort pas ſi aiſément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Eſclave, lui faiſoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir, car il ne pût ſupporter la douleur qu'il y ſentoit, & il ſe la fit bander par un Médecin, quoiqu'il fût ſur le point de ſe tuer. Enfin depuis qu'on lui eût apporté ſon Epée juſqu'à minuit, il lût deux fois le Dialogue de Platon. Or je prouverois bien par un grand ſoupé qu'il donna le ſoir à tous ſes Amis, par une promenade qu'il fit enſuite, & par tout ce qui ſe paſſa juſqu'à ce qu'on l'eût laiſſé ſeul dans ſa Chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard; d'ailleurs le Dialogue qu'il lût deux

deux fois eſt très-long, & par conſéquent s'il dormit, il ne dormit guères. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait ſemblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de ſa Chambre.

M. D'AUTRICHE.

Vous ne faites pas mal la critique de ſa mort, qui ne laiſſe pas d'avoir toûjours dans le fond quelque choſe de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la votre l'emporte? Autant qu'il m'en ſouvient, vous êtes mort dans votre Lit, tout uniment, & d'une maniére qui n'a rien de rémarquable.

ADRIEN.

Quoi! n'eſt-ce rien de rémarquable que ces Vers que je fis preſque en expirant?

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu ſçache où tu vas;
Tu pars ſeulette, nuë, & tremblotante,
Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop ſérieuſe; mais pour moi, vous voïez que je badinai avec elle; & c'eſt en quoi je prétens que ma philoſophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'eſt pas ſi difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir, quand on l'appelle à ſon ſécours, que quand elle vient ſans qu'on ait béſoin d'elle.

M. D'AUTRICHE.

Oui, je conviens que la mort de Caton eſt moins belle que la votre, mais par malheur, je n'avois point rémarqué que vous euſſiez fait ces petits Vers, en quoi conſiſte toute ſa beauté.

ADRIEN.

Voilà comme tout le monde eſt fait. Que Caton ſe déchire les entrailles, plûtôt que de tomber entre les mains de ſon ennemi; ce n'eſt peut-être pas au fond ſi grand'choſe, cependant un trait comme celui-là brille extrémement dans l'Hiſtoire, & il n'y a perſonne qui n'en ſoit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & ſe trouve en état de faire des Vers badins ſur ſa mort, c'eſt plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a

n'a rien qui frappe, & l'Hiſtoire n'en tient preſque pas de compte.

M. D'AUTRICHE.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai que ce que vous dites ; & moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétens plus belle que la votre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt pourtant pas une mort toute entiere ; mais telle qu'elle eſt, elle eſt au deſſus de la votre, qui eſt au deſſus de celle de Caton.

ADRIEN

Comment ? que voulez-vous dire ?

M. D'AUTRICHE.

J'étois Fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un Fils de Roi ; & ce Prince, après la mort de ſon Pere, me renvoïa chez le mien, malgré la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite de m'épouſer. Enſuite on me fiança encore au Fils d'un autre Roi ; & comme j'allois par mer trouver cet Epoux, mon Vaiſſeau fût battu d'une furieuſe tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fût alors que je me compoſai moi-même cette Epitaphe :

Cy giſt Margot, la gentil' Damoiſelle,

Qu'a

Qu'a deux Maris, & encore eſt pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas; mais il ne tint pas à moi. Concevez bien cette eſpece de mort-là, vous en ſerez ſatisfait. La fermeté de Caton eſt outrée dans un genre, la votre dans un autre, la mienne eſt naturelle. Il eſt trop guindé, vous êtes trop badin, je ſuis raiſonnable.

ADRIEN.

Quoi! vous me réprochez d'avoir trop peu craint la mort?

M. D'AUTRICHE.

Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant; & je ſuis ſûre que vous vous fîtes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour ſe déchirer les entrailles. J'attens un naufrage à tous momens ſans m'épouvanter, & je compoſe de ſang froid mon Epitaphe; cela eſt fort extraordinaire; & s'il n'y avoit rien qui adoucit cette Hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agi que par fanfaronnade. Mais en même-tems; je ſuis une pauvre Fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille,

fille, je marque le régret que j'en ai, & cela met dans mon Hiſtoire toute la vraiſemblance dont elle a beſoin. Vos Vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire; ce n'eſt qu'un galimatias compoſé de petits termes folâtres; mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord; ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les votres.

ADRIEN.

En vérité, je n'euſſe jamais crû que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être ſi glorieux.

M. D'AUTRICHE.

Plaiſantez-en tant que vous voudrez; mais ma mort, ſi elle peut s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſentiel ſur celle de Caton, & ſur la votre. Vous aviez tant fait les Philoſophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous vous étiez engagé d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne ſçais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pouſſer des cris juſqu'au Ciel, ſans que perſonne y trouvât à redire, ni m'en éſtimât

mât moins ; cependant je demeurai assez tranquille pour faire mon Epitaphe.

ADRIEN.

Entre nous, l'Epitaphe ne fût-elle point faite sur la terre?

M. D'AUTRICHE.

Ah! cette chicane-là est de mauvaise grace ; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos Vers.

ADRIEN.

Je me rends donc de bonne foi, & j'avouë que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVE'.

ERASISTRATE.

VOus m'apprenez des choſes merveilleuſes. Quoi ! le ſang circule dans le corps ! Les veines le portent des extrêmitez au cœur, & il ſort du cœur pour entrer dans les arteres, qui le reportent vers les extrêmitez !

HERVÉ.

J'en ai fait voir tant d'expériences, que perſonne n'en doute plus.

ERASISTRATE.

Nous nous trompions donc bien nous autres Médecins de l'Antiquité, qui croïions que le ſang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrêmitez du corps ; & on vous eſt bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HER-

HERVÉ.

Je le pretens ainſi ; & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'eſt moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'Anatomie. Depuis que j'ai une fois eu trouvé la circulation du ſang, c'eſt à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réſervoir. Il ſemble qu'on ait réfondu tout l'homme. Voïez combien notre Médecine moderne doit avoir d'avantages ſur la votre. Vous vous mêliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit ſeulement pas connu.

ERASISTRATE.

J'avouë que les Modernes ſont meilleurs Phyſiciens que nous, ils connoiſſent mieux la Nature ; mais ils ne ſont pas meilleurs Médecins, nous guériſſions les malades auſſibien qu'ils les guériſſent: J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, & à vous tout le prémier, le Prince Antiochus à guérir de ſa fiévre quarte. Vous ſçavez comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon poux qui s'émût plus qu'à l'ordinaire en la préſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux

reux de cette belle Reine, & que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une Cure auſſi difficile & auſſi conſidérable que celle-là, ſans ſçavoir que le ſang circulât; & je crois qu'avec tout le ſécours que cette connoiſſance eût pû vous donner, vous euſſiez été fort embaraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réſervoirs; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HERVÉ

Il n'eſt pas toûjours queſtion du cœur, & tous les Malades ne ſont pas amoureux de leur belle-Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de ſçavoir que le ſang circule, vous n'aïez laiſſé mourir bien des Gens entre vos mains.

ERASISTRATE.

Quoi! vous croïez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HERVÉ

Aſſûrément.

ERASISTRATE.

Répondez-donc, s'il vous plaît, à une petite

petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoi voïons-nous venir ici tous les jours autant de Morts qu'il y en ſoit jamais venu ?

HERVÉ.

Oh ! s'ils meurent, c'eſt leur faute ; ce n'eſt plus celle des Médecins.

ERASISTRATE.

Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces réſervoirs, tout cela ne guérit donc de rien.

HERVÉ.

On n'a peut-être pas encore eu le loiſir de tirer quelque uſage de tout ce qu'on a appris depuis peu ; mais il eſt impoſſible qu'avec le tems, on n'en voie de grands effets.

ERASISTRATE.

Sur ma parole, rien ne changera. Voïez-vous ? Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles, que les Hommes ont euë de bonne heure, à laquelle ils n'ont guères ajouté, & qu'ils ne paſſeront guères, s'ils la paſſent. Ils ont cette obligation à la Nature, qu'elle leur a inſpiré fort promptement ce qu'ils avoient beſoin de ſçavoir ; car ils étoient perdus, ſi elle eût laiſſé à la lenteur de leur

leur raiſon à le chercher. Pour les autres choſes qui ne ſont pas ſi néceſſaires, elles ſe découvrent peu à peu, & dans de longues ſuites d'années.

HERVÉ.

Il ſeroit étrange qu'en connoiſſant mieux l'Homme, on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuſeroit-on à perfectionner la ſcience du corps humain? Il vaudroit mieux laiſſer-là tout.

ERASISTRATE.

On y perdroit des connoiſſances fort agréables; mais pour ce qui eſt de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'Homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'eſt bien la même choſe. La Nature veut que dans de certains tems les Hommes ſe ſuccedent les uns aux autres par le moïen de la mort; il leur eſt permis de ſe défendre contre elle juſqu'à un certain point; mais paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain, on ne prendra point la Nature pour dupe; on mourra comme à l'ordinaire.

DIA-

DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Sçavans qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſçaurez que Galilée, qui étoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines Planetes, qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur, le nom d'Aſtres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant, & bien envieux de la gloire d'autrui.

BERENICE.

Sans doute, je n'ai guères vû d'effets plus rémarquables de ſa malignité.

C. DE

C. DE MEDICIS.

Vous en parlez bien à votre aise, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne sçais quelle guerre. Il revint aïant défait ses ennemis; vous consacrates vos cheveux dans un Temple de Vénus, & le lendemain un Mathématicien les fit disparoître, & publia qu'ils avoient été changez en une Constellation, qu'il appella *la Chevelure de Berenice*. Faire passer des étoiles pour les cheveux d'une Femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planetes, cependant votre chevelure a réüssi, & ces pauvres Astres de Medicis n'ont pû avoir la même fortune.

BERENICE.

Si je pouvois vous donner ma chevelure céleste, je vous la donnerois pour vous consoler, & même je serois assez généreuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce présent-là.

C. DE MEDICIS.

Il seroit pourtant considérable; & je

voudrois que mon nom fût auſſi aſſûré de vivre que le votre.

BERENICE.

Hélas ! quand toutes les Conſtellations porteroient mon nom, en ſerois-je mieux? Il ſeroit là-haut dans le Ciel, & moi, je n'en ſerois pas moins ici-bas. Les hommes ſont plaiſans; ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois ſyllabes qui leur apartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'aviſent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE MEDICIS.

Je ne ſuis point de votre avis; on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible, & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie, par un marbre où l'on eſt repréſenté, par des pierres qu'on a élévées les unes ſur les autres, par ſon Tombeau même. On ſe noïe, & on s'accroche à tout cela.

BERENICE.

Oui, mais les choſes qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur manière. A quoi attа-

tacherez-vous votre immortalité? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MEDICIS.

Ce n'eſt pas une mauvaiſe intention que de donner ſon nom à des Aſtres; ils demeurent toûjours.

BERENICE.

Encore de la manière dont j'en entens parler, les Aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue il ne me reſtera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, Grammaticale; quelques changemens de Lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Sçavans. Il y a quelque tems que je vis ici-bas deux Morts, qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai; je demandai qui ils étoient? & on me répondit que l'un étoit le grand Conſtantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils diſputoient ſur la préférence de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin

disoit qu'il avoit été Empereur de Constantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le prémier pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle étoit située sur trois mers, sur le Pont-Euxin, sur le Bosphore de Thrace, & sur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois Mers, à la Mer Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmora. Ce rapport de Constantinople & de Stamboul étonna Constantin; mais après qu'il se fût informé exactement de la situation de Stamboul, il fût encore bien plus surpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pû reconnoître à cause du changement des noms. *Hélas!* s'écria-t-il, *j'eusse aussibien fait de laisser à Constantinople son prémier nom de Bisance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul? il y tire bien a sa fin.*

C. DE MEDIÇIS

De bonne foi, vous me consolez un peu, & je me résous à prendre patience. Après tout, puisque nous n'avons pû nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.

DIA-

DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASsûrément ma mort vous fit grand plaiſir. Vous paſſâtes auſſitôt la Mer pour aller épouſer Louïs XII. & vous ſaiſir du Trône que je laiſſois vuide. Mais vous n'en joüîtes guères, & je fus vangée de vous par votre jeuneſſe même, & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le conſoloient trop aiſément de ma perte; car elles hâterent ſa mort, & vous empêcherent d'être longtems Reine.

M. D'ANGLETERRE.

Il eſt vrai que la Roïauté ne fit que ſe montrer à moi, & diſparût en moins de rien.

A. DE BRETAGNE.

Et après cela, vous devintes Ducheſſe de Suffolc. C'étoit une belle chûte. Pour moi, graces au Ciel, j'ai eu une autre déſtinée. Quand Charles VIII. mourût; je ne perdis point mon rang par ſa mort, & j'épouſai ſon Súcceſſeur; ce qui eſt un exemple d'un bonheur fort ſingulier.

M. D'ANGLETERRE.

M'en croiriez-vous, ſi je vous diſois, que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

A. DE BRETAGNE.

Non. Je conçois trop bien ce que c'eſt que d'être Ducheſſe de Suffolc, après qu'on a été Reine de France.

M. D'ANGLETERRE.

Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRETAGNE.

Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Roïauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'ANGLETERRE.

Oui, pourvû que ce ſoit celles de l'amour. Je vous aſſûre que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai ſuccedé; ſi j'euſſe toûjours pû diſ-

diſpoſer de moi, je n'euſſe été que Ducheſſe; & je retournai bien vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRETAGNE.

Aviez-vous les ſentimens ſi peu élévez?

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que l'ambition ne me touchoit point. La Nature a fait aux Hommes des plaiſirs ſimples, aiſez, tranquilles, & leur imagination leur en fait qui ſont embaraſſans, incertains, difficiles à acquerir; mais la Nature eſt bien plus habile à leur faire des plaiſirs, qu'ils ne le font eux-mêmes. Que ne ſe répoſent-ils ſur elle de ce ſoin-là? Elle a inventé l'amour, qui eſt fort agréable; & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit point béſoin.

A. DE BRETAGNE.

Qui vous a dit que les Hommes aïent inventé l'ambition? La Nature n'inſpire pas moins les déſirs de l'élévation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'ANGLETERRE.

L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour

un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère. Elle eſt inquiete, pleine de projets chimériques ; elle va au delà de ſes ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis ; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRETAGNE.

Et malheureuſement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'ANGLETERRE.

Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut être pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition, ou s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de Gens ; & par conſéquent ce n'eſt point la Nature qui les propoſe aux Hommes, car ſes faveurs ſont toûjours très-générales. Voïez l'amour ; il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il ſemble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'aſſûrer de cent-mille bras, ne peut guères s'aſſûrer d'un cœur. Il ne ſçait ſi on ne fait pas pour ſon rang, tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne d'un autre. Sa Roïauté lui coûte tous les plaiſirs les plus ſimples, & les plus doux.

A. DE

A. DE BRETAGNE.

Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ſes volontez non ſeulement ſuivies, mais prévenuës, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de ſoins, tant de deſſeins, tant d'empreſſemens, tant d'application à plaire, dont on eſt le ſeul objet; en vérité on ſe conſole de ne pas ſçavoir tout-à-fait au juſte, ſi on eſt aimé pour ſon rang, ou pour ſa perſonne. Les plaiſirs de l'ambition ſont faits, dites-vous, pour trop peu de Gens; ce que vous leur réprochez, eſt leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'eſt l'exception qui flatte; & ceux qui regnent ſont exceptez ſi avantageuſement de la condition des autres Hommes, que quand ils perdroient quelque choſe des plaiſirs qui ſont communs à tout le monde, ils ſeroient récompenſez de reſte.

M. D'ANGLETERRE.

Ah! Jugez de la perte qu'ils font, par la ſenſibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaiſirs ſimples & communs, lors qu'il s'en préſente quelqu'un à eux. Apprenez

ce que me conta ici l'autre jour une Princeſſe de mon ſang, qui a regné en Angleterre & fort longtems, & fort heureuſement, & ſans Mari. Elle donnoit une prémiere Audience à des Ambaſſadeurs Hollandois, qui avoient à leur ſuite un jeune Homme bien-fait. Dès qu'il vit la Reine, il ſe tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque choſe aſſez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle dévina à peu près ce qu'il diſoit, car les Femmes ont un inſtinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'eſprit que toute la Harangue des Ambaſſadeurs, & auſſitôt qu'ils furent ſortis, elle voulût s'aſſûrer de ce qu'elle avoit penſé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de reſpect, que c'étoit une choſe qu'on n'oſoit redire à une grande Reine, & ſe défendirent longtems de la répeter. Enfin quand elle ſe ſervit de ſon autorité abſoluë, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas: *Ha! voilà une Femme bien-faite!* & avoit ajoûté quelque

que expreſſion aſſez groſſiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à ſon gré. On ne fit ce récit à la Reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre choſe, ſinon que, quand elle congédia les Ambaſſadeurs, elle fit au jeune Hollandois un préſent conſidérable. Voïez comme au travers de tous les plaiſirs de grandeur & de Roïauté dont elle étoit environnée, ce plaiſir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRETAGNE.

Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui eſt trop ſimple n'accommode point les Hommes. Il ne ſuffit pas que les plaiſirs touchent avec douceur, on veut qu'ils agitent, & qu'ils tranſportent. D'où vient que la Vie Paſtorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs Ouvrages, & ne réüſſiroit pas dans la pratique? Elle eſt trop douce, & trop unie.

M. D'ANGLETERRE.

J'avouë que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vûë d'une Cour la plus ſuperbe & la plus pompeuſe du monde, les flatte moins que les idées

qu'ils ſe propoſent quelquefois de cette Vie Paſtorale? C'eſt qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRETAGNE.

Ainſi le partage de vos plaiſirs ſimples & tranquilles n'eſt plus que d'entrer dans les chimères que les Hommes ſe forment.

M. D'ANGLETERRE.

Non, non. S'il eſt vrai que peu de gens aïent le goût aſſez bon pour commencer par ces plaiſirs-là, du moins on finit volontiers par eux quand on le peut. L'imagination a fait ſa courſe ſur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V. ERASME.

ERASME.

N'en doutez point ; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous cederois pas la préléance.

CHARLES V.

Quoi ! un Grammairien, un Sçavant ; & pour dire encore plus, & pouſſer votre mérite juſqu'où il peut aller, un homme d'eſprit, prétendroit l'emporter ſur un Prince qui s'eſt vû maître de la meilleure partie de l'Europe !

ERASME.

Joignez-y encore l'Amérique, & je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour ainſi dire, qu'un compoſé de pluſieurs hazards ; &

& qui défaſſembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand votre Grand-Pere eût été Homme de parole, vous n'aviez preſque rien en Italie; ſi d'autres Princes que lui euſſent eu l'eſprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Chriſtophle Colomb ne ſe fût point adreſſé à lui, & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats; ſi après la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louis XI. eût bien ſongé à ce qu'il faiſoit, l'Héritiere de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Païs-Bas pour vous; ſi Henri de Caſtille, Frere de votre Grand'Mere Iſabelle, n'eût point été en mauvaiſe réputation auprès des Femmes, ou ſi ſa Femme n'eût point été d'une vertu aſſez douteuſe, la Fille de Henri eût paſſé pour être ſa Fille, & le Roïaume de Caſtille vous échapoit.

CHARLES V.

Vous me faites trembler. Il me ſemble qu'à l'heure qu'il eſt, je perds, ou la Caſtille, ou les Païs-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERASME

N'en raillez point. Vous ne ſçauriez don-

donner un peu plus de bon ſens à l'un ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas juſqu'à l'impuiſſance de votre Grand-Oncle, ou juſqu'à la coquetterie de votre Grand'-Tante, qui ne vous ſoient néceſſaires. Voïez combien c'eſt un édifice délicat, que celui qui eſt fondé ſur tant de choſes qui dépendent du hazard.

CHARLES V.

En vérité, il n'y a pas moïen de ſoûtenir un examen auſſi ſévere que le votre. J'avouë que toute ma grandeur, & tous mes titres diſparoiſſent devant vous.

ERASME.

Ce ſont-là pourtant ces qualitez dont vous prétendiez vous parer; je vous en ai dépouillé ſans peine. Vous ſouvient-il d'avoir ouï dire que l'Athénien Cimon, aïant fait beaucoup de Perſes priſonniers, expoſa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds; & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eût preſſe à les acheter; mais que pour les Hommes, perſonne n'en voulut? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perſes-là, arriveroit à bien d'autres, ſi l'on ſéparoit leur mérite

rite personnel d'avec celui que la Fortune leur a donné.

CHARLES V.

Mais quel est ce mérite personnel?

ERASME.

Faut-il le demander? Tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple, les Sciences.

CHARLES V.

Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire?

ERASME.

Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse, ou les richesses.

CHARLES V.

Je suis surpris de ce que vous dites. Les sciences ne viennent-elles pas aux Sçavans, comme les richesses viennent à la plûpart des Gens riches? N'est-ce pas par voie de succession? Vous heritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainsi que nous de nos Peres. Si on nous a laissé tout ce que nous possedons, on vous a laissé aussi tout ce que vous sçavez, & de là vient que beaucoup de Sçavans regardent ce qu'ils ont reçû des Anciens avec le même respect, que quelques gens ré-

régardent les Terres & les Maiſons de leurs Aïeux, où ils ſeroient bien fâchez de rien changer.

ERASME.

Mais les Grands naiſſent héritiers de la grandeur de leurs Peres, & les Sçavans n'étoient pas nez héritiers des connoiſſances des Anciens. La ſcience n'eſt point une ſucceſſion qu'on reçoit, c'eſt une acquiſition toute nouvelle que l'on entreprend de faire, ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle eſt aſſez difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHARLES V.

Hé bien, mettez la peine qui ſe trouve à acquérir les biens de l'eſprit, contre celle qui ſe trouve à conſerver les biens de la fortune, voilà les choſes égales; car enfin, ſi vous ne régardez que la difficulté, il eſt ſûr que les affaires du monde en ont plus, que les ſpéculations du Cabinet.

ERASME.

Mais ne parlons point de la ſcience; tenons-nous en à l'eſprit, ce bien-là ne dépend aucunement du hazard.

CHARLES V.

Il n'en dépend point! Quoi! l'eſprit ne

ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le hazard est-il moindre de naître avec un cerveau bien disposé, que de naître d'un Pere qui soit Roi? Vous étiez un grand génie; mais demandez à tous les Philosophes, à quoi il tenoit que vous ne fussiez stupide & hébété. Presque à rien, à une petite disposition de fibres, enfin, à quelque chose que l'Anatomie la plus délicate ne sçauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces Messieurs les Beaux-Esprits nous oseront soutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendans du hazard, & ils se croiront en droit de mépriser tous les autres Hommes.

ERASME.

A vôtre compte, être riche, ou avoir de l'esprit, c'est le même mérite.

CHARLES V.

Avoir de l'esprit est un hazard plus heureux, mais au fond c'est toûjours un hazard.

ERASME.

Tout est donc hazard.

CHARLES V.

Oui, pourvû qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous

vous laisse à juger, si je n'ai pas dépouillé les Hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, & je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si avant que de tirer vanité d'une chose, ils vouloient s'assûrer bien qu'elle leur apartint, il n'y auroit guères de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAis pourquoi m'avez-vous si longtems flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiez résoluë dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH.

J'en ai bien trompé d'autres, qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Pe-

Penélope de mon siécle. Vous, le Duc d'Anjou votre Frere, l'Archiduc, le Roi de Suede, vous étiez tous des poursuivans, qui en vouliez à une Isle bien plus considérable que celle d'Ithaque; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années, & à la fin je me suis moquée de vous.

LE DUC.

Il y a ici de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Penélope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELISABETH.

Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez, & que vous pussiez songer à ce que vous dites. . . .

LE DUC.

Bon, je vous conseille de prendre votre sérieux. Voilà comme vous avez toûjours fait des fanfaronnades de virginité; témoin cette grande Contrée d'Amérique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualités. Ce Païs-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde; mais

mais il n'importe, ce n'eſt pas là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raiſon de cette conduite miſtérieuſe que vous avez tenuë, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Eſt-ce que les ſix Mariages de Henri VIII, votre Pere vous apprirent à ne vous point marier, comme les courſes perpétuelles de Charles V. apprirent à Philippe II. à ne point ſortir de Madrid?

ELISABETH.

Je pourrois m'en tenir à la raiſon que vous me fourniſſez; en effet mon Pere paſſa toute ſa vie à ſe marier, & à ſe démarier, à répudier les unes de ſes femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai ſecret de ma conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli, que de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment déſiré diminuë de prix, dès qu'on l'obtient, & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouſer, ce ne ſont que Bals, que Fêtes, que réjoüiſſances, je vais même juſqu'à vous donner un anneau. Juſques-

ques-là tout eſt le plus riant du monde; tout ne conſiſte qu'en apprêts & en idées; auſſi ce qu'il y a d'agréable dans le Mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens-là, & vous renvoie.

LE DUC.

Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé, j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimères.

ELISABETH.

Ah! ſi l'on ôtoit les chimères aux Hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il? Je vois bien que vous n'aurez pas ſenti tous les agrémens qui étoient dans votre vie; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils aïent été perdus pour vous.

LE DUC.

Quoi! quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réüſſi. J'ai penſé quatre fois être Roi; d'abord il s'agiſſoit de la Pologne, enſuite de l'Angleterre, & des Païs-Bas; enfin la France devoit apparemment m'appartenir; cependant je ſuis arrivé ici ſans avoir regné.

ELISABETH.

Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes

êtes pas apperçu. Toûjours des imaginations, des éſpérances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Roïauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne, que me préparer au mariage.

LE DUC.

Mais comme je crois qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avouë qu'une véritable Roïauté eût été aſſez de mon goût.

ELISABETH.

Les plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe; il ne faut que les éffleurer. Ils reſſemblent à ces terres marécageuſes ſur leſquelles on eſt obligé de courir légerement, ſans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FREDERIC DE BRANDEBOURG.

A. F. de Brandeb.

JE vous en aime mieux, d'avoir été fou aussi bien que moi. Apprenez-moi un peu l'Histoire de votre folie; comment vint-elle?

G. de Cabestan.

J'étois un Poëte Provençal, fort éstimé dans mon siécle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes ouvrages rendirent illustre. Mais elle prit tant de goût à mes Vers, qu'elle craignit que je n'en fisse un jour pour quelque autre; & afin de s'assûrer de la fidélité de ma Muse, elle me

me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'eſprit, & me mit hors d'état de compoſer.

A. F. DE BRANDEB.

Combien y a-t-il que vous êtes mort?

G. DE CABESTAN.

Il y a peut-être quatre-cens ans.

A. F. DE BRANDEB.

Il faloit que les Poëtes fuſſent bien rares dans votre ſiécle, puiſqu'on les éſtimoit aſſez pour les empoiſonner de cette manière-là. Je ſuis fâché que vous ne ſoïez pas né dans le ſiécle où j'ai vécu; vous euſſiez pû faire des Vers pour toutes ſortes de Belles, ſans aucune crainte de poiſon.

G. DE CABESTAN.

Je le ſçais. Je ne vois aucun de tous ces Beaux-Eſprits, qui viennent ici, ſe plaindre d'avoir eu ma déſtinée. Mais vous, de quelle manière devintes-vous fou?

A. F. DE BRANDEB.

D'une manière fort raiſonnable. Un Roi l'eſt devenu pour avoir vû un Spectre dans une Forêt; ce n'étoit pas grand'choſe. Mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CABESTAN.

Et que vîtes-vous?

A. F. DE BRANDEB.

L'appareil de mes nôces. J'épousois Marie Eléonor de Cleves; & je fis pendant cette grande fête des réflexions si judicieuses sur le Mariage, que j'en perdis le jugement.

G. DE CABESTAN.

Aviez-vous dans votre maladie quelques bons intervales?

A. F. DE BRANDEB.

Oui.

G. DE CABESTAN.

Tant pis, & moi je fus encore plus malheureux; l'esprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRANDEB.

Je n'eusse jamais crû que ce fût-là un malheur.

G. DE CABESTAN.

Quand on est fou, il faut l'être entierement, & ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison & de folie, ces retours entiers de la raison, n'apartiennent qu'à ces petits fous; qui ne le sont que par accident, & dont le nombre n'est nullement considérable. Mais voïez ceux que la Nature produit tous les jours dans son

ſon cours ordinaire, & dont le monde eſt peuplé; ils ſont toûjours également fous, & ils ne ſe guériſſent jamais.

A. F. DE BRANDEB.

Pour moi, je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toûjours le mieux.

G. DE CABESTAN.

Ah! vous ne ſçavez donc pas à quoi ſert la folie. Elle ſert à empêcher que l'on ne ſe connoiſſe, car la vûë de ſoi-même eſt bien triſte; & comme il n'eſt jamais tems de ſe connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les Hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRANDEB.

Vous avez beau dire, vous ne me perſuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont, comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des Hommes a de la raiſon; autrement ce ne ſeroit rien perdre, que de perdre l'eſprit; & on ne diſtingueroit point les Frénétiques d'avec les gens de bon-ſens.

G. DE CABESTAN.

Les Frénétiques ſont ſeulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes étant de même nature, el-

les ſe ſont ſi aiſément ajuſtées enſemble, qu'elles ont ſervi à faire les plus forts liens de la ſocieté humaine, témoin le déſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes, ſur quoi roule tout ce qui ſe fait dans le monde; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous, qui ſont, pour ainſi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder avec celle de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRANDEB.

Les Frénétiques ſont ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres; mais les autres Hommes ſe traitent de perſonnages ſages.

G. DE CABESTAN.

Ah! que dites-vous? Tous les Hommes s'entremontrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le Solitaire ſe moque du Courtiſan, mais en récompenſe il ne le va point troubler à la Cour; le Courtiſan ſe moque du Solitaire, mais il le laiſſe en répos dans ſa rétraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le ſeul parti raiſonnable, tout le monde voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop

de

de presse; il vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarassent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRANDEB.

Tout mort que vous êtes je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CABESTAN.

Et voilà l'idée qu'il faut qu'un Fou conçoive toûjours d'un autre. La vraie sagesse distingueroit trop ceux qui la possederoient; mais l'opinion de sagesse égale tous les hommes, & ne les satisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNES SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprens point votre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*, elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, & elles ne lui fourniſſent jamais le plaisir de la victoire; c'est-à-dire, que tous les agrémens de l'amour ſont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

ROXELANE.

Que voulez-vous? Les Empereurs Turcs, qui ſont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé, par des raiſons de politique, ces douceurs de l'amour ſi raffinées. Ils ont craint que des Belles qui ne dépendroient pas abſolument d'eux,

d'eux, n'uſurpaſſent trop de pouvoir ſur leur eſprit, & ne ſe mêlaſſent trop des affaires.

A. SOREL.

Hé bien, que ſçavent-ils ſi ce ſeroit un malheur? L'amour eſt quelquefois bon à bien des choſes; & moi qui vous parle, ſi je n'avois été maîtreſſe d'un Roi de France, & ſi je n'avois eu beaucoup d'empire ſur lui, je ne ſçais où en ſeroit la France à l'heure qu'il eſt. Avez-vous ouï dire combien nos affaires étoient déſeſpérées ſous Charles VII. & en quel état ſe trouvoit réduit tout le Roïaume, dont les Anglois étoient preſque entierement les Maîtres?

ROXELANE.

Oui, comme cette hiſtoire a fait grand bruit, je ſçais qu'une certaine Pucelle ſauva la France. C'eſt donc vous qui étiez cette Pucelle-là: & comment étiez-vous en même-tems maîtreſſe du Roi?

A. SOREL.

Vous vous trompez, je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi dont j'étois aimée, vouloit abandonner ſon Roïaume aux Uſurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans

un Païs de Montagnes, où je n'euſſe pas été trop aiſe de le ſuivre. Je m'aviſai d'un ſtratagème pour le détourner de ce deſſein. Je fis venir un Aſtrologue avec qui je m'entendois ſecretement; & après qu'il eût fait ſemblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en préſence de Charles VII. que tous les Aſtres étoient trompeurs, ou que j'inſpirerois une longue paſſion à un grand Roi. Auſſitôt je dis à Charles: *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je paſſe à la Cour d'Angleterre; car vous ne voulez plus être Roi, & il n'y a pas aſſez de tems que vous m'aimez pour avoir rempli ma déſtinée.* La crainte qu'il eût de me perdre, lui fit prendre la réſolution d'être Roi de France; & il commença dès lors à ſe rétablir. Voïez combien la France eſt obligée à l'amour, & combien ce Roïaume doit être galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance.

ROXELANE.

Il eſt vraï, mais j'en reviens à ma Pucelle; qu'a-t-elle donc fait? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſez trompée pour attribuer à une jeune Païſanne pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtreſſe du Roi?

A.

A. SOREL.

Quand l'Hiſtoire ſe ſeroit trompée juſqu'à ce point, ce ne ſeroit pas une ſi grande merveille. Cependant il eſt ſûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats; mais moi, j'avois auparavant animé le Roi. Elle fût d'un grand ſecours à ce Prince, qu'elle trouva aïant les armes à la main contre les Anglois; mais ſans moi elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous ſçaurez le témoignage qu'un des Succeſſeurs de Charles VII. a rendu en ma faveur dans ce Quatrain.

Gentille Agnés plus d'honneur tu mérites,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer
Cloſe Nonnain, ou bien dévot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouërez que ſi j'euſſe été une Sultane comme vous, & que je n'euſſe pas eu le droit de faire à Charles VII. la ménace que je lui fis, il étoit perdu.

ROXELANE.

J'admire la vanité que vous tirez de

cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtresse de vous-même ; mais moi, toute Esclave que j'étois, je ne laissai pas de m'asservir le Sultan. Vous avez fait Charles VII. Roi, presque malgré lui ; & moi, de Soliman, j'en fis mon Epoux malgré quil en eût.

A. SOREL.

Hé quoi ! on dit que les Sultans n'épousent jamais.

ROXELANE.

J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoique je ne pusse l'amener au mariage par l'espérance d'un bonheur, qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagème plus fin que le votre. Je commençai à bâtir des Temples, & à faire beaucoup d'autres actions pieuses : après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois ; & quand j'eus fait toutes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien,

rien, & que, comme j'étois Eſclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Auſſitôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât ſur moi-même. Mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, & me traiter en Belle du Serrail, je lui marquai beaucoup de ſurpriſe, & lui repréſentai avec un grand ſérieux, qu'il n'avoit nul droit ſur la perſonne d'une femme libre. Soliman avoit la conſcience délicate, il alla conſulter ſur ce cas un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponſe fût, que le Sultan ſe gardât bien de prétendre rien ſur moi, qui n'étois plus ſon Eſclave; & que s'il ne m'épouſoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un ſeul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire, & même dangéreux à cauſe de la nouveauté; cependant il le prit, & m'épouſa.

A. SOREL.

J'avouë qu'il eſt beau d'aſſujettir ceux qui ſe précautionnent tant contre notre pouvoir.

ROXELANE.

Les hommes ont beau faire ; quand on les prend par les paſſions, on les mene où l'on veut. Qu'on me faſſe revivre, & qu'on me donne l'Homme du monde le plus impérieux ; je ferai de lui tout ce qu'il meplaira, puorvû que j'aïe beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté, & peu d'amour.

DIALOGUE VI.

JEANNE DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoi ! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avez pas oublié toute l'Aſtrologie que vous ſçaviez autrefois !

ANSELME.

Et comment la mettre en pratique ? Nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE

J. DE NAPLES.

Il n'importe. Je vous dispense d'observer les règles si exactement.

ANSELME.

Il seroit plaisant qu'un Mort fit des prédictions. Mais encore, sur quoi voudriez-vous que j'en fisse?

J. DE NAPLES.

Sur moi, sur ce qui me régarde.

ANSELME.

Bon. Vous êtes morte, & vous le serez toûjours, voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition, ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NAPLES.

Non, mais aussi c'est ce qui m'ennuïe cruellement; & quoique je sçache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliez pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisseroit pas de m'occuper. Vous ne sçauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

ANSELME.

On croiroit, à voir votre inquiétude, que vous seriez encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y sçauroit

roit être en patience ſur ce qu'on eſt ; on anticipe toûjours ſur ce qu'on ſera ; mais ici il faut que l'on ſoit plus ſage.

J. DE NAPLES.

Ah ! les Hommes n'ont-ils pas raiſon d'en uſer comme ils font ? Le préſent n'eſt qu'un inſtant, & ce ſeroit grand' pitié qu'ils fuſſent réduits à borner là toutes leurs vûës. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils gagnent quelque choſe ſur l'avenir ? C'eſt toûjours autant, dont ils ſe mettent en poſſeſſion par avance.

ANSELME.

Mais auſſi ils empruntent tellement ſur l'avenir par leurs imaginations, & par leurs éſpérances, que quand il eſt enfin préſent, ils trouvent qu'il eſt tout épuiſé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne ſe défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude ; le grand leurre des Hommes, c'eſt toûjours l'avenir, & nous autres Aſtrologues nous le ſçavons mieux que perſonne. Nous leur diſons hardiment qu'il y a des ſignes froids & des ſignes chauds, qu'il y en a de mâles & de femelles, qu'il y a des Planetes bonnes & mauvaiſes, &

d'au-

d'autres qui ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, ſelon la compagnie où elles ſe trouvent; & toutes ces fadaiſes ſont fort bien reçûës, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoiſſance de l'avenir.

J. DE NAPLES.

Quoi? n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous, qui avez été mon Aſtrologue, vous me diſiez du mal de l'Aſtrologie.

ANSELME.

Ecoutez; un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Aſtrologie que vous éſtimiez tant.

J. DE NAPLES.

Oh! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'euſſiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois? Y avoit-il la moindre apparence qu'une Perſonne un peu raiſonnable s'engageât quatre fois de ſuite dans le Mariage? Il faloit bien que vous euſſiez lû cela dans les Cieux.

ANSELME.

Je les conſultai beaucoup moins que vos

vos inclinations; mais après tout, quelques Prophéties qui réüſſiſſent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une Hiſtoire aſſez plaiſante? Il étoit Aſtrologue, & ne croïoit non plus que moi à l'Aſtrologie. Cependant pour eſſaïer s'il y avoit quelque choſe de ſûr dans ſon art, il mit un jour tous ſes ſoins à bien obſerver les règles, & prédit à quelqu'un des évenemens particuliers, plus difficiles à déviner que vos quatre Mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fût jamais plus étonné. Il alla revoir auſſitôt tous ſes calculs Aſtronomiques, qui avoient été le fondement de ſes prédictions. Sçavez-vous ce qu'il trouva? Il s'étoit trompé; & ſi ſes ſupputations euſſent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NAPLES.

Si je croïois que cette Hiſtoire fût vraie, je ſerois bien fâchée qu'on ne la ſçût pas dans le monde, pour ſe détromper des Aſtrologues.

ANSELME.

On fait bien d'autres Hiſtoires à leur déſavantage, & leur métier ne laiſſe pas d'être

tre toûjours bon. On ne ſe déſabuſera jamais de tout ce qui régarde l'avenir; il a un charme trop puiſſant. Les Hommes, par exemple, ſacrifient tout ce qu'ils ont, à une éſpérance; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquerir, ils le ſacrifient encore à une autre éſpérance; & il ſemble que ce ſoit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toûjours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne ſe ſoucie guères d'être heureux dans le moment où l'on eſt, on remet à l'être dans un tems qui viendra, comme ſi ce tems qui viendra, devoit être autrement fait que celui qui eſt déja venu.

J. DE NAPLES.

Non, il n'eſt pas fait autrement, mais il eſt bon qu'on ſe l'imagine.

ANSELME.

Et que produit cette belle opinion? Je ſçais une petite Fable qui vous le dira bien. Je l'ai appriſe autrefois à la *Cour d'Amour qui ſe tenoit dans votre Comté de Provence. Un Homme avoit ſoif, & étoit aſſis ſur le bord d'une fontaine. Il ne vouloit point boire de l'eau qui coulait

*C'étoit une eſpece d'Académie.

loit devant lui, parce qu'il éſpéroit qu'au bout de quelque tems il en alloit venir une meilleure. Ce tems étant paſſé, *Voici encore la même eau*, diſoit-il, *ce n'eſt point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau étoit toûjours la même, il attendit ſi bien que la ſource vint à tarir, & il ne bût point.

J. DE NAPLES.

Il m'en eſt arrivé autant, & je crois que de tous les Morts qui ſont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'uſage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe? Je compte pour beaucoup le plaiſir de prévoir, d'éſpérer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant ſoi. Un Sage, ſelon vous, ſeroit comme nous autres Morts, pour qui le préſent & l'avenir ſont parfaitement ſemblables; & ce Sage par conſéquent s'ennuïeroit autant que je fais.

ANSELME.

Hélas! C'eſt une plaiſante condition que celle de l'Homme, ſi elle eſt telle que vous le croïez. Il eſt né pour aſpirer à tout, & pour ne joüir de rien; pour marcher toûjours, & pour arriver nulle part.

DIA-

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

HEROSTRATE.

TRois-cens ſoixante Statuës élévées dans Athènes a votre honneur! C'eſt beaucoup.

DEMETRIUS.

Je m'étois ſaiſi du Gouvernement; & après cela, il étoit aſſez aiſé d'obtenir du Peuple des Statuës.

HEROSTRATE.

Vous étiez bien content de vous être ainſi multiplié vous-même trois-cens ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville.

DE-

DEMETRIUS.

Je l'avouë; mais hélas! cette joie ne fût pas d'assez longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne resta pas une seule de toutes mes Statuës. On les abattit, on les brisa.

HEROSTRATE.

Voilà un terrible revers! Et qui fût celui qui fit cette belle expédition?

DEMETRIUS.

Ce fût Demétrius-Poliorcéte, Fils d'Antigonus.

HEROSTRATE.

Demétrius-Poliorcéte! J'aurois bien voulu être en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de Statuës faites pour un même Homme.

DEMETRIUS.

Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephese. Vous conservez encore votre ancien caractère.

HEROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrasement du Temple d'Ephese; toute la Grece en a fait beaucoup de bruit; mais en vé-

vérité, cela eſt pitoïable; on ne juge guères ſainement des choſes.

DEMETRIUS.

Je ſuis d'avis que vous vous plaigniez de l'injuſtice qu'on vous a fait de déteſter une ſi belle action, & de la Loi par laquelle les Ephéſiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Heroſtrate.

HEROSTRATE.

Je n'ai pas du moins ſujet de me plaindre de l'effet de cette Loi; car les Ephéſiens furent de bonnes Gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un Nom, c'étoit l'immortaliſer. Mais leur Loi même, ſur quoi étoit-elle fondée? J'avois une envie déméſurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas ſe tenir bienheureux, que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruïné toute leur Ville, & tout leur Etat.

DEMETRIUS.

On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner, pour faire parler de vous, & que l'on doit

compter pour des graces, tous les maux que vous n'avez pas faits.

HEROSTRATE.

Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Epheſe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & tant de magnificence? Le deſſein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire vivre ſon nom?

DEMETRIUS.

Apparemment.

HEROSTRATE.

Hé-bien! ce fût pour faire vivre auſſi mon nom que je brûlai ce Temple.

DEMETRIUS.

Le beau raiſonnement! Vous eſt-il permis de ruïner pour votre gloire les Ouvrages d'un autre?

HEROSTRATE.

Oui. La vanité qui avoit élévé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pû ruïner par les miennes. Elle a un droit légitime ſur tous les Ouvrages des Hommes; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte; ils ne pourroient pas prouver une origi-

ne

ne indépendante de la vanité. Un Roi, qui pour honorer les Funérailles d'un Cheval, feroit raser la Ville de Bucéphalie, lui feroit-il une injustice? Je ne le crois pas, car on ne songea à bâtir cette Ville, que pour assûrer la mémoire de Bucéphale; & par conséquent elle est affectée à l'honneur des Chevaux.

DEMETRIUS.

Selon vous, rien ne seroit en sûreté. Je ne sçais si les hommes même y seroient.

HEROSTRATE.

La vanité se joüe de leurs vies ainsi que de tout le reste. Un pere laisse le plus d'Enfans qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un Conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'Hommes qu'il lui est possible.

DEMETRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous emploïiez toutes sortes de raisons pour soûtenir le parti des Déstructeurs; mais enfin, si c'est un moien d'établir sa gloire, que d'abattre les Monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moien moins noble que celui-là.

HEROSTRATE.

Je ne sçais s'il est moins noble que les

autres; mais je ſçais qu'il eſt néceſſaire qu'il ſe trouve des Gens qui le prennent.

DEMETRIUS.

Néceſſaire!

HEROSTRATE.

Aſſûrement. La Terre reſſemble à de grandes Tablettes, où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces Tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce, ſi tous les Monumens des Anciens ſubſiſtoient? Les Modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous eſpérer que vos trois-cens ſoixante Statuës fuſſent longtems ſur pied? Ne voïiez-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place?

DEMETRIUS.

Ce fût une plaiſante vengeance que celle que Demétrius-Poliorcete exerça ſur mes Statuës. Puiſqu'elles étoient une fois élévées dans toute la Ville d'Athènes, ne valoit-il pas autant les y laiſſer?

HEROSTRATE.

Oui; mais avant qu'elles fuſſent élévées, ne valoit-il pas autant ne les point éléver? Ce ſont les Paſſions qui font, & qui défont tout. Si la raiſon dominoit

ſur

ſur la Terre, il ne s'y paſſeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent au hazard d'avoir des tempêtes. Les Paſſions ſont chez les Hommes des vents qui ſont néceſſaires, pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils cauſent ſouvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHE'E, PAULINE.

PAULINE.

POur moi, je tiens qu'une Femme eſt en péril dès qu'elle eſt aimée avec ardeur. De quoi un Amant paſſionné ne s'aviſe-t-il pas pour arriver à ſes fins? J'avois longtems réſiſté à Mundus, qui étoit un jeune Romain fort bien fait?

mais enfin il remporta la victoire par un stratagême. J'étois fort dévote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtresse de ce Dieu me vint dire de sa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans son Temple. Maîtresse d'Anubis! Figurez-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendez-vous, j'y fus reçûë avec beaucoup de marques de tendresse; mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voïez si je pouvois m'en défendre. On dit bien que des Femmes se sont renduës à des Dieux déguisez en Hommes, & quelquefois en Bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des Hommes déguisez en Dieux.

CALLIRHÉE.

En vérité, les Hommes sont bien remplis d'artifice. J'en parle par expérience, & il m'est arrivé presque la même avanture qu'à vous. J'étois une jeune Fille de la Troade, & sur le point de me marier, j'allai, selon la coûtume du Païs, accompagnée d'un grand nombre de Personnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voi-

ci

ci Scamandre qui sort d'entre ses roseaux, & qui me prend au mot. Je me crûs fort honorée, & peut-être n'y eût-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crût aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux; mes Compagnes enrioient secrettement ma félicité, & Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais, combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Tribade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Asiénien, qui avoit sa Flotte sur cette Côte-là!

PAULINE.

Quoi! Vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre?

CALLIRHÉE.

Sans doute.

PAULINE.

Et étoit-ce la mode en votre Païs, que le Fleuve acceptât les offres que les Filles à marier lui alloient faire?

CALLIRHÉE.

Non; & peut-être s'il eût eu coûtume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetez qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

PAULINE.

Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour ſuſpect.

CALLIRHÉE.

Pourquoi ? Une jeune Fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu aſſez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fauſſes offres, auxquelles il n'avoit pas daigné répondre ? Les Femmes ſe flattent aiſément. Mais vous, qui ne voulez pas que j'aïe été la Dupe du Scamandre, vous l'avez bien été d'Anubis.

PAULINE.

Non pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un ſimple Mortel.

CALLIRHÉE.

Et vous l'allâtes trouver ? Cela n'eſt pas excuſable.

PAULINE.

Que voulez-vous ? J'entendois dire à tous les Sages, que ſi l'on ne s'aidoit ſoi-même à ſe tromper, on ne goûteroit guères de plaiſirs.

CALLIRHÉE.

Bon ; aider à ſe tromper ! Ils ne l'entenden-

tendoient pas apparemment dans ce sens-là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinez à la rigueur, & on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est là ce que vos Sages....

PAULINE.

C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse renduë difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu; mais je lui passai sa Divinité sans vouloir l'éxaminer trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse, s'il faloit qu'il essuiât un examen de notre raison?

CALLIRHÉE.

La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eût consenti que j'aimasse; & enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un Homme sincere & fidelle que d'un Dieu.

PAULINE.

De bonne-foi, c'est presque la même

chose. J'eusse été aussitôt persuadée de la fidélité & de la constance de Mundus, que de sa Divinité.

CALLIRHÉE.

Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux aïent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent; mais on a vû souvent des Amans fidelles, qui n'ont point partagé le cœur, & qui ont sacrifié tout à leurs Maîtresses.

PAULINE.

Si vous prenez pour de vraies marques de fidélité, les soins, les empressemens, des sacrifices, une préférence entiere, j'avouë qu'il se trouvera assez d'Amans fidelles; mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'ôte du nombre de ces Amans, tous ceux dont la passion n'a pû être assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-même, ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le tems, & contre les faveurs, & ils sont à-peu-près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CALLIRHÉE.

Encore faut-il qu'il se trouve de la fidélité, même selon cette idée. Car qu'on ail-

aille dire à une Femme, qu'on eſt un Dieu, épris de ſon mérite, elle n'en croira rien; qu'on lui jure d'être fidelle, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'eſt qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAULINE.

Pour les exemples, je tiens la choſe égale; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur, de prendre un Homme pour un Dieu, c'eſt que cette erreur-là n'eſt pas ſoûtenuë par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant ſoit une Divinité, parce qu'on ne le ſouhaite pas; mais on ſouhaite qu'il ſoit fidelle, & on croit qu'il l'eſt.

CALLIRHÉE.

Vous vous moquez. Quoi? toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, ſi elles ſouhaitoient qu'ils le fuſſent?

PAULINE.

Je n'en doute preſque pas. Si cette erreur étoit néceſſaire pour l'amour, la Nature auroit diſpoſé notre cœur à nous l'inſpirer. Le cœur eſt la ſource de toutes les erreurs dont nous avons beſoin; il ne nous refuſe rien dans cette matière-là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGE'S.

CANDAULE.

PLus j'y pense, & plus je trouve qu'il n'étoit point nécessaire que vous me fissiez mourir.

GIGÉS.

Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautez cachées de la Reine, elle m'envoïa querir, me dit qu'elle s'étoit apperçuë que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa Chambre, & me fit, sur l'offense qu'avoit reçûë sa pudeur, un très-beau discours, dont la conclusion étoit, qu'il faloit me résoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouser en même tems; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de son honneur, ou que je possedasse ce que j'avois vû, ou que je ne pusse jamais me van-

ter

ter de l'avoir vû. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas si grand, que la Reine n'eût bien pû le dissimuler, & son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eût voulu; mais franchement, elle étoit dégoûtée de vous, & elle fût ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son Mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CANDAULE.

Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honnête Homme?

GIGÉS.

Réprochez-vous plûtôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le Mari d'une Femme bien-faite, que vous ne pûtes vous en taire.

CANDAULE.

Je me réprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sçauroit cacher sa joie dans un extrême bonheur.

GIGÉS.

Cela seroit pardonnable, si c'étoit un bonheur d'Amant, mais le votre étoit un bonheur de Mari. On peut être indiscret pour une Maîtresse; mais pour une Femme! Et que croiroit-on du Mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous fîtes? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

CANDAULE.

Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse être content d'un bonheur qu'on possede sans témoins? Les plus braves veulent être regardez pour être braves; & les Gens heureux veulent être aussi regardez pour être parfaitement heureux. Que sçais-je même, s'ils ne se résoudroient pas à l'être moins, pour le paroître davantage? Il est toûjours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espece d'insulte, dont on se sent satisfait.

GIGÉS.

Il seroit fort aisé, selon vous, de se vanger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuser aux Gens ces régards, ou si vous voulez, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CAN-

CANDAULE.

J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort, qui avoit été Roi de Perse, qu'on le menoit captif, & chargé de chaînes, dans la Ville Capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute sa Cour, étoit assis sur un Trône magnifique, & fort élevé; tout le Peuple rempliſſoit une grande Place, qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais Spectacle ne fût plus pompeux. Quand ce Roi parût après une longue marche de Prisonniers & de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gai, *sottise, sottise, & toutes choses, sottise.* Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe, & je le conçois si bien, que je crois que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel, & du plus rédoutable de mes Ennemis.

GYGÉS.

Vous n'eussiez donc plus aimé la Reine, si je ne l'eusse pas trouvée belle, & si en la voïant, je me fusse écrié, *Sottise, sottise.*

CANDAULE.

J'avouë que ma vanité de Mari en eût été bleſſée. Jugez ſur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flatter ſenſiblement, & combien la diſcrétion doit être une vertu difficile.

GIGÉS.

Ecoutez, tout Mort que je ſuis, je ne veux dire cela à un autre Mort qu'à l'oreille; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtreſſe. La Nature a ſi bien établi le commerce de l'amour qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite. Il n'y a point de cœur, à qui elle n'ait déſtiné quelqu'autre cœur, & elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toûjours enſemble toutes les Perſonnes dignes d'éſtime; cela eſt fort mêlé, & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celui ſur qui il tombe. Il me ſemble que ces raiſons-là devroient faire des Amans diſcrets.

CANDAULE.

Je vous déclare que les Femmes ne voudroient point d'une diſcrétion de cette eſpece, qui ne ſeroit fondée que ſur ce qu'on ne ſe feroit pas un grand honneur de leur amour.

GI-

GIGÉS.

Ne suffit-il pas de s'en faire un plaisir extrême? La tendresse profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CANDAULE.

Non. Elles n'accepteroient pas ce parti.

GIGÉS.

Mais, songez que l'honneur gâte tout en amour, dès qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des Femmes, qui est contraire aux intérêts des Amans; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts des Femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.

DIA-

DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

Il faut que je ſçache de vous, Fulvie, une choſe qu'Auguſte m'a dite depuis peu. Eſt-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination, mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre Mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

FULVIE.

Rien n'eſt plus vrai, ma chere Hélene; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conſéquence. Marc-Antoine étoit fou de la Comédienne Cithéride, & j'euſſe bien voulu me venger de lui, en me faiſant aimer d'Auguſte; mais Auguſte étoit difficile en Maîtreſſes. Il ne me trouva ni aſſez jeune, ni aſſez belle; & quoique je lui fiſſe entendre

tendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fût impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulez, des Vers qu'il fit sur ce sujet, & qui ne sont pas trop à mon honneur. Les voici.

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,

C'est ainsi qu'il appelle Cithéride.

Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidelle. Hé bien donc? est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui? moi? que je serve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verrait se retirer vers moi
Mille Epouses mal-satisfaites.
Aimez-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi?
Elle est bien laide! Allons, sonnez Trompetes.

HELENE.

Nous avons donc causé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été; vous, celle d'Antoi-

toine & d'Auguſte; & moi, celle de Troye.

FULVIE.

Mais il y a cette différence, que vous avez cauſé la guerre de Troye par votre beauté; & moi celle d'Auguſte & d'Antoine, par ma laideur.

HELENE.

En récompenſe, vous avez un autre avantage ſur moi; c'eſt que votre guerre eſt beaucoup plus plaiſante que la mienne. Mon Mari ſe vange de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui eſt aſſez naturel; & le votre vous vange de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'eſt pas trop ordinaire aux Maris.

FULVIE.

Oui; mais Antoine ne ſçavoit pas qu'il faiſoit la guerre pour moi, & Ménélas ſcavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faiſoit. C'eſt-là un point qu'on ne lui ſçauroit pardonner; car au lieu que Ménélas ſuivi de toute la Grece, aſſiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Paris, n'eſt-il pas vrai, que ſi Paris eût voulu abſolument vous rendre, Ménélas eût dû ſoû-

soûtenir dans Sparte un Siège de dix ans, pour ne vous pas recevoir ? De bonne foi je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troïens. Les uns étoient fous de vous redemander ; & les autres l'étoient encore plus, de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune Homme qui ne sçavoit ce qu'il faisoit ? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en lisant cet endroit d'Homere, où après neuf ans de guerre, & un Combat dans lequel ont vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer ; on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Paris témoigne que la proposition lui déplaît, & Priam qui, à ce que dit Homere, est égal aux Dieux en sagesse, embarassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sçachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HELENE.

Du moins, la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aiſément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguſte & d'Antoine ne paroiſſoit pas ce qu'elle étoit. Lorſqu'on voïoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit ſi cruellement les unes contre les autres, c'étoit le réfus qu'Auguſte vous avoit fait de ſes bonnes graces.

FULVIE.

Ainſi vont les choſes parmi les Hommes: On y voit de grands mouvemens, mais les reſſorts en ſont d'ordinaire aſſez ridicules. Il eſt important, pour l'honneur des évenemens les plus conſidérables, que les cauſes en ſoient cachées.

DIA-

DIALOGUE V

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

THEOCRITE.

TOut-de-bon, ne pouviez-vous pas rire après que vous eûtes déscendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE.

Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

THEOCRITE.

Si j'eusse sçû que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voïage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue, si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le Roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois extrêmement offensé, cependant il avoit promis de n'en

avoir

avoir aucun reſſentiment ; pourvû qu
j'allaſſe me préſenter devant lui. O
m'y conduiſoit preſque par force, & m
Amis me diſoient pour m'encourager
Allez, ne craignez rien, votre vie eſt
ſûreté, dès que vous aurez paru aux ye
du Roi. *Ah !* leur répondis-je, *ſi je*
puis obtenir ma grace ſans paroître à ſes yeu
je ſuis perdu. Antigonus qui étoit diſp
ſé à me pardonner un crime, ne me p
pardonner cette plaiſanterie, & il m'e
coûta la tête pour avoir raillé hors d
propos.

PARMENISQUE.

Je ne ſçais ſi je n'euſſe point voulu a
voir votre talent de railler, même à c
prix-là.

THEOCRITE.

Et moi, combien voudrois-je préſen
tement avoir votre ſérieux !

PARMENISQUE.

Ah ! vous n'y ſongez pas. Je penſa
mourir du ſérieux que vous ſouhaitez ſi
fort. Rien ne me divertiſſoit plus, je
faiſois des efforts pour rire, & je n'en
pouvois venir à bout. Je ne jouïſſois
plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans
le monde ; ce ridicule étoit devenu triſte

pour

pour moi. Enfin déſeſpéré d'être ſi ſage, j'allai à Delphes, & je priai inſtamment le Dieu de m'enſeigner un moïen de rire. Il me renvoïa, en termes ambigus, au pouvoir Maternel. Je crûs que par le pouvoir Maternel, il entendoit ma Patrie. J'y retournai, mais ma Patrie ne pût vaincre mon ſérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorsque je fis par hazard un voïage à Délos. Là, je contemplai avec ſurpriſe la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ſes Statuës. Il étoit par tout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grece; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit fort mal faite, & qui avoit tout l'air d'une Vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaiſon des Statuës du Fils à celle de la Mere. Je ne puis vous exprimer aſſez, combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai ſens de l'Oracle. Je ne préſentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or, ou de marbre. La Latone de bois eût tous mes dons, & tous mes vœux. Je lui fis, je ne ſçais combien de

sacrifices: Je l'enfumai toute d'encens; & j'euſſe élévé un Temple *à Latone qui fait rire*, ſi j'euſſe été en état d'en faire la dépenſe.

THEOCRITE.

Il me ſemble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, ſans que ce fût aux dépens de ſa Mere. Vous n'auriez vû que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PARMENISQUE.

Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont; cela n'eſt pas étonnant: mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon ſérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les rémedes humains, & que j'étois réduit dans un état, où j'avois beſoin du ſecours même des Dieux.

THEOCRITE.

Cette joie & cette gaïeté que vous enviez, eſt encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois été atteint, & en a extrêmement ſouffert.

PAR-

PARMENISQUE.

Quoi? Il s'eſt trouvé tout un Peuple trop diſpoſé à la gaïeté, & à la joie?

THEOCRITE.

Oui; c'étoient les Tirinthiens.

PARMENISQUE.

Les heureuſes Gens!

THEOCRITE.

Point-du-tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur ſérieux ſur rien, tout alloit en déſordre parmi eux. S'ils s'aſſembloient ſur la Place, tous leurs entretiens rouloient ſur des folies, au lieu de rouler ſur les Affaires publiques; s'ils recevoient des Ambaſſadeurs, ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le Conſeil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries, & en toute ſorte d'occaſions, une parole, ou une action raiſonnable, eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils ſe ſentirent enfin incommodez de cet eſprit de plaiſanterie, du moins autant que vous l'aviez été de votre triſteſſe, & ils allerent conſulter l'Oracle de Delphes, auſſi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'eſt-à-dire, pour lui demander les moïens de recouvrer un peu de ſérieux.

rieux. L'Oracle répondit, que s'ils pouvoient sacrifier un Taureau à Neptune sans rire, il seroit désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un Sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même; cependant pour la faire sérieusement, ils y apporterent bien des préparatifs. Ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes Gens, mais seulement des Vieillards, & non pas encore toutes sortes de Vieillards, mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des Femmes bien incommodes. Quand toutes ces Personnes choisies furent sur le bord de la Mer pour immoler la Victime, il fût besoin, malgré les Femmes, les dettes, les maladies, & l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre, & se mordissent les lévres; mais par malheur il se trouva là un Enfant, qui s'y étoit coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, & il cria: *Quoi? avez-vous peur que j'avale votre Taureau?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravitez contrefaites. On éclata de rire, le Sacrifice fût troublé, & la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le Taureau leur eût manqué,

de

de ne pas ſonger à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les Gens ſi ſérieux, & qui fit un effet ſi rémarquable ſur vous.

PARMENISQUE.

A la vérité, je déſcendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attriſta ſi fort, n'eſt pas ce qu'on penſe.

THEOCRITE.

Et qu'eſt-ce donc?

PARMENISQUE.

Ce ſont les Réfléxions. J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjoûment.

THEOCRITE.

J'avouë que je ne ſçais pas trop ce que c'eſt que les Réfléxions, mais je ne puis concevoir pourquoi elles ſeroient ſi chagrines. Ne ſçauroit-on avoir des vûës ſaines, qui ne ſoient en même tems triſtes? N'y a-t-il que l'erreur qui ſoit gaie; & la raiſon n'eſt-elle faite que pour nous tuer?

PARMENISQUE.

Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été qu'on penſât avec beaucoup

de rafinement, car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des Réflexions, nous dit-elle; prenez-y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront.

THEOCRITE.

Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pousse les Réflexions jusqu'où elles peuvent aller.

PARMENISQUE.

Elle a mis les Hommes au monde pour y vivre; & vivre, c'est ne sçavoir ce que l'on fait la plûpart du tems. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe, & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret; on devient trop sage, & on n'est pas assez Homme; on ne pense, & on ne veut plus agir; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THEOCRITE.

Mais la Raison qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PARMENISQUE.

Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au dessus de tout par les pensées;

fées ; il doit y en avoir enſuite une autre qui nous ramene à tout par les actions ; mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas preſque autant n'avoir point penſé ?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoi ? Se peut-il que vous aïez pris plaiſir à faire mille infidélitez à l'Empereur Marc-Aurele, à un Mari qui avoit toutes les complaiſances imaginables pour vous, & qui étoit ſans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain !

FAUSTINE.

Et ſe peut-il que vous aïez aſſaſſiné Jules-Céſar, qui étoit un Empereur ſi doux, & ſi modéré ?

BRUTUS.

Je voulois épouvanter tous les Uſur-

pateurs, par l'exemple de Céſar, que ſa douceur & ſa modération n'avoient pû mettre en ſûreté.

FAUSTINE.

Et ſi je vous diſois que je voulois effraïer tellement tous les Maris, que perſonne n'osât ſonger à l'être, après l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit été ſi mal païée.

BRUTUS.

C'étoit-là un beau deſſein! Il faut qu'il y ait des Maris; car qui gouverneroit les Femmes? Mais Rome n'avoit point beſoin d'être gouvernée par Céſar.

FAUSTINE.

Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaiſies auſſi déréglées, & des humeurs auſſi étranges que celles qu'on attribuë à la plûpart des Femmes; elle ne pouvoit plus ſe paſſer de Maître, mais elle ne ſe plaiſoit pourtant pas à en avoir un. Les Femmes ſont juſtement du même caractère. On doit convenir auſſi que les Hommes ſont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'eſt déja un grand article; mais ils voudroient l'exercer même en amour. Quand ils demandent qu'une Maî-

Maîtreſſe leur ſoit fidelle; fidelle, veut dire ſoumiſe. L'empire devroit être égalément partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe; cependant il paſſe toûjours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toûjours du côté de l'Amant.

BRUTUS.

Vous voilà étrangement révoltée contre tous les Hommes.

FAUSTINE.

Je ſuis Romaine, & j'ai des ſentimens Romains ſur la liberté.

BRUTUS.

Je vous aſſûre qu'à ce compte-là tout l'Univers eſt plein de Romaines; mais avoüez que les Romains tels que moi, ſont un peu plus rares.

FAUSTINE.

Tant mieux, qu'ils ſoient ſi rares. Je ne crois pas qu'un honnête Homme voulut faire ce que vous avez fait, & aſſaſſiner ſon Bienfaiteur.

BRUTUS.

Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes Femmes qui vouluſſent imiter votre conduite. Pour la mienne, vous ne ſçauriez diſconvenir qu'elle n'ait été aſſez ferme. Il a falu bien du cou-

rage pour n'être pas touché par l'amitié que Céſar avoit pour moi.

FAUSTINE.

Croïez-vous qu'il ait falu moins de courage, pour tenir bon contre la douceur, & la patience de Marc-Aurele? Il régardoit avec indifférence toutes les infidélitez que je lui faiſois; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux; il m'ôtoit le plaiſir de le tromper. J'en étois en ſi grande colere, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être Femme de bien. Cependant je me ſauvai toûjours de cette foibleſſe; & après ma mort même, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait le déplaiſir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'inſtituer en mon honneur des Fêtes Fauſtiniennes? Cela n'eſt-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une Apothéoſe magnifique! M'avoir érigée en Déeſſe!

BRUTUS.

J'avouë que je ne connois plus les Femmes. Voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

FAUSTINE.

N'euſſiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Silla que contre Cé-

Céſar? Silla eût excité votre indignation & votre haine par ſon extrême cruauté. J'euſſe bien mieux aimé auſſi avoir à tromper un Homme jaloux; ce même Céſar, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité inſupportable, il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & ſa Femme toute entiere; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne pût ſouffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'euſſe été heureuſe avec Céſar!

BRUTUS.

Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les Maris, & à cette heure vous aimez mieux les plus méchans.

FAUSTINE.

Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les Femmes fuſſent toûjours libres; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus mechans ſont ceux qui me plaiſent davantage, par le plaiſir que l'on a de reprendre ſa liberté.

BRUTUS.

Je crois que pour les Femmes de votre humeur, le meilleur eſt qu'il y ait des Maris. Le ſentiment de la liberté eſt plus vif, plus il y entre de malignité.

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS,
AVEC
LES MODERNES.

G 7

DIALOGUE I.

SENEQUE, MAROT.

SENEQUE.

VOus me comblez de joie, en m'apprenant que les Stoïciens subsistent encore, & que dans ces derniers temps vous avez fait profession de cette Secte.

MAROT.

J'ai été sans vanité plus Stoïcien que vous, plus que Chrisippe, & plus que Zénon votre Fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise; vous, en votre particulier, vous ne manquiez pas de bien. Pour les autres, si on ne les envoïoit en exil, ni en prison, mais moi, j'ai essuïé la pauvreté, l'exil, & la prison, & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient aller jusques à l'ame du Sage. Le cha-

grin a toûjours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

SENEQUE.

Je ſuis ravi de vous entendre parler ainſi. A votre langage ſeul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre Siécle?

MAROT.

Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de ſouffrir mes maux avec patience, je leur inſultois, s'il faut ainſi dire, par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois juſqu'à la gaïeté.

SENEQUE.

O ſageſſe Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimère, comme on ſe le perſuade! Tu te trouves parmi les Hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous préſente à Zénon, & à nos autres Stoïciens, je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

MAROT.

Vous m'obligerez beaucoup de me fai-

re

re connoître à des Morts si illustres.

SENEQUE.

Comment vous nommerai-je à eux?

MAROT.

Clément Marot.

SENEQUE.

Marot? Je connois ce nom-là. N'ai-je point ouï parler de vous à plusieurs Princes modernes qui sont ici?

MAROT.

Cela se peut.

SENEQUE.

N'avez-vous pas fait, pour les réjouïr, beaucoup de petits Poëmes qui ont été trouvez agréables?

MAROT.

Oui.

SENEQUE.

Mais vous n'étiez donc pas un Philosophe?

MAROT.

Pourquoi non?

SENEQUE.

Ce n'est pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des Ouvrages de plaisanterie, & de songer à faire rire.

MAROT.

Oh! je vois bien que vous n'avez pas com-

compris les perfections de la plaiſanterie ! Toute la ſageſſe y eſt renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages même, ſi je voulois, & fort aiſément ; mais tout ne produit pas du ſérieux, & je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produiſent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par tout, & que les choſes du monde ne ſont pas faites pour être traitées ſérieuſement ? J'apprens ici qu'on a mis en Vers burleſques la divine Enéïde de votre Virgile. J'en ſuis ravi ; on ne ſçauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins qu'ils ſe touchent. Tout reſſemble à ces Ouvrages de Perſpective, où des Figures diſperſées çà & là vous forment, par exemple, un Empereur, ſi vous les régardez d'un certain point ; changez ce point de vûë, ces mêmes Figures vous repréſentent un Gueux.

SENEQUE.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fuſſent faits pour mener les Gens à des réflexions ſi profondes. On vous eût reſpecté plus qu'on n'a fait, ſi l'on eût ſçû combien vous étiez

grand

grand Philosophe ; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les Pieces qu'on dit que vous avez données au Public.

MAROT.

Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la prison, le peu de fortune, l'exil, ne doivent donner aucune atteinte à la gaïeté du Sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un Stoïcien !

SENEQUE.

Cela est sans difficulté.

MAROT.

Et j'ai fait je ne sçais combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré l'exil, la prison, le peu de fortune, j'avois cette gaïeté ; cela ne vaut-il pas mieux ? Vos Traitez de Morale ne sont que des spéculations sur la Sagesse ; mais mes Vers en étoient une pratique continuelle dans les différens états où je me trouvois.

SENEQUE.

Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre raison.

MAROT.

Et c'est là la meilleure espece de sagesse qui soit au monde.

SENEQUE.

Bon. Ce sont de plaisans Sages que ceux

ceux qui le ſont par tempérament. S'ils ne ſont pas fous, doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature ; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raiſon.

MAROT.

On ne fait ordinairement guères de cas de ce que vous appellez un mérite ; car ſi un Homme a quelque vertu, & qu'on puiſſe démêler qu'elle ne lui ſoit pas naturelle, on ne la compte preſque pour rien. Il ſembleroit pourtant, que parce qu'elle eſt acquiſe à force de ſoins, elle en devroit être plus éſtimée ; il n'importe, c'eſt un pur effet de la raiſon ; on ne s'y fie pas.

SENEQUE.

On doit encore moins ſe fier à l'inégalité du tempérament de vos Sages. Ils ne ſont Sages que ſelon qu'il plaît à leur ſang. Il faudroit ſçavoir comment les parties intérieures de leur corps ſont diſpoſées, pour ſçavoir juſqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne ſe laiſſer conduire qu'à la raiſon, & ſe rendre ſi indépendant de la Na-

Nature, qu'on ſoit en état de n'en craindre plus de ſurpriſes?

MAROT.

Ce ſeroit le meilleur, ſi cela étoit poſſible; mais par malheur, la Nature garde toûjours ſes droits; elle à ſes prémiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont ſouvent bien fait du chemin avant que la raiſon en ſoit avertie, & quand elle s'eſt miſe enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du déſordre. Encore eſt-ce une grande queſtion, que de ſçavoir ſi elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas ſi l'on voit tant de Gens qui ne ſe fiẽt pas tout-à-fait à la raiſon.

SENEQUE.

Il n'apartient pourtant qu'à elle de gouverner les Hommes, & de régler tout dans l'Univers.

MAROT.

Cependant elle n'eſt guères en état de faire valoir ſon autorité. J'ai ouï dire que quelques cent ans après votre mort un Philoſophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruïnée, pour la rébâtir, la policer ſelon les Loix de la Ré-

République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la réfusa au Philosophe, & ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement de cette petite Ville. Jugez par là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit éstimable le moins du monde, il n'y auroit que les Hommes qui la pûssent éstimer, & les Hommes ne l'éstiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

CEla m'est tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un secret pour changer les Métaux en or, & que ce secret s'appelle la Pierre Philosophale, ou le Grand Oeuvre.

R.

R. LULLE.

Oui, & je l'ai chérché longtems.

ARTEMISE.

L'avez-vous trouvé?

R. LULLE.

Non; mais tout le monde l'a crû, & on le croit encore. La vérité eſt, que ce ſecret-là n'eſt qu'une chimère.

ARTEMISE.

Pourquoi donc le cherchiez-vous?

R. LULLE.

Je n'en ai été déſabuſé qu'ici-bas.

ARTEMISE.

C'eſt, ce me ſemble, avoir attendu un peu tard.

R. LULLE.

Je vois bien que vous avez envie de me railler. Nous nous reſſemblons pourtant plus que vous ne croïez.

ARTEMISE.

Moi? je vous reſſemblerois? Moi, qui fus un modelle de fidélité conjugale, qui bus les cendres de mon Mari, qui lui élevai un ſuperbe Monument, comment pourrois-je reſſembler à un Homme qui a paſſé ſa vie à chercher le ſecret de changer les Méraux en or?

R. LULLE.

Oui, oui. Je ſçais bien ce que je dis; après toutes les belles choſes dont vous venez de vous vanter, vous devintes folle d'un jeune Homme qui ne vous aimoit pas. Vous lui ſacrifiates ce Bâtiment magnifique, dont vous euſſiez pû tirer tant de gloire, & les cendres de Mauſole que vous aviez avalées, ne furent pas un aſſez bon rémede contre une nouvelle paſſion.

ARTEMISE.

Je ne vous croïois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit aſſez inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des Gens qui le ſçûſſent.

R. LULLE.

Vous avouërez donc que nos déſtinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritions pas; à vous, de croire que vous avez été toûjours fidelle aux Manes de votre Mari; & à moi, de croire que j'étois venu à bout du Grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Je l'avoüerai très-volontiers. Le Public eſt fait pour être la dupe de beaucoup de

de choſes ; il faut profiter des diſpoſitions où il eſt.

R. LULLE.

Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux ?

ARTEMISE.

Juſqu'à préſent je me trouve fort bien de vous reſſembler. Dites.

R. LULLE.

N'avons-nous point tous deux cherché une choſe qui ne ſe peut trouver, vous, le ſecret d'être fidelle à votre Mari ; & moi, celui de changer les Métaux en or ? Je crois qu'il en eſt de la fidélité conjugale comme du Grand-Oeuvre.

ARTEMISE.

Il y a des Gens qui ont ſi mauvaiſe opinion des Femmes, qu'ils diront peut-être que le Grand-Oeuvre n'eſt pas aſſez impoſſible, pour entrer dans cette comparaiſon.

R. LULLE.

Oh ! je vous le garantis auſſi impoſſible qu'il faut.

ARTEMISE.

Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même qui paroiſſez avoir été

Homme de bon ſens, vous avez donné dans cette réverie?

R. LULLE.

Il eſt vrai qu'on ne peut trouver la Pierre Philoſophale, mais il eſt bon qu'on la cherche. En la cherchant on trouve de fort beaux ſecrets qu'on ne cherchoit pas.

ARTEMISE.

Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces ſecrets, qu'on peut trouver, que de ſonger à ceux qu'on ne trouvera jamais?

R. LULLE.

Toutes les Sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent, ſans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort utiles. Si la Chymie a ſa Pierre Philoſophale, la Géométrie a ſa Quadrature du Cercle, l'Aſtronomie ſes Longitudes, les Méchaniques leur Mouvement perpétuel; il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-être pas bien, mais vous entendrez bien du moins, que la Morale a auſſi ſa chimère, c'eſt le déſintéreſſement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais; mais il

eſt

eſt bon qu'on prétende y parvenir. Du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus.

ARTEMISE.

Encore une fois, je ſerois d'avis qu'on laiſſât là toutes les chimères, & qu'on ne s'attachât qu'à la récherche de ce qui eſt réel.

R. LULLE.

Pourrez-vous le croire? Il faut qu'en toutes choſes les Hommes ſe propoſent un point de perfection au delà même de leur portée. Ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croïoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils aïent devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chymie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'euſſe négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiez à l'égard de votre Mari, n'étoit point naturelle, vous n'euſſiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mauſole, par un Tombeau magnifique. On perdroit courage, ſi on n'étoit pas ſoûtenu par des idées fauſſes.

ARTEMISE.

Il n'eſt donc pas inutile que les hommes ſoient trompez.

R. LULLE.

Comment inutile? Si par malheur la vérité ſe montroit telle qu'elle eſt, tout ſeroit perdu; mais il paroît bien qu'elle ſçait de quelle importance il eſt, qu'elle ſe tienne toûjours en quelque façon cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILE'E.

APICIUS.

AH! que je ſuis fâché de n'être pas né dans votre Siécle!

GALILÉE.

Il me ſemble que de l'humeur dont vous étiez, vous deviez vous accommoder aſſez bien du Siécle où vous vêcutes. Vous ne vouliez que manger délicieuſement, & vous vous trouvâtes au monde, & dans Rome, juſtement lorsque Rome étoit maîtreſſe paiſible de l'Univers,

nivers, qu'on y voïoit arriver de tous côtez les Oiſeaux, & les Poiſſons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre ſembloit n'avoir été ſubjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chere.

APICIUS.

Mais mon Siécle étoit ignorant; & s'il y eût eu un Homme comme vous, j'euſſe été le chercher au bout du monde. Les voïages ne me coûtoient rien. Sçavez-vous celui que je fis pour une certaine ſorte de Poiſſon, dont je mangeois à Minturne dans la Campanie? On me dit que ce Poiſſon-là étoit bien plus gros en Afrique; auſſitôt j'équipe un Vaiſſeau, & fais voile en Afrique. La navigation fût difficile & dangéreuſe. Quand nous approchâmes des Côtes d'Afrique, je ne ſçais combien de Barques de Pécheurs vinrent au devant de moi, car ils étoient déja avertis de mon voïage, & m'apporterent de ces Poiſſons qui en étoient le ſujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, ſans être touché de la curioſité de voir un Païs que je n'avois jamais vû; ſans avoir égard aux prie-

res de l'Equipage qui vouloit ſe rafraîchir à terre, j'ordonne aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'euſſe eſſuïé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GALILÉE.

Je ne puis déviner quel eût été votre deſſein. J'étois un pauvre Sçavant, accoûtumé à une vie frugale, toûjours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en Ragoûts.

APICIUS.

Mais vous avez inventé les Lunettes de longue vûë; après vous, on a fait pour les oreilles, ce que vous aviez fait pour les yeux; & j'entens dire qu'on a inventé des Trompettes qui rédoublent & groſſiſſent la voix. Enfin vous avez perfectionné, & vous avez appris aux autres à perfectionner les ſens. Je vous euſſe prié de travailler pour le ſens du goût, & d'imaginer quelque Inſtrument qui augmentât le plaiſir de manger.

GALILÉE.

Fort bien; comme ſi le goût n'avoit pas naturellement toute ſa perfection.

APICIUS.

Pourquoi l'a-t-il plûtôt que la vûë?

GA-

GALILÉE.

La vûë eſt auſſi très-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux.

APICIUS.

Et qui ſont donc les mauvais yeux, auxquels vos Lunettes peuvent ſervir?

GALILÉE.

Ce ſont les yeux des Philoſophes. Ces Gens-là, à qui il importe de ſçavoir ſi le Soleil a des tâches, ſi les Planetes tournent ſur leur centre, ſi le chemin de lait eſt compoſé de petites Etoiles, n'ont pas les yeux aſſez bons pour découvrir ces objets auſſi clairement, & auſſi diſtinctement qu'il faudroit; mais les autres Hommes, à qui tout cela eſt indifférent, ont la vûë admirable. Si vous ne voulez que jouïr des choſes, rien ne vous manque pour en jouïr; mais tout vous manque pour les connoître. Les Hommes n'ont béſoin de rien, & les Philoſophes ont béſoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux Inſtrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera aſſez aux autres.

APICIUS.

Je conſens que l'Art ne donne pas au commun des Hommes de nouveaux Inſtrumens pour mieux manger; mais je

voudrois qu'il en donnât aux Philoſophes, comme il leur donne des Lunettes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien païez des ſoins que la Philoſophie leur coûte; car enfin, à quoi ſert-elle, ſi elle ne fait des découvertes, & qu'a-t-on affaire de découvertes, ſi elles ne ſont ſur le chapitre des plaiſirs?

GALILÉE.

Il y a longtems que l'on a fait cette plainte.

APICIUS.

Mais puiſque la raiſon fait quelquefois des acquiſitions nouvelles, pourquoi les ſens n'en feront-ils pas auſſi? Il ſeroit bien plus important qu'ils en fiſſent.

GALILÉE.

Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils ſont ſi parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaiſirs qui les pouvoient flatter. Si la raiſon trouve de nouvelles connoiſſances, il faut l'en plaindre; c'eſt qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

APICIUS.

Et les Rois de Perſe, qui propoſoient de grandes récompenſes à ceux qui inventeroient de nouveaux plaiſirs, étoient-ils Fous?

GA-

GALILÉE.

Oui. Je ſuis aſſûré qu'ils ne ſe ſont pas ruïnez à ces ſortes de récompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs! Il eût falu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux béſoins.

APICIUS.

Quoi? chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un béſoin? J'aimerois autant abandonner l'ûn pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement?

GALILÉE.

Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous, qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intérêt qu'un autre, qu'il ſoit vrai. S'il ſe trouvoit des plaiſirs nouveaux, vous conſoleriez-vous jamais de n'avoir pas été réſervé pour vivre dans les derniers tems, où vous euſſiez profité des découvertes de tous les Siécles? Pour les connoiſſances nouvelles, je ſçais que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront.

APICIUS.

J'entre dans votre ſentiment; il favoriſe mes inclinations plus que je ne croïois. Je vois que ce n'eſt pas un grand avantage que les connoiſſances, puiſqu'elles ſont abandonnées à ceux qui veulent s'en

saisir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler sur cela les Hommes de tous les Siécles; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un Siécle en pût avoir plus qu'un autre, & le partage en a été égal par cette raison.

DIALOGUE IV.

PLATON,

MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnez à mon secours, divin Platon, venez prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON.

De quoi s'agit-il?

M. D'ECOSSE.

Il s'agit d'un baiser que je donnai à un sçavant Homme* fort laid, avec assez d'ar-

* *Alain Chartier.*

d'ardeur. J'ai beau dire encore à préſent, pour ma juſtification, ce que je disalors, que j'avois voulu baiſer cette bouche d'où étoient ſorties tant de belles paroles, il y a là, je ne ſçais combien d'Ombres qui ſe moquent de moi, & qui me ſoûtiennent que de telles faveurs ne ſont que pour celles qui parlent bien, & que la Science ne doit point être païée en même monnoie que l'Amour. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt véritablement digne de cauſer des paſſions, échappe à la vûë, & qu'on peut être charmé du Beau, même au travers de l'envélope d'un Corps très-laid dont il ſera revêtu.

PLATON.

Pourquoi voulez-vous que j'aille débiter ces choſes-là? Elles ne ſont pas vraies.

M. D'ECOSSE.

Vous les avez déja débitées mille & mille fois.

PLATON.

Oui; mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philoſophe, & je voulois parler d'amour; il n'eût pas été de la bienſéance de mon caractère, que j'en euſſe parlé comme les Auteurs des Fables *Miléſien-

* *Romans de ce tems-là.*

ſiennes; je couvrois ces matières-là d'un galimatias Philoſophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnuſſent pour ce qu'elles étoient.

M. D'ECOSSE.

Je ne crois pas que vous ſongiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous aïez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit ſi pompeuſement ces voïages que les Ames aîlées font dans des Chariots ſur la derniere voûte des Cieux, où elles contemplent le Beau dans ſon eſſence, leurs chûtes malheureuſes d'un lieu ſi élévé juſques ſur la terre, par la faute d'un de leurs Chevaux qui eſt très-mal-aiſé à mener, le froiſſement de leurs aîles, leur ſéjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau viſage, qu'elles reconnoiſſent pour une copie de ce Beau qu'elles ont vû dans le Ciel, leurs aîles qui ſe réchauffent, qui recommencent à pouſſer, & dont elles tâchent de ſe ſervir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante, dont elles ſont frappées à la vûë de la Beauté qu'elles ſçavent

qui

qui eſt divine, cette ſainte fureur qui les tranſporte, & cette envie qu'elles ſentent de faire des ſacrifices à l'Objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLATON.

Je vous aſſûre que tout cela bien entendu, & fidèlement traduit, veut ſeulement dire, que les belles Perſonnes ſont propres à inſpirer bien des tranſports.

M. D'ECOSSE.

Mais ſelon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le ſouvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il poſſible que tous ces mouvemens ſi vifs que vous avez dépeints, ne fuſſent cauſez que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais? Ah! donnez-leur pour objet la beauté de l'Ame, ſi vous voulez les juſtifier, & vous juſtifier vous-même de les avoir dépeints.

PLATON.

Voulez-vous que je vous diſe la vérité? La beauté de l'Eſprit donne de l'admiration; celle de l'Ame donne de l'éſtime; & celle du Corps, de l'amour. L'eſtime & l'admiration ſont tran-

quilles ; il n'y a que l'amour qui ſoit impétueux.

M. D'ECOSSE.

Vous êtes devenu libertin depuis votre mort ; car non ſeulement pendant votre vie vous parliez un autre langage ſur l'amour ; mais vous mettiez en pratique les idées ſublimes que vous en aviez conçûës. N'avez-vous pas été amoureux d'Arquéanaſſe de Colophon, lorſqu'elle étoit vieille ? Ne fîtes-vous pas ces Vers pour elle ?

L'aimable Arquéanaſſe a mérité ma foi.
Elle a des rides, mais je vois
Une Troupe d'Amours ſe joüer dans ſes rides.
Vous qui pûtes la voir, avant que ſes appas
Euſſent du cours des ans reçû ces petits vuides,
Ah ! que ne ſouffrites-vous pas ?

Aſſûrément cette Troupe d'Amours qui ſe joüoient dans les rides d'Arquéanaſſe, c'étoient les agrémens de ſon eſprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaignez ceux qui l'avoient vûë jeune, parce que

ſa

ſa beauté avoit fait des impreſſions trop ſenſibles ſur eux, & vous aimiez en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLATON.

Je vous ſuis trop obligé de ce que vous voulez bien interpréter ſi favorablement une petite Satyre que je fis contre Arquéanaſſe, qui croïoit me donner de l'amour, à l'âge qu'elle avoit. Mes paſſions n'étoient point ſi métaphyſiques que vous penſez, & je puis vous le prouver par d'autres Vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la vaine cérémonie que je fais faire à mon Socrate, lorſqu'il va parler d'amour; je me couvrirois le viſage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile; mais ici, ces façons-là ne ſont pas néceſſaires. Voici mes Vers.

Lorſqu'Agathis par un baiſer de flâme
Conſent à me païer des maux que j'ai ſentis,
Sur mes levres ſoudain je ſens venir mon ame,
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

M. D'ECOSSE.

Eſt-ce Platon que j'entens?

PLATON.

Lui-même.

M. D'ECOSSE.

Quoi? Platon avec ſes épaules quarrées, ſa figure ſérieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la tête; Platon a connu cette eſpece de baiſers?

PLATON.

Oui.

M. D'ECOSSE.

Mais ſongez-vous bien que le baiſer que je donnai à mon Sçavant, fût tout-à-fait Philoſophique, & que celui que vous donnâtes à votre Maîtreſſe, ne le fût point du tout; que je fis votre perſonnage, & que vous fites le mien?

PLATON.

J'en tombe d'accord; les Philoſophes ſont galans, tandis que ceux qui ſeroient nez pour être galans, s'amuſent à être Philoſophes. Nous laiſſons courir après les chimères de la Philoſophie les Gens qui ne les connoiſſent pas, & nous nous rabattons ſur ce qu'il y a de réel.

M. D'ECOSSE.

Je vois que je m'étois très-mal addreſ-

ſée

ſée à l'Amant d'Agathis, pour la défenſe de mon baiſer. Si j'avois eu de l'amour pour ce Sçavant ſi laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'eſprit peut cauſer des paſſions par lui-même; & bien en prend aux Femmes. Elles ſe ſauvent de ce côté-là, ſi elles ne ſont pas belles.

PLATON.

Je ne ſçais ſi l'eſprit cauſe des paſſions, mais je ſçais bien qu'il met le corps en état d'en faire naître ſans le ſecours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en eſt une preuve, c'eſt qu'il faut que le corps ſoit de la partie, & fourniſſe toûjours quelque choſe du ſien, c'eſt-à-dire, tout au moins de la jeuneſſe; car s'il ne s'aide point du tout, l'eſprit lui eſt abſolument inutile.

M. D'ECOSSE.

Toûjours de la matière dans l'amour!

PLATON.

Telle eſt ſa nature. Donnez-lui, ſi vous voulez, l'eſprit ſeul pour objet, vous n'y gagnerez rien; vous ſerez étonnée qu'il rentrera auſſitôt dans la matière. Si vous n'aimiez que l'eſprit de votre Sçavant, pourquoi le baiſâtes-vous? C'eſt

que

que le corps eſt déſtiné à recueillir le profit des paſſions, que l'eſprit même auroit inſpirées.

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnai à mon Eſclave, dût produire des effets ſi heureux. Il me valut là-haut la vie, & la Roïauté tout enſemble; & ici il m'attire l'admiration de tous les Sages.

R. D'URBIN.

Et quel eſt ce conſeil?

STRATON.

J'étois de Tyr. Tous les Eſclaves de cette Ville ſe révolterent, & égorgerent leurs Maîtres; mais un Eſclave que j'avois,

vois, eût assez d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour Roi, celui d'entr'eux qui à un certain jour, appercevroit le prémier le lever du Soleil. Ils s'assemblerent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachez sur la Partie Orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit sortir; mon Esclave seul, que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire, régardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les prémiers raïons du Soleil qui paroissoient sur le haut d'une Tour fort élévée, & ses Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient, le corps même du Soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit euë; mais il avoüa qu'il me la devoit, & que je vivois encore, & aussitôt je fus élû Roi, comme un Homme divin.

R. D'URBIN.

Je vois bien que le conseil que vous donnâtes à votre Esclave, vous fût fort utile, mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA-

STRATON.

Ah! tous les Philoſophes qui ſont ici, vous répondront pour moi, que j'appris à mon Eſclave, ce que tous les Sages doivent pratiquer; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes ſont toûjours la règle des opinions ſaines, pourvû qu'on les prenne à contre-ſens.

R. D'URBIN.

Ces Philoſophes-là parlent bien en Philoſophes. C'eſt leur métier de médire des opinions communes, & des préjugez; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

STRATON.

A la manière dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les ſuivre.

R. D'URBIN.

Je vous aſſûre, que ſi je me déclare pour les Préjugez, c'eſt ſans intérêt; car au contraire, ils me donnerent dans le monde un aſſez grand ridicule. On travailloit à Rome dans des Ruines, pour en retirer des Statuës, & comme j'étois bon Sculpteur, & bon Peintre, on m'avoit choiſi pour juger ſi elles étoient antiques.

tiques. Michel-Ange, qui êtoit mon Concurrent, fit ſecretement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouït dans un lieu, où il ſçavoit qu'on devoit creuſer. Dès qu'on l'eût trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange ſoutint que c'étoit une Figure moderne. Je me fondois principalement ſur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je pouſſai le Bacchus juſqu'au tems de Poliſclete, ou de Phidias. A la fin Michel Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raiſonnement ſans réplique. On ſe moqua de ma préoccupation; mais ſans cette préoccupation qu'euſſai-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRATON.

Vous euſſiez décidé ſelon la raiſon.

R. D'URBIN.

Et la raiſon décide-t-elle? Je n'euſſe jamais ſçû, en la conſultant, ſi la Statuë étoit antique, ou non; j'euſſe ſeulement ſçû qu'elle étoit très-belle; mais le Préjugé vint au ſecours, qui me dit qu'une

ne belle Statuë doit être antique; voilà une déciſion, & je juge.

STRATON.

Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit pas des principes inconteſtables, ſur des matières auſſi peu importantes que celle-là; mais ſur tout ce qui régarde la conduite des Hommes, elle a des déciſions très-ſûres; le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

R. D'URBIN.

Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure, ou qu'on rie à la mort de ſes Amis & de ſes Parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils ſont perdus pour vous, pleurez. D'un autre côté, ils ſont délivrez des miſeres de la vie; riez. Voilà des réponſes de la raiſon; mais la coûtume du Païs nous détetmine. Nous pleurons, ſi elle nous l'ordonne, & nous pleurons ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe rire ſur ce ſujet-là; ou nous en rions, & nous en rions ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe en pleurer.

STRA-

STRATON.

La raiſon n'eſt pas toûjours ſi irréſoluë. Elle laiſſe à faire au Préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le faſſe elle-même; mais ſur combien de choſes très-conſidérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conſéquences qui ne le ſont pas moins?

R. D'URBIN.

Je ſuis fort trompé, ſi elles ne ſont en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON.

Il n'importe. On ne doit ajoûter qu'à elles une foi entiere.

R. D'URBIN.

Cela ne ſe peut, parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre eſprit eſt fait pour en croire davantage. Ainſi le ſurplus de ſon inclination à croire, va au profit des Préjugez, & les fauſſes opinions achevent de les remplir.

STRATON.

Et quel béſoin de ſe jetter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choſes douteuſes ſuſpendre ſon jugement? La raiſon s'arrête quand elle ne ſçait quel chemin prendre.

R.

R. D'URBIN.

Vous dites vrai. Quand la raiſon s'arrête, elle n'a point d'autre ſecret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un ſeul pas. Dès que le chemin ſe ſépare en deux, elle demeure tout court, mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain; il eſt en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne ſçait pas douter; on a beſoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs le doute eſt ſans action, & il faut de l'action parmi les Hommes.

STRATON.

Auſſi doit-on conſerver les Préjugez de la coûtume, pour agir comme un autre Homme; mais on doit ſe défaire des Préjugez de l'eſprit, pour penſer en Homme ſage.

R. D'URBIN.

Il vaut mieux les conſerver tous. Vous ignorez apparemment les deux Réponſes de ce Vieillard Samnite, à qui ceux de ſa Nation envoïerent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Claudines toute l'Armée des Romains leurs Ennemis mortels, & qu'ils furent en pou-

pouvoir d'ordonner souverainement de leur déſtinée. Le Vieillard répondit que l'on paſſât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parût trop dur & trop cruel ; & les Samnites renvoïerent vers lui, pour lui en repréſenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, ſans condition. On ſuivit ni l'un ni l'autre conſeil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des Préjugez. Il faut les conſerver tous, ou les exterminer tous abſolument. Autrement, ceux dont vous vous êtes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous reſtent. Le malheur d'être trompé ſur bien des choſes, n'eſt pas récompenſé par le plaiſir de l'être ſans le ſçavoir ; & vous n'avez ni les lumieres de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRATON.

S'il n'y a pas de moïen d'éviter l'alternative que vous propoſez, on ne doit pas balancer à prendre ſon parti. Il faut ſe défaire de tous ſes Préjugez.

R. D'URBIN.

Mais la raiſon chaſſera de notre eſprit toutes ſes anciennes opinions, & n'en

mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espece de vuide. Et qui peut le soûtenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les Hommes, il leur faut autant de Préjugez qu'ils ont accoûtumé d'en avoir. Les Préjugez sont le supplement de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOus ne voulez pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V. eût avec la Princesse que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je servis de prétexte; mais la chose alla plus loin. La Princesse me pria de vouloir bien aussi être la Mere d'un

d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y consentis pour lui faire plaisir. Vous voilà bien étonnée! N'avez-vous pas ouï dire que quelque mérite qu'ait une Personne, il faut qu'elle se mette encore au-dessus de ce mérite par le peu d'éstime qu'elle en doit faire; que les Gens d'esprit, par exemple, doivent être en cette manière au-dessus de leur esprit même? Pour moi, j'étois au-dessus de ma vertu; j'en avois plus que je ne me souciois d'en avoir.

LUCRECE.

Bon. Vous badinez; on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOMBERGE.

Sérieusement, qui voudroit me renvoïer au monde, à condition que je ferois une Personne accomplie, je ne crois pas que j'acceptasse le parti. Je sçais qu'étant si parfaite, je donnerois du chagrin à trop de Gens; je demanderois toûjours à avoir quelque défaut, ou quelque foiblesse, pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LUCRECE.

C'est-à-dire, qu'en faveur des Femmes

qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adouci la votre.

B. PLOMBERGE.

J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me régardaſſent comme leur Accuſatrice auprès du Public, ſi elles m'euſſent cruë beaucoup plus ſévere qu'elles.

LUCRECE.

Elles vous étoient en vérité fort obligées, & ſurtout la Princeſſe, qui étoit aſſez heureuſe d'avoir trouvé une Mere pour ſes Enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOMBERGE.

Non.

LUCRECE.

Je m'en étonne; elle devoit profiter davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embaraſſiez point du tout de la réputation.

B. PLOMBERGE.

Je vais vous ſurprendre. Sçachez que l'indifférence que j'ai eu pour la réputation, m'a réüſſi. La vérité s'eſt fait connoître malgré tous mes ſoins, & on a démêlé à la fin que le Prince qui paſſoit pour mon Fils, ne l'étoit point; on m'a ren-

rendu plus de juſtice que je n'en demandois, & il ſemble qu'on m'ait voulu récompenſer par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois généreuſement diſpenſé le Public de l'éſtime qu'il me devoit.

LUCRECE.

Voilà une belle eſpece de généroſité; il ne faut point là-deſſus faire de grace au Public.

B. PLOMBERGE.

Vous le croïez! Il eſt bien bizarre; il tâche quelquefois à ſe révolter contre ceux qui prétendent lui impoſer, d'une manière trop impérieuſe, la néceſſité de les éſtimer. Vous devriez ſçavoir cela mieux que perſonne. Il y a eu des Gens qui ont été en quelque ſorte bleſſez de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de compte de votre mort, qu'elle le méritoit.

LUCRECE.

Et quel moïen ont-ils trouvé d'attaquer une action ſi héroïque?

B. PLOMBERGE.

Que ſçais-je? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard, que votre mort

en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légere, sans bien sçavoir pourquoi. Enfin il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à régret; & à moi, on me l'a renduë avec plaisir; peut-être a-ce été parce que vous couriez trop après la gloire, & que moi, je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vint.

LUCRECE.

Ajoûtez que vous faisiez tout ce qui vous étoit possible, pour l'empêcher de venir.

B. PLOMBERGE.

Mais n'est-ce rien, que d'être modeste? Je l'étois assez pour vouloir bien que ma vertu fût inconnuë. Vous au contraire, vous mîtes toute la votre en étalage & en pompe. Vous ne voulutes même vous tuer que dans votre Famille assemblée. La vertu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même? N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimère de gloire?

LUCRECE.

Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse

ſageſſe trop dangéreuſe. Cette chimère-là eſt ce qu'il y a de plus puiſſant au monde. Elle eſt l'ame de tout : on la préfere à tout ; & voïez comme elle peuple les Champs Eliſées ; la gloire nous amene ici plus de Gens que la fièvre. Je ſuis du nombre de ceux qu'elle y a amenez ; j'en puis parler.

B. PLOMBERGE.

Vous êtes donc bien priſe pour dupe auſſi-bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là ; car du moment qu'on eſt ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LUCRECE.

C'eſt-là un des ſecrets du Lieu où nous ſommes ; il ne faut pas que les Vivans le ſçachent.

B. PLOMBERGE.

Quel mal y auroit-il, qu'ils ſe déſiſſent d'une idée qui les trompe ?

LUCRECE.

On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOMBERGE.

Pourquoi ? On les feroit par la vûë de ſon devoir. C'eſt une vûë bien plus noble. Elle n'eſt fondée que ſur la raiſon.

LUCRECE.

Et c'eſt juſtement ce qui la rend trop foible. La gloire n'eſt fondée que ſur l'imagination, & elle eſt bien plus forte. La raiſon elle-même n'approuveroit pas que les Hommes ne ſe conduiſiſſent que par elle; elle ſçait trop que le ſecours de l'imagination lui eſt néceſſaire. Lorſque Curtius étoit ſur le point de ſe ſacrifier pour ſa Patrie, & de ſauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome, ſi on lui eût dit : *Il eſt de votre devoir de vous jetter dans cet abîme, mais ſoïez ſûr que perſonne ne parlera jamais de votre action*; de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner ſon Cheval en arriere. Pour moi, je ne répons point que je me fuſſe tuée, ſi je n'euſſe enviſagé que mon devoir. Pourquoi me tuer? J'euſſe crû que mon devoir n'étoit point bleſſé par la violence qu'on m'avoit faite, tout au plus j'euſſe crû le ſatisfaire par des larmes; mais pour ſe faire un grand nom, il faloit ſe percer le ſein, & je me perçai.

B. PLOMBERGE.

Vous dirai-je ce que j'en penſe? J'aime-

merois autant qu'on ne fit point ces grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

LUCRECE.

Vous allez un peu trop vîte. Au fond, tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la vûë du devoir; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les Hommes, se trouvent faites; enfin l'ordre que la nature a voulu établir dans l'Univers, va toûjours son train; tout ce qu'il y a à dire, c'est que, ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie.

DIALOGUES
DES
MORTS MODERNES.

I 6

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoi eſt-ce ici la prémiere fois que je vous vois? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher? J'euſſe eu dans mon Serrail la plus belle Perſonne de l'Italie, & à préſent je ne vois qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

JULIETTE.

Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, ſur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même rédoubla beaucoup cette réputa-

tion, & je vous dois les plus agréables momens que j'aïe passez. Surtout, je me souviendrai toûjours avec plaisir de la nuit, où le Pirate Barberousse, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Caïette, & m'obligea à sortir de la Ville dans un désordre, & avec une précipitation extrême.

SOLIMAN.

Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous étiez bien-aise qu'on vous cherchât de ma part?

JULIETTE.

J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore, qu'on ne me pût attraper. Rien ne me flattoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un Lieu si rempli de belles Personnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'est agréable que pour celles qui y sont souhaitées, & non pas pour celles qu'on y enferme.

SOLIMAN.

Je vois bien ce qui vous faisoit peur, ce grand nombre de Rivales ne vous eût point accommodée. Peut-être aussi craignez-

gniez-vous que parmi tant de Femmes aimables, il n'y en eût beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au Serrail.

JULIETTE.

Vous me donnez-là de jolis sentimens.

SOLIMAN.

Qu'est-ce que le Serrail avoit donc de si terrible?

JULIETTE.

J'y eusse été blessée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui pour faire montre de votre grandeur, y enfermez, je ne sçais combien de belles Personnes, dont la plûpart vous sont inutiles, & ne laissent pas d'être perduës pour le reste de la terre. D'ailleurs, croïez-vous que l'on s'accomode d'un Amant dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables, & qui ne soûpire que sur le ton d'une autorité absoluë? Non, je n'étois point propre pour le Serrail, il n'étoit point besoin que vous me fissiez chercher, je n'eusse jamais fait votre bonheur.

SOLIMAN.

Comment en êtes-vous si sûre?

JULIETTE.

C'est que je sçais que vous n'eussiez pas fait le mien.

So-

SOLIMAN.

Je n'entens pas bien la conſéquence. Qu'importe que j'euſſe fait votre bonheur, ou non?

JULIETTE.

Quoi? vous concevez qu'on puiſſe être heureux en amour, par une Perſonne que l'on ne rend pas heureuſe? qu'il y ait, pour ainſi dire, des plaiſirs ſolitaires, & qui n'aïent pas beſoin de ſe communiquer, & qu'on en jouïſſe quand on ne les donne pas? Ah! ces ſentimens font horreur à des cœurs bien faits.

SOLIMAN.

Je ſuis Turc, & il me ſeroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicateſſe poſſible. Cependant il me ſemble que je n'ai pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

JULIETTE.

Oui.

SOLIMAN.

Et n'eſt-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres? N'eſt-ce pas une fierté inſupportable, de ne conſentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je

vous

vous rendrai heureuſe auſſi? Un Sultan eſt plus modeſte; il reçoit du plaiſir de beaucoup de Femmes très-aimables, à qui il ne ſe pique point d'en donner. Ne riez point de ce raiſonnement, il eſt plus ſolide qu'il ne vous paroît. Songez-y, étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cette délicateſſe que vous éſtimez tant, n'eſt qu'une eſpece de rétribution orgueilleuſe; on ne veut rien devoir.

JULIETTE.

Hé-bien donc, je conviens que la vanité eſt néceſſaire.

SOLIMAN.

Vous la blamiez tant tout à l'heure.

JULIETTE.

Oui, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualitez d'un Homme tiennent à d'autres qui ſont mauvaiſes, & qu'il ſeroit dangéreux de le guérir de ſes défauts?

SOLIMAN.

Mais on ne ſçait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penſer de la vanité?

JULIETTE.

A un certain point, c'eſt vice; un peu en deçà, c'eſt vertu.

DIA-

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que votre nom, je ſerois charmé de vous, Paracelſe. On croioit que vous ſeriez quelque Grec, ou quelque Latin, & on ne s'aviſeroit jamais de penſer que Paracelſe étoit un Philoſophe Suiſſe.

PARACELSE.

J'ai rendu ce nom auſſi illuſtre, qu'il eſt beau. Mes Ouvrages ſont d'un grand ſecours à tous ceux qui veulent entrer dans les ſecrets de la Nature, & ſurtout à ceux qui s'élevent juſqu'à la connoiſſance des Génies, & des Habitans Elémentaires.

MOLIERE.

Je conçois aiſément que ce ſont-là les vraies

vraies Sciences. Connoître les Hommes que l'on voit tous les jours, ce n'eſt rien, il n'y a perſonne qui ne le pût faire; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'eſt toute autre choſe.

PARACELSE.

Sans doute. J'ai enſeigné fort exactement quelle eſt leur nature, quels ſont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

MOLIERE.

Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumieres! Car à plus forte raiſon vous ſçaviez parfaitement tout ce qui régarde l'Homme, & cependant beaucoup de Perſonnes n'ont pû ſeulement aller juſques-là.

PARACELSE.

Oh! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

MOLIERE.

Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embaraſſât ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, & ſur ſon union avec le corps?

PARACELSE.

Franchement, il ne ſe peut pas qu'il ne reſte

reste toûjours quelques difficultez sur ces matières, mais enfin on en sçait autant que la Philosophie en peut apprendre.

MOLIERE.

Et vous n'en sçaviez pas davantage?

PARACELSE.

Non. N'est-ce pas bien assez?

MOLIERE.

Assez? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi par-dessus les Hommes que vous ne connoissiez pas, pour aller aux Génies?

PARACELSE.

Les Génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

MOLIERE.

Oui; mais il n'est pardonnable de songer à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les Hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences, qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarasse à plaisir; cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, assez d'occupation.

PARACELSE.

L'esprit néglige naturellement les Scien-

Sciences trop ſimples, & court après celles qui ſont myſtérieuſes. Il n'y a que celles-là ſur leſquelles il puiſſe exercer toute ſon activité.

MOLIERE.

Tant pis pour l'eſprit; ce que vous dites eſt tout-à-fait à ſa honte. La vérité ſe préſente à lui; mais parce qu'elle eſt ſimple, il ne la reconnoît point, & prend des myſtères ridicules pour elle, ſeulement parce que ce ſont des myſtères. Je ſuis perſuadé que ſi la plûpart des Gens voïoient l'ordre de l'Univers tel qu'il eſt, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni propriétez des Planetes, ni fatalitez attachées à de certains tems, ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire ſur cet ordre admirable: *Quoi, n'eſt-ce que cela?*

PARACELSE.

Vous traitez de ridicules des myſtères où vous n'avez ſçû pénétrer, & qui en effet ſont réſervez aux grands Hommes.

MOLIERE.

J'éſtime bien plus ceux qui ne comprennent point ces myſtères-là, que ceux qui les comprennent; mais malheureuſe-

ſement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PARACELSE.

Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie?

MOLIERE.

Un métier bien différent du votre. Vous avez étudié les vertus des Génies; & moi, j'ai étudié les ſottiſes des Hommes.

PARACELSE.

Voilà une belle étude. Ne ſçait-on pas bien que les Hommes ſont ſujets à faire aſſez de ſottiſes?

MOLIERE.

On le ſçait en gros, & confuſément, mais il en faut venir aux détails, & alors on eſt ſurpris de l'étenduë de cette ſcience.

PARACELSE.

Et à la fin quel uſage en faiſiez-vous?

MOLIERE.

J'aſſemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois, & là, je leur faiſois voir qu'ils étoient tous des ſots.

PARACELSE.

Il faloit de terribles diſcours pour leur

leur persuader une pareille vérité.

MOLIERE.

Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises, sans emploïer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnements bien méditez. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voïez aussitôt crever de rire.

PARACELSE.

Je vous entens, vous étiez Comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente; & que ne rit-on des mœurs mêmes?

MOLIERE.

Pour rire de choses du monde, il faut en quelque façon en être déhors, & la Comédie vous en tire. Elle vous donne tout en Spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PARACELSE.

Mais on rentre aussitôt dans ce tout dont on s'étoit moqué, & on recommence à en faire partie.

MOLIERE.

N'en doutez pas. L'autre jour en me divertissant, je fis ici une Fable sur ce

sujet

ſujet. Un jeune Oiſon voloit, avec la mauvaiſe grace qu'ont tous ceux de ſon eſpece quand ils volent; & pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élévoit qu'à un pied de terre, il inſultoit au reſte de la baſſecourt. *Malheureux Animaux*, diſoit-il, *je vous vois au deſſous de moi, & vous ne ſçavez pas fendre ainſi les airs!* La moquerie fût courte; l'Oiſon rétomba dans le même tems.

PARACELSE.

A quoi donc ſervent les réflexions que la Comédie fait faire, puiſqu'elles reſſemblent au vol de cet Oiſon, qu'au même inſtant on rétombe dans les ſottiſes communes?

MOLIERE.

C'eſt beaucoup que de s'être moqué de ſoi; la Nature nous y a donné une merveilleuſe facilité, pour nous empecher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le tems qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur & avec empreſſement, une autre partie s'en moque; & s'il en étoit béſoin même, on trouveroit encore une troiſieme partie qui ſe moqueroit des deux prémieres enſemble. Ne diroit-on pas

que

que l'Homme ſoit fait de pieces rapportées?

PARACELSE.

Je ne vois pas qu'il y ait matière ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques légeres réflexions, quelques plaiſanteries, ſouvent mal-fondées, ne méritent pas une grande éſtime, mais quels efforts de méditation ne faut-il pas faire pour traiter des ſujets plus rélévez?

MOLIERE.

Vous revenez à vos Génies, & moi je ne connois que mes Sots. Cependant, quoique je n'aïe jamais travaillé que ſur ces ſujets ſi expoſez aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos ſublimes Ouvrages. Tout eſt ſujet aux changemens de la mode; les productions de l'eſprit ne ſont pas au-deſſus de la deſtinée des Habits. J'ai vû, je ne ſçais combien de Livres, & de genres d'écrire, enterrez avec leurs Auteurs, ainſi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts, les choſes qui leur ont été les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'Empire des Let-

tres, & avec tout cela, je garantis la durée de mes Pieces. J'en ſçais bien la raiſon: Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NOn, je ne me conſolerai jamais de ma mort.

M. STUART.

Il me ſemble cependant qu'elle fût aſſez belle pour un Muſicien. Il falut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecoſſe, & le Roi mon Mari lui-même, conſpiraſſent contre toi, & l'on n'a jamais pris plus de méſures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RICCIO.

Une mort si magnifique n'étoit point faite pour un misérable Joüeur de Lut, que la pauvreté avoit envoïé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours dans votre Musique, que de m'élever à un rang de Ministre d'Etat, qui a sans doute abrégé ma vie.

M STUART.

Je n'eusse jamais crû te trouver si peu sensible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légere distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Croi-moi, Riccio, une faveur de cette nature, ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. RICCIO.

Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il falut mourir, pour l'avoir reçûë trop souvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lorsque je vis entrer le Roi, accompagné de celui qui avoit été choisi pour être un de mes Meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecossois qui eût jamais été, & qu'une longue fievre quarte dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroïable. Je ne sçais s'il me donna

quelques coups ; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule fraïeur que sa vûë me fit.

M. STUART.

J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le Tombeau des Rois d'Ecosse.

D. RICCIO.

Je suis dans le Tombeau des Rois d'Ecosse?

M. STUART.

Il n'est rien de plus vrai.

D. RICCIO.

J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la prémiere nouvelle. O! mon Lut, faut-il que je t'aïe quitté pour m'amuser à gouverner un Roïaume!

M. STUART.

Tu te plains! Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RICCIO.

Oh! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers ; mais moi, j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde ; point de Bien, beaucoup

coup d'obſcurité, un peu de voix ſeulement, & de génie pour joüer du Lut.

M. STUART.

Ton Lut te tient toûjours au cœur. Hé-bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables? Qu'euſſes-tu fait, ſi tu n'euſſes jamais été que Muſicien? Tu te ſerois bien ennuïé dans une fortune ſi médiocre.

D. RICCIO.

J'euſſe cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART.

Va, tu ès un fou. Tu t'ès gâté depuis ta mort, par des réflexions oiſives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philoſophes qui ſont ici. C'eſt bien aux Hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes.

D. RICCIO.

Il ne leur manque que d'en être perſuadez. Un Poëte de mon Païs a décrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes ſe cherchent ſans ceſſe avec beaucoup d'empreſſement & d'inquiétude, ſe rencontrent à chaque moment, & ne ſe reconnoiſſent jamais. Il

y a un charme de la même nature sur le bonheur des Hommes; il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en sçavent rien; il se présente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART.

Laisse-là le jargon, & les chimères des Philosophes. Lorsque rien ne contribuë à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison?

D. RICCIO.

Le bonheur mériteroit pourtant bien qu'on prit cette peine-là.

M. STUART.

On la prendroit inutilement, il ne sçauroit s'accorder avec elle; on cesse d'être heureux, si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croirois-tu qu'il se portât bien? Moi, je tiendrois qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé; il faut qu'il soit dans les Hommes sans qu'ils l'y mettent; & s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble a ces santez qui ne se soûtiennent qu'à force de réme-

rémedes, & qui ſont toûjours très-foibles, & très-incertaines.

DIALOGUE IV.

Le troisieme

FAUX DEMETRIUS, DES CARTES.

Des Cartes.

JE dois connoître les Païs du Nord preſque auſſi-bien que vous. J'ai paſſé une bonne partie de ma vie à philoſopher en Hollande, & enfin j'ai été mourir en Suede, Philoſophe plus que jamais.

Le Faux Demetrius.

Je vois par le Plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce, elle n'a été occupée que par la Philoſophie; il s'en faut bien que je n'aïe vécu ſi tranquillement.

DES CARTES.

C'a été votre faute. De quoi vous aviſiez-vous de vouloir vous faire Grand-Duc de Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moïens dont vous vous ſervîtes? Vous entreprîtes de vous faire paſſer pour le Prince Démétrius, à qui le Trône apartenoit, & vous aviez déja devant les yeux l'exemple de deux Faux Démétrius, qui aïant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient péri malheureuſement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit pas d'apparence que celle-là, qui étoit déja uſée, dût réüſſir.

LE FAUX DEMETRIUS.

Entre-nous, les Moſcovites ne ſont pas des Peuples bien raffinez. C'eſt leur folie que de prétendre reſſembler aux anciens Grecs, mais Dieu ſçait ſur quoi cela eſt fondé.

DES CARTES.

Encore n'étoient-ils pas ſi ſots, qu'ils puſſent ſe laiſſer duper par trois Faux Démétrius de ſuite. Je ſuis aſſûré, que quand vous commençâtes à vouloir paſ-

ſer

ſer pour Prince, ils diſoient preſque tous, d'un air de dédain : *Quoi, eſt-il encore queſtion de voir des Demétrius?*

LE FAUX DEMETRIUS.

Je ne laiſſai pourtant pas de me faire un parti conſidérable. Le nom de Démétrius étoit aimé, on couroit toûjours après ce nom. Vous ſçavez ce que c'eſt que le Peuple.

DES CARTES.

Et le mauvais ſuccès qu'avoient eu les deux autres Démétrius, ne vous faiſoit-il point de peur?

LE FAUX DEMETRIUS.

Au contraire; il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il faloit être le vrai Démétrius, pour oſer paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres? C'étoit encore aſſez de hardieſſe, quelque vrai Démétrius qu'on fût.

DES CARTES.

Mais quand vous euſſiez été le prémier qui euſſiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, ſans être aſſûré de le pouvoir ſoûtenir par des preuves très-vraiſemblables?

LE FAUX DEMETRIUS.

Mais vous, qui me faites tant de queſ-

tions, & qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle, où toutes les véritez, inconnuës jusqu'alors, devoient être renfermées?

DES CARTES.

J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes, pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, & assez nouvelles, pour pouvoir faire une Secte à part.

LE FAUX DEMETRIUS.

Et n'étiez-vous point effraié par l'exemple de tant de Philosophes, qui avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour de mauvais Philosophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me sçauriez nommer que deux Faux Démétrius, qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troisieme dans mon espece, qui eût entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiez pas le millieme dans la vôtre, qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

DES CARTES.

Vous sçaviez bien que vous n'étiez pas le Prince Démétrius; mais moi, je n'ai pu-

publié que ce que j'ai crû vrai, & je ne l'ai pas crû sans apparence. Je ne suis revenu de ma Philosophie, que depuis que je suis ici.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'importe, votre bonne-foi n'empêchoit pas que vous n'eussiez besoin de hardiesse pour assûrer si hautement que vous aviez enfin découvert la vérité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'assûroient aussi, que quand il se présente de nouveaux Philosophes, je m'étonne que tout le monde ne dise d'une voix; *Quoi, est-il encore question de Philosophes, & de Philosophie?*

DES CARTES.

On a quelque raison d'être toûjours trompé par les promesses des Philosophes. Il se découvre de tems en tems quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui régarde le fond de la Philosophie, j'avoüe que cela n'avance guères. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des Articles considérables, mais le malheur est qu'on ne sçait pas qu'on l'ait trouvée; car la Philosophie (je crois qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un cer-

tain Jeu à quoi joüent les Enfans, où l'un d'entre eux qui a les yeux bandez, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il eſt obligé de le nommer; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lache ſa priſe, & récommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'eſt pas que nous autres Philoſophes, quoique nous aïons les yeux bien bandez, nous ne l'attrapions quelquefois; mais quoi? Nous ne lui pouvons pas ſoûtenir que c'eſt elle que nous avons attrapée, & de ce moment-là elle nous échape.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'eſt que trop viſible qu'elle n'eſt point faite pour nous. Auſſi vous verrez qu'à la fin on ne ſongera plus à la trouver; on perdra courage, & on fera bien.

DES CARTES.

Je vous garantis que votre prédiction n'eſt pas bonne. Les Hommes ont un courage incroïable pour les choſes dont ils ſont une fois entêtez. Chacun croit que ce qui a été réfuſé à tous les autres, lui eſt réſervé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philoſophes, qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, &

il

il y aura des Gens, qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DEMETRIUS.

Quoi, c'étoit hazarder infiniment, que de vouloir tromper les Moscovites pour la troisieme fois; & à vouloir tromper tous les Hommes pour la trente-milliéme, il n'y aura rien à hazarder? Ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites.

DES CARTES.

Oui, sur le chapitre de la vérité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Démétrius.

LE FAUX DEMETRIUS.

Si j'avois à récommencer, je ne voudrois point être Faux Démétrius; je me ferois Philosophe; mais si on venoit à se dégoûter de la Philosophie, & à désespérer de pouvoir découvrir la vérité? Car je craindrois toûjours cela.

DES CARTES.

Vous aviez bien plus de sujet de craindre, quand vous étiez Prince. Croïez que les Hommes ne se décourageront point; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les Modernes ne découvrent pas la

vérité plus que les Anciens, il eſt bien juſte qu'ils aient au moins autant d'éſpérance de la découvrir. Cette éſpérance eſt toûjours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'eſt dûë ni aux uns ni aux autres, du moins le plaiſir de la même erreur leur eſt dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire votre bonheur. Il ſemble que St. Valier votre Pere ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il eſt condamné à perdre la tête, vous allez demander ſa grace au Roi; être jolie, & demander des graces à un jeune Prince, c'eſt s'engager à en faire, & auſſitôt vous voilà Maîtreſſe de François I.

LA

LA DUCHESSE.

Le plus grand bonheur que j'aïe en cela, c'eſt d'avoir été amenée à la galanterie, par l'obligation où eſt une Fille, de ſauver la vie à ſon Pere. Le penchant que j'y avois, pouvoit aiſément être caché ſous un prétexte ſi honnête & ſi favorable.

A. DE BOULEN.

Mais votre goût ſe déclara bientôt par les ſuites, car vos galanteries durerent plus longtems que le péril de votre Pere.

LA DUCHESSE.

Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance eſt dans les commencemens. Le monde ſçait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce prémier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occaſion que la Fortune m'offrit, & que je ne paſſerai pas dans l'Hiſtoire, pour n'avoir été que médiocrement habile. On a admiré que le Connétable de Montmorenci eût été le Miniſtre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtreſſe de deux, & je prétens que c'eſt davantage.

A. DE BOULEN.

Je n'ai garde de diſconvenir de votre habi-

habileté, mais je crois que la mienne l'a surpassée. Vous vous êtes fait aimer longtems, mais je me suis fait épouser. Un Roi vous rend des soins tant qu'il a le cœur touché; cela ne lui coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'est qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'espérance.

LA DUCHESSE.

Mais la passion d'Amant a toûjours besoin d'être entretenuë; & un Mariage qui est une fois fait, donne plus de peine. Il est aisé d'irriter l'Amour quand on ne le satisfait pas; & fort mal-aisé de ne pas l'éteindre quand on le satisfait. Enfin vous n'aviez qu'à refuser toûjours avec la même sévérité, & il faloit que j'accordasse toûjours avec de nouveaux agrémens.

A DE BOULEN.

Puisque vous me pressez si fort par vos raisons, il faut que j'ajoûte à ce que j'ai dit, que si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUCHESSE.

Et moi, si je me suis fait aimer très-constamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE

A. DE BOULEN.

Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni reputation de vertu.

LA DUCHESSE.

Je l'avois ainſi compris, car j'euſſe compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOULEN.

Il me ſemble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélitez que vous fites à votre Amant, & qui, ſelon toutes les apparences, furent ſecretes. Elles ne peuvent ſervir à réléver votre gloire. Mais quand je commençai à être aimée du Roi d'Angleterre, le Public, qui étoit inſtruit de mes avantures, ne me garda point le ſecret, & cependant je triomphai de la Rénommée.

LA DUCHESSE.

Je vous prouverois peut-être, ſi je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II. avec aſſez peu de myſtère, pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter ſur ce point-là. Le manque de fidélité ſe peut, ou cacher, ou réparer; mais comment cacher, comment réparer le manque de jeuneſſe? J'en ſuis pourtant venuë à bout. J'étois Coquette,

&

& je me faiſois adorer ; ce n'eſt rien, mais j'étois âgée. Vous, vous étiez jeune, & vous vous laiſſâtes couper la tête. Toute grand'Mere que j'étois, je ſuis aſſûrée que j'aurois eu aſſez d'adreſſe, pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOULEN.

J'avouë que c'eſt-là la tâche de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre ſur votre âge même, qui eſt votre fort. Il étoit aſſûrément moins difficile à déguiſer que la conduite que j'avois euë. Je devois avoir bien troublé la raiſon de celui qui ſe reſolvoit à me prendre pour ſa Femme ; mais il ſuffiſoit que vous euſſiez prévenu en votre faveur, & accoûtumé peu à peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toûjours belle.

LA DUCHESSE.

Vous ne connoiſſez pas bien les Hommes. Quand on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur eſprit tout ce qu'on veut, vertueuſe même, quoiqu'on ne ſoit rien moins ; la difficulté n'eſt que de paroître aimable à leurs yeux, auſſi longtems qu'on voudroit.

A. DE BOULEN.

Vous m'avez convaincuë; je vous cede: mais du moins que je ſçache de vous par quel ſecret vous réparâtes votre âge. Je ſuis morte; & vous pouvez me l'apprendre, ſans craindre que j'en profite.

LA DUCHESSE.

De bonne-foi, je ne le ſçais pas moi-même. On fait preſque toûjours les grandes choſes, ſans ſçavoir comment on les fait, & on eſt tout ſurpris qu'on les ait faites. Demandez à Céſar comment il ſe rendit le maître du monde, peut-être ne vous répondra-t-il pas aiſément.

A. DE BOULEN.

La comparaiſon eſt glorieuſe.

LA DUCHESSE.

Elle eſt juſte. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu beſoin d'une fortune pareille à celle de Céſar. Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt qu'aux Gens qui ont exécuté d'auſſi grandes choſes que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer, après coup, des deſſeins & des ſecrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.

DIA-

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

Avoüez la vérité. Vous étiez bien groſſiers, vous autres Américains, quand vous preniez les Eſpagnols pour des Hommes déſcendus de la ſphère du feu, parce qu'ils avoient du Canon, & quand leurs Navires vous paroiſſoient de grands Oiſeaux qui voloient ſur la Mer?

MONTEZUME.

J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander ſi c'étoit un Peuple poli que les Athéniens?

F. CORTEZ.

Comment? Ce ſont eux qui ont enſeigné la politeſſe au reſte des Hommes.

MONTEZUME.

Et que dites-vous de la manière dont ſe

ſe ſervit le Tiran Piſiſtrate, pour rentrer dans la Citadelle d'Athènes, d'où il avoit été chaſſé? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve? (car on dit que Minerve étoit la Déeſſe qui protégeoit Athènes.) Ne monta-t-il pas ſur un Chariot avec cette Déeſſe de ſa façon, qui traverſa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens; *Voici Piſiſtrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir*; & ce Peuple ſi habile & ſi ſpirituel, ne ſe ſoûmit-il pas à ce Tiran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de ſa propre bouche?

F. CORTEZ.

Qui vous en a tant appris ſur le chapitre des Athéniens?

MONTEZUME.

Depuis que je ſuis ici, je me ſuis mis à étudier l'Hiſtoire, par les converſations que j'ai euës avec différens Morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vû de Navires, ni de Canon; & quand Piſiſtrate entreprit de les réduire ſous ſon obéïſſance, par le moïen de la Déeſſe, il leur marqua aſſûrément moins d'eſtime que vous ne

nous

nous en marquâtes en nous ſubjugant avec votre Artillerie.

F. CORTEZ.

Il n'y a point de Peuple qui ne puiſſe donner une fois dans un panneau groſſier. On eſt ſurpris; la multitude entraîne les Gens de bon-ſens. Que vous dirai-je? Il ſe joint encore à cela des circonſtances qu'on ne peut pas déviner; & qu'on ne remarqueroit peut-être pas quand on les verroit.

MONTEZUME.

Mais a-ce été par ſurpriſe que les Grecs ont crû dans tous les tems, que la ſcience de l'avenir étoit contenuë dans un trou ſoûterrain, d'où elle ſortoit en exhalaiſons? Et par quel artifice leur avoit-on perſuadé, que quand la Lune étoit éclipſée, ils pouvoient la faire revenir de ſon évanouïſſement, par un bruit effroïable; & pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de Gens qui oſaſſent ſe dire à l'oreille, qu'elle étoit obſcurcie par l'ombre de la terre? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouïſſance, & de ces Poulets ſacrez, dont l'appétit décidoit de tout dans la Capitale du Mon-

Monde. Enfin vous ne ſçauriez me réprocher une ſottiſe de nos Peuples d'Amérique, que je ne vous en fourniſſe une plus grande de vos Contrées, & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des ſottiſes Grecques, ou Romaines.

F. CORTEZ.

Avec ces ſottiſes-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MONTEZUME.

Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde; nous n'euſſions peut-être pas eu aſſez de raiſon pour nous empêcher d'être ſçavans. On n'eſt pas toûjours capable de ſuivre l'exemple de ces Grecs, qui apporterent tant de ſoins à ſe préſerver de la contagion des Sciences de leurs Voiſins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moïens de s'en paſſer, plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il eſt aiſé de faire des Hiſtoires quand on ſçait écrire; mais nous ne ſçavions point écrire, & nous faiſions des Hiſtoires. On peut faire des Ponts, quand on ſçait

ſçait bâtir dans l'eau ; mais la difficulté eſt de n'y ſçavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous ſouvenir que les Eſpagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes où ils n'ont rien entendu ; je veux dire, par exemple, des Pierres prodigieuſes, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pû élever ſans machines, auſſi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me ſemble que juſqu'à préſent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe ſur l'Amérique.

F. CORTEZ.

Ils ſont aſſez prouvez par tout ce qui peut diſtinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité régne parmi nous ; la force & la violence n'ont point de lieu, toutes les Puiſſances y ſont modérées par la juſtice, toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes légitimes ; & même voïez à quel point nous ſommes ſcrupuleux : Nous n'allâmes porter la guerre dans votre Païs qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous apartenoit, & décidé cette queſtion pour nous.

MON-

MONTEZUME.

Sans doute, c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne méritoient; mais je crois que vous êtes civils & juſtes les uns avec les autres, comme vous étiez ſcrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ſes formalitez, la rendroit bien ſemblable à l'Amérique. La civilité méſure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embaraſſe tous vos diſcours, & gêne toutes vos actions; mais elle ne va point juſqu'à vos ſentimens; & toute la juſtice qui devroit ſe trouver dans vos deſſeins, ne ſe trouve que dans vos prétextes.

F. CORTEZ.

Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par déhors. Un Héritier qui perd un Parent, & gagne beaucoup de bien, prend un Habit noir. Eſt-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il bleſſeroit la raiſon.

MONTEZUME.

J'entens ce que vous voulez dire. Ce n'eſt pas la raiſon qui gouverne parmi vous; mais du moins elle fait ſa proteſtation que les choſes devroient aller au-

trement qu'elles ne vont ; que les Héritiers, par exemple, devroient régretter leurs Parens ; ils reçoivent cette protestation, & pour lui en donner Acte, ils prennent un Habit noir. Vos formalitez ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laissez pas exercer ; & vous ne faites pas, mais vous représentez ce que vous devriez faire.

F. CORTEZ.

N'est-ce pas beaucoup ? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

MONTEZUME.

Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, Païs barbare selon eux, & peu-à-peu ils en avoient si bien pris les coûtumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant, je ne sçais quel déplaisir d'être devenus Barbares ; & tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient. Ils lisoient en Grec leurs anciennes Loix, qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine en-

entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis ſe ſéparoient. Au ſortir de-là, ils reprenoient gaïement la manière de vivre du Païs. Il étoit queſtion chez eux des Loix Grecques, comme chez vous de la raiſon. Ils ſçavoient que ces Loix étoient au monde, ils en faiſoient mention, mais légérement, & ſans fruit. Encore les régrettoient-ils en quelque ſorte ; mais pour la raiſon que vous avez abandonnée, vous ne la régrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître, & de la mépriſer.

F. CORTEZ.

Du moins, quand on la connoît mieux, on eſt bien plus en état de la ſuivre.

MONTEZUME.

Ce n'eſt donc que par cet endroit que nous vous cedons. Ah ! que n'avions-nous des Vaiſſeaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous apartenoient ! Nous euſſions eu autant de droit de les conquérir, que vous en eûtes de conquérir les notres.

JUGEMENT
DE
PLUTON,
SUR LES DEUX PARTIES
DES NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

A MONSIEUR
L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenez m'en compte, ſi vous voulez; ſans vous je n'euſſe point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même tems de plus aiſé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira; faites-vous revenir quelqu'un de ſon prémier Jugement? Perſonne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les Gens? Leur prémier jugement a ſouvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord, qu'on en a aſſez à découvrir

vrir les défauts d'autrui. Tout paresseux que je suis, je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu, je suis assûré qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire. Aussi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage. Ou bien on n'en avoit pas encore apperçû les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y soient; ou bien on les avoit apperçûs, & on lui ôte la gloire de sa rémarque. En un mot, ou il a été prévenu par son Lecteur, ou il n'en est pas suivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une Critique? Est-ce pour m'opposer au succès des Dialogues des Morts? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Est-ce pour montrer qu'il se trouve des défauts par tout? Ce ne seroit rien de surprénant. Est-ce enfin pour donner

ner à entendre que je ferois quelque choſe de meilleur que ce que je critique ? Moins encore cela que tout le reſte. Quoi donc ? Je ne ſçais ſi on voudra bien croire que cette mauvaiſe Critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en manuſcrit vous & moi, cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompenſe diſoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus ſévere à l'égard de l'Ouvrage, & plus honnête à l'égard de l'Auteur, qui aſſûrément a mérité l'éſtime que l'on a pour lui. Nos prémieres penſées nous réjoüirent, & vous voulûtes que je travaillaſſe. Je l'ai fait. Si je l'ai fait ſans ſuccès, je ſerai aſſez païé de la peine que j'ai priſe, par le plaiſir de vous avoir prouvé que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,

D. H.

Extrait d'une Lettre de l'Auteur des Dialogues des Morts,

A SON LIBRAIRE.

JE me tiens fort honoré des diverſes Critiques que vous me mandez qu'on a faites contre moi. Puiſqu'on vous les offre, ſi vous y croïez trouver votre compte, imprimez-les toutes; je ne me ſervirai point du droit que vous me donnez de vous en empêcher. Je n'ai point prétendu faire un Ouvrage ſans défauts, & ſi ces Critiques ne contiennent rien d'injurieux, cela me ſuffit. Pour en être ſûr, faites-les voir à Mr ..... qui vous avertira de ce qu'il en faudra faire rétrancher, s'il y trouve des choſes qui ne ſoient pas préciſément contre les Dialogues des Morts.

JUGE-

JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIERE PARTIE.

JAmais il n'y eût tant de désordre dans les Enfers. C'est une confusion que l'on auroit de la peine à croire. Il y avoit auparavant différens Quartiers, où l'on mettoit ensemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convénable, ou bien ils ne disoient mot; mais depuis qu'ils ont lû les Dialogues qu'on leur fait faire, tout est renversé; les Courtisanes se sont jettées dans le Quartier des Héros, & leur ont dit cent

ſottiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a été fort offenſée. Les Sçavans qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traitez comme les Princes devoient traiter les Sçavans. Les rangs qui étoient réglez entre eux ſelon l'ordre naturel, ont été troublez, & l'on a vû Charles V. qui marchoit à la ſuite d'Eraſme, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſçait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Arétin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croïoit qu'il ſe fût évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacreon & Ariſtote qui parloient enſemble, & dans le tems qu'il les querelloit, & qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le Quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philoſophes, il apperçût proche de là Homere & Eſope, qui étoient ſortis chacun de leur demeure, pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures; & un peu plus loin l'Empereur Adrien, & Marguerite d'Autriche, qui étoient venus des deux bouts de l'Enfer, dans le deſſein de ſe battre. Il vit bien qu'il

qu'il ſeroit difficile de rémedier à ce mal, & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans ſon Empire, il voulût décharger ſa mauvaiſe humeur ſur le Livre qui avoit cauſé tant de trouble. Il réſolut d'en faire la Critique publiquement; mais comme il n'eſt pas trop fin ſur ces matières, & qu'il n'a qu'un ſens commun aſſez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les Accuſations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former ſur cela ſon Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans ſon Palais, que les Morts étoient conviez de s'y trouver; mais que pour Lucien, & les trente-ſix Morts intéreſſez dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquaſſent pas abſolument.

Le jour venu, l'Aſſemblée fût nombreuſe. Pluton étoit aſſis ſur ſon Trône, avec un air fort chagrin. Il bailloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il ſe plaignoit même d'une groſſe migraine, qui lui étoit venuë de ce qu'il l'avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante étoient à ſes côtez, plus renfrognez & plus ſombres

qu'à l'ordinaire. Tous les Morts gardoient un profond silence, lorsque Pluton se leva, & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts. Où diable l'auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois usé? Je lui ferai voir qu'il n'en est rien. Que tout l'Enfer soit témoin de ma vengeance, & que le bruit en aille jusqu'à la Boutique de Blageart.

Il n'en dit pas davantage. Aussitôt voilà, je ne sçais combien d'Accusateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit signe de se taire, & dit qu'il auroit soin de faire parler chacun en son rang; & même, pour observer un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eût été condamné sans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de représenter l'Auteur des Nouveaux Dialogues, & de répondre pour lui; mais Lucien déclara nettement qu'il ne se vouloit point charger de cela. Quoi, lui dit Eaque, vous êtes le Héros du Livre, c'est à vous qu'il est dédié, & vous ne le voudrez pas défendre? Il faut que celui à qui s'addresse l'Epître dédicatoire, païe ou protege. Vous n'avez rien donné à votre Auteur, protegez-le donc tout au moins. Je ne suis engagé à faire

ni

ni l'un ni l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pû trouver un autre Héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choisi un Mort, que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epîtres dédicatoires obligeassent à quelque chose? Informez-vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici, dont le nom est à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chrysippe qui étoit présent, & qui, outre qu'il est naturellement chagrin, n'a pas trop de sujet d'être des Amis de Lucien, prit la parole, pour dire que Lucien avoit raison de ne pas vouloir faire le personnage d'Avocat dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de son Imitateur, pouvoient fort justement être mises sur son compte, & qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même, si l'on vouloit examiner ses propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaise humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fit le Procès à ceux même de Lucien, & Chrysippe ravi d'avoir une occasion

de

de ſe venger, continua ainſi.

Je vois, dit-il, que Lucien ſe prépare à m'écouter avec un air railleur, & dédaigneux. Il eſt vrai qu'il a eu les Rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne ſçais s'il les aura en celui-ci. Il eſt du nombre de ces Plaiſans, fort ſujets aux répétitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaiſanterie. On lui dit dans l'Epître qu'on lui addreſſe, *Qu'on eſt bien fâché qu'on eût épuiſé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du régret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens, qui meurent avant les Vieillards dont ils croïoient hériter, & à qui ils faiſoient la cour.* Je vous aſſûre que quelque tentation qu'eût pû avoir ſon Imitateur, de retoucher un peu à ces matières-là, il ne lui eût pas été poſſible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ſes ſujets en mille manières, toutes fort ſemblables. Surtout, combien de Dialogues ſur ces pauvres Héritiers trompez? Qui l'obligeroit à dire toûjours des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues

logues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cause de ses répétitions, on le mit ici en la place de Sisyphe, & qu'on lui donnât cette grosse Pierre à tourner & à retourner sans fin, comme il a fait ses Sujets.

Tous les Morts se mirent à rire. Lucien rit aussi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chrysippe encouragé par ce petit applaudissement, vouloit poursuivre, mais Rhadamante, qui est un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du Fait dont il s'agit, dit fort sévérement: Il n'est pas ici question de Lucien. Sa réputation est faite; si l'on s'y vouloit opposer, il falloit s'en aviser plûtôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus sévere que celui de Rhadamante. Et ces Messieurs les Faiseurs de Dialogues, ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je suis un Mort de seize-cens ans, admiré pendant seize-cens ans, & au bout de ce tems-là on vient m'inquiéter sur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Auteur d'un petit Livre. *Elle est trop guindée*, dit-il. Je mourus trop sé-

sérieusement, je ne fus pas assez réjouïssant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai Philosophe; je ne m'avisai point de dire:

Ma petite Ame, ma Mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il est pourtant sûr que je donnai ordre à tout sans aucun trouble, que je ne différai à me tüer, & que je ne lûs deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes Amis qui s'étoient mis sur la Mer, & qui tâchoient de se dérober à César; que dès qu'on me les eût apportées, je me donnai le coup. Comment donc cet Homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous fasse la grace de nous donner le modèle d'une mort qui lui plaise, afin qu'on se règle là-dessus, & qu'un Héros soit sûr de son fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des Vers? car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content. Les grands Hommes seront-ils obligez de dire des sottises à leur ame, & les Filles de se plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce été

pour

pour nous proposer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu se moquer du jugement que dix-sept siécles avoient prononcé sur ma mort? Où est le respect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ses Héros?

Toute l'Assemblée commençoit à être émûë de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit; mais l'Empereur Adrien se leva, & dit froidement: Ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'Antiquité; elle n'a point lieu de se plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité, & vous ôte votre rang de Héros; mais l'Antiquité n'y perd rien, car il me met aussitôt en votre place, moi qui n'étois point auparavant compté pour un Héros, par la maniére dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui est ici; mais j'eus bien de la peine à me résoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois absolument que les Médecins imaginassent un moien de me faire vivre, & je suis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace sur tout cela. Aussi je vous assûre que son Livre est fort joli, & que je me plais

plais fort à le lire. Il me console de tous ceux que je sçais qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut désespérer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plûpart des Histoires; & après je ne sçais combien de tems, me voilà, sans y penser, devenu Héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde; c'est la Loi commune. Les Auteurs sont maîtres de leurs graces, ils les distribuent à qui bon leur semble.

Sur cela Pluton redoubla son sérieux, & défendit à Adrien de débiter des maximes si dangéreuses; & pour régler ce qui étoit en contestation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante:

Qu'il n'étoit point permis de changer les caractères, & de faire Adrien de Caton & Caton d'Adrien, même sous prétexte de compensation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre.

Après cet Arrêt, Caton cria qu'on laissoit

ſoit encore indéciſe la principale Queſtion, qui étoit le mépris de l'Antiquité; qu'à moins que l'on n'y mît ordre, il n'y avoit point de Morts ſi vénérables qui puſſent être à l'abri des plaiſanteries; qu'il faloit définir un tems dans lequel une belle action paſſeroit pour être conſacrée, & ne ſeroit plus ſujette à la cenſure. Auſſitôt Aléxandre, Homere, Ariſtote, Virgile ſe mirent à demander la même choſe que Caton. On rémarqua alors que Lucien cherchoit à ſe tirer tout doucement de la foule, & à s'évader; mais Aléxandre cria qu'on l'empêchât de ſortir. Ce n'eſt pas ſans raiſon, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La Queſtion que l'on traite, le régarde; il a appris à ſon Copiſte à ne reſpecter rien de tout ce que le monde reſpecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand, & de plus élévé; le Copiſte en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand Homme, le Copiſte un autre; mais quand par malheur on eſt du prémier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on ſe trouve dans les Dialogues de ces deux Auteurs. C'eſt ce qui m'eſt arrivé. Lucien s'étoit déja

ſou-

ſouvenu de moi dans ſes plaiſanteries, mais ſon prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque choſe, & que j'étois aſſez illuſtre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiſeurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait réprocher par mon Pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait inſulter par Phriné. On ne ſeroit pas ſurpris que Phriné voulût apprendre à une jeune Perſonne l'art de la coquetterie, mais qu'elle m'apprenne, à moi, l'Art Militaire! Phriné pouvoit prétendre à régler le nombre des conquêtes d'une Courtiſane naiſſante, & lui dire: *Ne recevez point tant d'Amans à la fois, c'en eſt trop; il en arrivera quelque déſordre.* Mais Phriné règle le nombre de mes Conquêtes, & me dit: *Vous ne deviez point ſonger à la Perſe, ni aux Indes; il ne vous faloit que la Grece, les Iſles voiſines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Aſie Mineure.* Enfin Phriné entend ſi bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en eſt-il rien, *Petite Conquérante*, dit-il en ſe tournant vers elle? *Petite Conquérante*, répondez donc, où en ſuiez

vous

vous tant appris? Phriné répondit toute en colere: J'ai déja dit, je ne sçais combien de fois, que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite Conquérante*. Tous ces Morts me viennent rire au nez en me donnant ce nom-là, mais je prétens bien qu'ils s'en corrigent, car l'Auteur des Nouveaux Dialogues lui-même s'en est corrigé, & on m'a dit que dans sa seconde Edition je ne suis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaisir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je vois que toutes les Femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laissé d'être agréables, sont au désespoir de ce qu'on m'a honoré de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en possession, & il est vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une Personne de mon métier; mais enfin je suis ravie que leur vanité ait été rabattue, & que parmi toutes celles de mon espece, on ait fait choix de moi pour être la prémiere que l'on nommât *jolie Femme*. Hé bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable Conquérante*, *la jolie Femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raisonnemens si profonds,

fonds ; car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettez les Conquérans au-dessous des Femmes, *parce que les Conquérans ont besoin d'Armées pour leurs entreprises, & que les Femmes n'en ont pas besoin pour les leurs ; que vous étiez seule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, & que je n'etois pas le seul qui agit dans les miennes.* Laissez-moi en répos, répondit Phriné : Je ne veux disputer avec vous que dans les Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'esprit ; mais ici, vous êtes un vrai Sophiste. Je crois que c'est parce que vous êtes sous les yeux de votre Précepteur Aristote. Aussitôt Pluton prononça,

Que Phriné ne se mêleroit que de son métier.

Et elle, en faisant une grande révérence, répondit : très-volontiers.

Aristote, dans le même moment, ctia qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon disciple, disoit-il. On lui a mis en tête une Courtisanne, & à moi un vieux Débauché ; & c'est ce vieux Débauché qui me fait la Leçon sur la Philoso-

loſophie, comme c'eſt la Courtiſane qui l'a fait à Aléxandre ſur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues, c'eſt une règle infaillible que vous trouverez toûjours tout renverſé. Du moment que vous voïez enſemble un Sage & un Fou, aſſûrez-vous que le Fou ſera bien au-deſſus du Sage. Si l'Auteur s'aviſe d'aſſortir enſemble Agamemnon & Therſite, ſoïez ſûr qu'Agamemnon n'en ſortira pas à ſon honneur. Sur ce pied-là, vous ne devez pas être étonnez qu'on m'envoie à l'Ecole d'Anacréon, qu'Anacréon me définiſſe la Philoſophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Licée en Cabaret. On a pû s'attendre à tout ce renverſement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte ſur Aléxandre. Auſſi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage; je me plains de ce que je ne ſçais pas du moins le lui diſputer un peu; je me plains de ce que je ſuis un Sot. Quoi, n'avoir pas un ſeul mot à lui répondre? Etre confondu par ſa Chanſonnette? Où ſont tous mes Livres? Ne me fourniſſoient-ils rien dont je pûſſe me ſervir? Avois-je perdu la pa-

role, ou la mémoire? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Grece, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu? Point du tout, répondit Anacréon; quand je lûs le tître de notre Dialogue, je tremblai. Je crûs que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commiſſion à tous les chers Diſciples que j'ai eus dans l'autre Monde, de bien boire à la ſanté de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Péripatéticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Syſtême de Philoſophie dans l'Univerſité.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faiſoit que badiner, & qu'il ne diſoit rien de ſérieux pour la défenſe du Dialogue, il déclara:

Qu'un Dialogue ne ſeroit point compoſé d'Anacréon, qui parleroit tout ſeul; qu'Ariſtote ſeroit obligé de lui répondre, & qu'une petite Chanſon ne ſeroit point du même poids que quantité de gros In folio.

Virgile prit auſſitôt la parole, pour ſe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridi-

cu-

cule le commencement de ſes Géorgiques, où il faiſoit un Compliment à Auguſte. Vous faites le plaiſant, dit-il à Arétin. Vous vous réjouïſſez ſur cette Fille de Thétis, & ſur ce Scorpion. Cela auroit pû paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre Siécle, mais dans le mien c'étoit comme ſi j'euſſe loüé Auguſte ſur ſa valeur, & ſur ſa conduite. Fort bien, dit Arétin. L'Auteur des Dialogues a dit, que les Belles ſont de tout Païs, & moi je dis que les ſottiſes ſont de tous les Siécles. Vous ſeriez bien heureux d'avoir été Ancien pour avoir droit de dire des choſes, que nous autres Modernes nous n'euſſions oſé dire. Mais, Seigneur Arétin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Hiſtoire Romaine. N'avez-vous jamais oüi parler de ces Apothéoſes qu'on faiſoit pour les Empereurs? Céſar étoit devenu une Etoile après ſa mort; on pouvoit prédire à Auguſte une déſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement, que la mode des Apothéoſes eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Arétin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces Apothéoſes. Vous pouviez loüer Auguſte d'u-

ne manière ſimple & naturelle, ſans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après ſa mort; mais parce que l'Apothéoſe eſt beaucoup plus ſurprénante, & moins raiſonnable, vous ne manquez pas de la choiſir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéoſe fût raiſonnable ou non, il ſuffit que c'étoit une coûtume reçûë chez les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Arétin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette ſottiſe-là. Je le veux bien, repliqua Virgile, mais répondez-moi juſte. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoſes, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Eliſées? Non, répondit Arétin, je ne crois pas que les Champs Eliſées fuſſent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la manière dont je loüe Caton, en diſant: *qu'il préſide à l'aſſemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſéparez d'avec les autres.* Si les Champs Eliſées, auſſibien que les Apothéoſes ne paſſoient que pour des fadaiſes, la loüange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguſte. Oh! dit auſſitôt Arétin, la loüange que vous donnez

nez à Caton, veut ſeulement dire, que, s'il y avoit des Champs Eliſées, on y ſépareroit les Gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la loüange que j'ai donnée à Auguſte, vouloit dire auſſi, que ſi les grands Hommes étoient reçûs après leur mort parmi les Divinitez, on reſpecteroit aſſez Auguſte pour lui laiſſer choiſir le rang, & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre loüange eſt fondée ſur une ſuppoſition, & l'une de ces ſuppoſitions n'eſt pas plus impoſſible que l'autre. En vérité, mon ami Arétin, voici un mauvais pas dont vous ne vous tirerez pas aiſément. Croïez-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaiſanter.

Caton qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, ſe ſouvint que dans le même endroit dont il s'agiſſoit entre Virgile & Arétin, il y avoit encore une contradiction; & ſe mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, diſoit-il, la loüange que Virgile m'a donnée. Elle eſt donc juſte, & vraie dans les principes de l'Auteur,

qui demande tant de choſes aux loüanges. Je ſuis donc le plus honnête Homme de tous les Gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ait oſé ni vivre ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractère? Ne me dira-t-on point ce que l'on veut que je ſois?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant: Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'eſt pas ici. Il s'eſt contredit, il eſt vrai; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien; Lucien ſe contrediſoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbere dit à Ménippe qu'il a vû deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, régrettant ſa famille, & pleurant comme un enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Ménippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de même; il n'y a que les ſept Sages, Gens qui ne ſont pas tout-à-fait irréprochables, comme on ſçait, qui ſoient morts gaïement,

ment, & qui faſſent voir dans les Enfers qu'ils ſont contens de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philoſophes; & d'ailleurs Cerbere en a plus vû qu'il ne dit. Il paroît aſſez que l'Auteur des Nouveaux Dialogues a crû qu'il étoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction; & il faut avoüer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extrêmement tort de ſe plaindre de lui; je ne me plains ſeulement pas de Lucien qui n'a aucune excuſe, lui, qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne.

Lucien qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point ſe commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre, ni de ſe juſtifier; & Pluton voïant ſon ſilence, déclara:

Qu'il défendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de perſonne, de peur des contradictions.

Après cela, Homere fit ſigne qu'on l'écoûtât, & dit d'une manière aſſez

tranquille, qu'il avoit laiſſé parler ceux qui étoient les plus preſſez de faire leurs plaintes; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui; que Lucien, & ſon Imitateur, l'avoient aſſez maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien; que du moins, quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere; mais que chez le nouvel Auteur, c'étoit lui qui diſoit du mal de lui même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu fineſſe à rien, & qu'on lui faiſoit trop d'honneur d'y en entendre; qu'il auroit bien ſouhaité qu'on lui eût dit, ſi l'Auteur avoit reçû de lui un pouvoir de le faire parler de la ſorte; qu'autrement il déſavoüoit tout, & qu'il entreprenoit de ſoûtenir que ſes Ouvrages étoient pleins de myſtères, & d'allégories; que ſi l'on ne reprimoit cette licence des Auteurs, Achille avouëroit bientôt qu'il mouroit de peur dans le combat, & Pénélope qu'elle avoit favoriſé tous ſes Amans dans l'abſence d'Ulyſſe; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui pût s'aſſûrer de

n'é-

n'être pas réſſuſcité quelque jour, pour ſe décrier lui-même.

Les plaintes d'Homere parurent ſi juſtes, & de plus ſon autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, ſans écouter Eſope qui vouloit répondre, défendit:

Que l'on fit jamais parler perſonne contre ſoi-même, à moins que d'en avoir une Procuration en bonne forme.

Mais Homere n'étoit pas encore content. Il fit ſouvenir Pluton qu'il falloit venger l'Antiquité, des inſultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi! diſoit-il, Lucien n'a pas reſpecté mon nom, qui s'étoit déja établi pendant plus de mille années? L'Imitateur de Lucien encore plus hardi que lui, ne reſpecte pas ce même nom, qui a préſentement une antiquité de près de trois-mille ans; Ce nombre infini d'Hommes, qui dans une ſi longue ſuite de ſiécles ont adoré mes Ouvrages, c'étoient donc des Fous? On condamne en un moment, & ſans y faire trop de réflexion, tant de jugemens qui ont tous été conformes. La préoccu-

pation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient auſſi. Ceux qui ſeroient d'avis contraire, n'oſent le déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me faſſe entendre comment j'ai pû avoir une ſi grande réputation ſans la mériter, & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fût ſecondé de je ne ſçais combien d'Anciens, qui étoient tous fort offenſez du peu d'égard que l'on avoit eu pour eux. Chacun repréſentoit avec indignation le nombre d'années qui parloit pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages qu'on portoit en ſa faveur. Enfin Pluton, aïant plus délibéré qu'à l'ordinaire ſur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna:

Que les Anciens ſeroient toûjours vénérables; que Lucien, qui étoit un des prémiers qui ſe fuſſent révoltez contre eux, ne jouïroit point des privileges de l'Antiquité, & ſeroit toûjours ſujet à la critique; & que, quiconque voudroit, à ſon exemple, médire des Anciens, ſeroit obligé de connoître publiquement qu'il trouveroit bon qu'on le traitât de méchant Auteur, quand même il arriveroit que ſes Ouvrages ſeroient généralement approu-

trouvez, & avoüeroit qu'il n'auroit pas réüſſi dans ſon entrepriſe, pour avoir eu l'eſtime du Public.

Enſuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand ſilence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui diſoit à Eliſabeth d'Angleterre: Quoi! Votre Majeſté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle? Votre Majeſté ne parlera point; mais je ſupplie Votre Majeſté de me permettre de parler. Je n'agirai, & je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Votre Majeſté, je ne puis ſouffrir que Votre Majeſté ait été offenſée en mon nom.

Tous les Morts ſe mirent à rire d'entendre répéter tant de fois *Votre Majeſté*, & de plus, ces titres-là ne ſont guères uſitez dans la Langue du Païs. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort ſérieuſement de ſe juſtifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des reſpects ſi profonds, & ſi peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de politeſſe qu'il

avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues ; qu'il y alloit de ſon honneur à ne pas laiſſer croire qu'il eût ſçû ſi peu vivre ; qu'il ne vouloit point qu'on le prit pour un Homme qui pût réprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'eſt ſur cela, continua-t-il, que nous étions tout-à-l'heure en conteſtation, Eliſabeth & moi. Je voulois demander raiſon pour elle de l'injure qu'on lui a faite ; mais elle s'obſtine à dire qu'une Femme doit toûjours éviter ces ſortes d'éclairciſſemens, & qu'il vaut bien mieux diſſimuler l'outrage que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit bruſquement le Comte de Leiceſtre, de demander raiſon de l'injuſtice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous diſiez à Eliſabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuſe de toutes ſes qualitez*, & en même tems on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épouſa pas. Ce n'eſt pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah ! s'écria une Prétieuſe nouvellement morte, ſoupçonner Eliſabeth de quelques actions indécentes ! Cela ſe peut-il ? Eliſa-

ſabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'en exécuter point.* Eliſabeth faiſoit peut-être quelque pas dans le Païs du Tendre, mais aſſûrément elle ſe gardoit bien d'aller juſqu'au bout. Et n'eſt-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable : *Ce qu'on obtient, vaut toûjours moins qu'il ne valoit, quand on ne faiſoit que l'eſpérer ; & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicate ! interrompit Smindiride, qui ne vaut guères mieux qu'une Prétieuſe. Vous croïez que l'imagination augmente les plaiſirs ; c'eſt tout le contraire. *Hélas ! que les Hommes ſont à plaindre ! leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, ſi vous vous plaignez de la condition naturelle des Hommes, & du peu de choſes agréables qu'elle leur fournit. Ce ſont les plaiſirs ſimples, & communs qui ſont les plus doux. Sçavez-vous combien Eliſabeth fût flattée de cette expreſſion à la Hollandoiſe, dont je me ſervis

pour la loüer? Je n'étois point un Homme qui raffinât beaucoup ſur les plaiſirs; je ne ſçavois ſur cette matière-là que ce que tout le monde ſçait; cependant la Reine d'Angleterre fût contente de ma ſcience, & à mon départ j'eus un beau Préſent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon en s'addreſſant à la Prétieuſe qui avoit parlé, que ce gros Garçon-là n'ait tiré la Reine hors de ſes plaiſirs d'imagination. Il a bien la mine ..... Taiſez-vous, dit Pluton tout en colere. La tête me tourne. Je ne ſçais plus où j'en ſuis. Je ne ſçais plus de quoi il eſt queſtion. Je n'entens rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entens rien non plus au caractère d'Eliſabeth. Eliſabeth ne veut que des préparatifs, & des eſpérances. Et puis voilà Eliſabeth qui a des goûts plus ſolides avec le Hollandois. On reproche à cette Perſonne, qui ne veut jamais de réalité, que ſa Virginité eſt fort douteuſe; & puis malgré cela on voudroit l'avoir épouſée. On dit que les plaiſirs ſont dans l'imagination, on dit qu'ils n'y ſont pas; on dit qu'il faut raffiner & chimériſer ſur les plaiſirs, on dit

dit que les plus ſimples & les plus communs ſont les meilleurs. Qui me tirera de tout cet embarras-là?

Ce ne ſera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante; nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuider les différens de tous ces Diſcoureurs que vous avez fait venir ici, & qui ne conviennent jamais de rien, ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé-bien, reprit bruſquement Pluton, puiſque vous ne ſçavez tous deux par où en prendre, j'ordonne:

Que le Duc d'Alençon, Eliſabeth d'Angleterre, Smindiride, & le Hollandois ne ſe trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entra dans l'Aſſemblée. On voïoit bien à ſon air qu'il apportoit quelques nouvelles, & en effet, ſi-tôt qu'il fût arrivé, il dit qu'il venoit de deſſus la Terre, & que les Vivans lui avoient donné une commiſſion dont il vouloit s'acquiter. Cette commiſſion étoit une Lettre pour les Morts dont ils l'avoient chargé, & il la lût tout haut en ces termes.

LET-

LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

Très-honorez Morts,

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis sous votre nom, parce qu'on y a traité des matières si importantes, que des Vivans n'eussent pas pû avoir ensemble de ces sortes d'entretiens, eux qui ne disent que des choses inutiles. Nous avons examiné fort sérieusement de quoi nous étions capables; & avec tout le respect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires, nous en dirions bien autant, que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas parû si sublimes; que nous désespérassions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particulierement croient qu'on peut être pleine de vie & de santé, & avoir autant d'esprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnés Sorel & Roxelane. Elles se tiennent offensées de ce qu'on s'est crû obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les discours qu'el-

qu'elles tiennent. Ce n'eſt pas que ces diſcours paroiſſent inutiles aux Femmes d'ici haut; au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon ſur ſon intrigue avec Enée, peut être d'une grande conſolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit; que les Hiſtoires d'Agnés Sorel & de Roxelane ſont fort propres à perſuader aux Femmes, quelles ſont nées pour avoir un empire abſolu ſur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle manière elles doivent exercer leur imagination ſur les ſujets qui leur conviennent; mais enfin elles ſont ſi convaincuës de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au deſſus de leur portée. Nous vous prions donc, Très-honorez Morts, de ſouffrir que nous aions ici haut des Converſations auſſi ſpirituelles & auſſi utiles que les votres, en attendant que nous aions l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes, ce qui ne ſera aſſûrément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure aïant lû cette Lettre, la priere des Vivans fût trouvée juſte par tous les Morts, & auſſitôt Pluton déclara: *Qu'il ne ſeroit point beſoin d'être Mort, pour dire des choſes auſſi pleines de Morale, & de raiſonnemens, que celles qui ſe diſent dans les Nouveaux Dialogues.*

Laure voulut pourtant s'oppoſer à cet Arrêt. Elle repréſenta, que ſi elle eût été

été vivante, elle n'auroit jamais dit, que *quand on veut qu'un Sexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas aſſez pour la remporter lui-même, & qu'il doit n'être ni ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais*; qu'il y avoit dans ce raiſonnement un fond de Logique, & une certaine combinaiſon méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable; que ſi l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette penſée, il ſembleroit qu'on auroit tenu des Etats du Genre humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou ſe défendre; & qu'après une mûre délibération de Philoſophes qui auroient examiné la Queſtion ſelon leurs règles, on auroit donné le parti d'attaquer aux Hommes, & celui de ſe défendre aux Femmes; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matières ſolidement; que cette ſolidité étoit d'autant plus admirable, que les matières étoient galantes; & qu'enfin il étoit bien ſûr que des Femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'éffleurer les cho-

choſes légerement, & y répandre des agrémens fort ſuperficiels.

Si-tôt qu'elle eût ceſſé de parler, Pétrarque ſe montra, & dit que depuis ſes Nouveaux Dialogues, Laure étoit gâtée; qu'auparavant elle avoit eu l'eſprit raiſonnable, mais qu'elle vouloit préſentement faire des Diſſertations ſur tout; que ſa nouvelle folie étoit d'approfondir toûjours les matières, & de les traiter méthodiquement; que quand il croïoit lui dire quelque choſe de galant, & d'agréable, il trouvoit une raiſonneuſe qui ſe mettoit à argumenter contre lui; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle; que de plus, il n'étoit point content qu'elle s'accoûtumât avec Sapho, qui étoit une très-dangéreuſe compagnie; que véritablement Laure avoit pris le bon parti, en ſoûtenant que c'étoit aux Hommes à attaquer, & aux Femmes à ſe défendre; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdit les bons ſentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prit envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louïs XII. Roi de France, & le Duc de Suffolc, ſe joignirent à Pétrarque, & firent d'Anne de Bretagne, & de Marie

rie d'Angleterre, les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions générales. Elles avoient enſemble de longues converſations, où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que des Sentences; & il n'étoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fût de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſouffrir Louïs XII. pendant ſa vie, quoiqu'elle eût quelquefois l'humeur aſſez aigre & aſſez difficile; & le Duc de Suffolc avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre, du tems qu'ils étoient mariez enſemble, quoique l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toûjours de juſtes appréhenſions à un Mari.

Pluton pour rémedier à ces déſordres, défendit:

Que l'on fit les Femmes ſi grandes raiſonneuſes, de peur des conſéquences.

Après cela on vit Hervé qui venoit ac-

accuſer Charles V. devant Pluton, ſur ce que cet Empereur réfuſoit de répondre à une Queſtion d'Anatomie qu'il lui faiſoit. Je lui demande, diſoit Hervé, un petit éclairciſſement ſur les veines lactées, & ſur les Anaſtomoſes, & il ne me le veut pas donner. Auſſitôt tous ces Morts ſe mirent à dire: Il faut qu'Hervé ſoit fou. Faire des Queſtions d'Anatomie à Charles V; eſt-il Chirurgien? Hé quoi, leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles V. parle à Eraſme comme un Docteur, ſur les fibres, & ſur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'eſprit conſiſte? Il ſçait que l'Anatomie la plus délicate ne ſçauroit appercevoir cette différence d'organes, qui fait la différence des génies, & après cela il ne voudra pas répondre à mes Queſtions?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût ſçavoir l'Anatomie? Hé! qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues? Ce que j'y dis d'Anatomie n'eſt rien du tout, répondit Charles V. ou du moins

moins ce n'eſt rien que tout le monde ne ſçache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une manière qui ſent tout-à-fait ſon Phyſicien de profeſſion; c'eſt-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V. eſt-il défendu à un grand Prince de ſçavoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé, mais il lui eſt défendu de s'en ſervir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choſes, & laiſſe les termes aux Sçavans; & qu'il ne paroiſſe pas avoir appris ce qu'il ſçait, mais le deviner.

Pluton fût de l'avis d'Hervé, & il ordonna:

Que Charles V. ne parleroit plus ſi ſçavamment de Phyſique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je ſçais bien, ajoûta le Roi des Enfers, qu'il y a encore une certaine Berenice, qui eſt un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle *d'une mort grammaticale des noms*, & de l'embarras que ces noms donnent aux Sçavans dès qu'il y a quelques Lettres de changées; je ne con-

conçois pas trop bien où une Femme, & une Princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en fasse pas trop de mystère; mais laissons-la en répos, il faut finir; elle sera compriſe dans l'Arrêt de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé se présenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V. qui étoit Empereur, raisonnoit trop bien sur la Physique, & que présentement, il se plaignoit qu'Erasistrate, qui étoit Médecin, ne raisonnoit pas assez bien sur la Médecine. J'ai découvert la circulation du sang, disoit Hervé, & Erasistrate marque assez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis? C'est que, sans sçavoir que le sang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de sa fièvre quarte, par un moïen, à la vérité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de Médecine. Car, je vous prie, établira-t-on, que quand un Médecin aura un Malade à guérir de la fièvre, il fera passer devant lui toutes les Femmes de sa connoissance, lui tiendra le poulx pendant ce tems-là, rémarquera celle dont la vûë rédoublera l'émotion de

de ſon poulx, & enſuite ira négocier, pour faire obtenir à ſon Malade cette Femme dont il ſera amoureux? Cependant Eraſiſtrate tient, que la connoiſſance de la circulation du ſang n'eſt pas néceſſaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſçavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'eſt-ce pas là une belle conſéquence? Si c'eſt ainſi qu'il raiſonnoit du tems qu'il exerçoit la Médecine là-haut, ô que vous êtes en grand nombre, Morts, qu'il a envoïez en ces Lieux!

La fin de cette Harangue fût ſuivie d'un éclat de rire. Eraſiſtrate voulût répondre; mais Pluton qui ne crût pas que ſa réponſe pût être bonne, ne lui en donna pas le loiſir, & prononça bruſquement:

Qu'Eraſiſtrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, ſeroit obligé à reſpecter la circulation du ſang.

Il y avoit quelques momens que Montaigne paroiſſoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis ſe retiroit, il ouvroit la

la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit, qu'avez-vous? Voulez-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait *accoucher* dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette sage-Femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les Hommes d'à présent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissez, que de son tems les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, & qu'il avoit crû que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi, qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soûtenir, je lui répons: *Que les Hommes ne font point d'expériences, parce que dans tous les siécles ils ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir, & qu'ainsi par tout où il y a des Hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.* Sur cela Socra-

te tout joïeux, me demande bien vîte: *Et ſur ce pied-là, comment voudriez-vous que les ſiécles de l'Antiquité euſſent mieux valu que le ſiécle d'aujourd'hui?* La vérité eſt qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre; je ſuis pris & j'accouche ſottement. Je vous aſſûre, que ſi j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma ſage-Femme; car moi qui prétens que les Siécles aïent dégénéré, puis-je dire auſſitôt, *Que tous les Hommes ont les mêmes penchans; que par tout où il y a des Hommes, il y a les mêmes ſottiſes?* J'avouë que je me ſuis vanté dans mes Eſſais de n'avoir guères de mémoire; mais encore n'en pouvois-je pas manquer juſqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le crois bien; un autre moins habile que lui, auroit auſſi triomphé en ſa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéreſſer dans vos plaintes, dit ce Philoſophe moqueur; je ſuis très-content de ce Dialogue; il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma loüange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration

tion pour les Anciens qūe vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il eſt fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas, moi, qui ai lû dans votre âme, & qui veux vous ſurprendre par une opinion toute contraire à la votre que j'ai dévinée; je vous dis, *Que je ſuis ravi de ce que vous m'apprenez, que je m'étois toûjours bien douté que le monde deviendroit meilleur, & plus ſage qu'il n'étoit de mon tems*; car puiſque ce n'eſt pas là mon ſentiment, je ne puis avoir d'autre deſſein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrêmité oppoſée à celle où vous étiez, & de commencer déja à combattre votre penſée. Mais n'eſt-ce pas être bien habile, que de la ſçavoir avant que vous me l'aïez dite? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aïe fait repéter, je ne ſçais combien de fois, & en je ne ſçais combien de manières à ceux qui les ſoûtiennent; mais dans ces Nouveaux Dialogues-ci, j'ai bien plus d'eſprit, je dévine ce que j'ai à réfuter. Roi des Enfers, dit Montaigne à Pluton, vous entendez bien le langa-

ge de Socrate, c'eſt ainſi qu'il fait la Critique de notre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toûjours ſur le même ton, je ne fais point de Critique. L'Auteur m'a fait Prophete, il eſt vrai; mais aſſûrément c'eſt à cauſe de ce Démon familier que j'avois.

Pluton qui prit la choſe ſérieuſement, ordonna;

Que Socrate ne ſe ſerviroit point dans les diſputes de ſon Démon familier, pour deviner les penſées des autres; & que Montaigne n'accoucheroit plus ſi facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui ſe préparoient à parler, lorsque Caron entra dans l'Aſſemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque Nouvelle importante. Ce n'eſt pas fait, dit-il d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne ſommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une Seconde Partie que j'ai ſurpriſe à un Mort que je paſſois dans ma Barque, & qui s'en étoit chargé.

Auſſitôt ce fût un bruit incroïable dans l'Aſſemblée. Tous les Morts ſe jette-

terent ſur Caron, lui arracherent le Livre, & ſortirent auſſitôt pour l'aller lire tous enſemble, ſans ſonger qu'ils manquoient de reſpect pour Pluton, qu'ils laiſſoient-là ſeul ſur ſon Trône.

JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amaſſa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette Seconde Partie, chacun vouloit ſçavoir s'il n'y étoit point intéreſſé. La difficulté fût de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Aſſemblée ſi nombreuſe; car il falloit ſatisfaire l'impa-

patience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fût choisi pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix si bonne; qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord quand il nomma Héroſtrate, & Démétrius de Phalere, on rémarqua la joie de Démétrius qui s'attendoit bien à être loüé sur l'Art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philoſophie, & sur ce qu'il avoit été également propre aux Spéculations de Cabinet, & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infame Héroſtrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fit son Procès sur l'embrasement du Temple d'Ephèse, avec toute la rigueur qu'il méritoit; mais il reprit un peu courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui. Ensuite il fût surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Démétrius ne sçavoit que lui répondre, & lui-même il ne sçavoit qu'en croire. A la fin il fût ravi d'étonnement & de joie, quand il reconnût certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue; que l'action qu'il croïoit qu'on

lui dût réprocher, y étoit couronnée, & que Démétrius étoit confondu.

Le pauvre Démétrius ne pouvoit auſſi revenir de ſon étonnement. Il avoit tant de honte de voir ſes éſpérances trompées, & il ſe trouvoit ſi peu d'eſprit dans ce Dialogue en comparaiſon d'Héroſtrate, qu'il ne pût, ni n'oſa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble, & de l'embarras où il étoit; car comme il n'y en avoit pas un ſeul qui n'en craignît autant pour ſon compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au ſecond Dialogue ils jetterent tous les yeux ſur Pauline, qui parût aſſez interdite. On la pria malicieuſement de vouloir bien nommer les Sages, à qui elle avoit ouï dire, *Qu'une Femme devoit aider elle-même à ſe tromper pour goûter quelques plaiſirs, qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la Divinité d'un Amant, qui dans le deſſein de la ſurprendre, ſe vouloit faire paſſer pour un Dieu.* La plûpart des Mortes diſoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, ſi elles les euſſent connus, & que les Femmes n'auroient plus tant d'averſion pour la Philoſophie, ſi elle donnoit de pareilles leçons.

Pau-

Pauline commença à répondre d'un air embaraſſé, que les Amans fidelles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des Femmes cruſſent qu'on auroit pour elles une conſtance éternelle; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'étoit la même choſe que ſi elle eût été aſſez dupe pour compter ſur la fidélité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement ſe recrierent là-deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flattées qu'on les dût aimer fidèlement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſottiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline, qui étoit malheureuſement engagée à ſoûtenir que les Amans fidelles étoient extrêmement rares, s'embaraſſa dans une définition de la fidélité, dont elle eût bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit aucun cas des ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préférence entiere qu'on donne à ſa Maîtreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, quoique bien de Femmes s'en contenteroient, n'étoit rien; il falloit, pour être fidelle, tenir bon con-

tre le tems, & contre les faveurs, mais toute l'Aſſemblée convint que Pauline devoit être reduite à une étrange extrêmité, pour avoir recours à une définition ſi chimérique; & on lui demanda grâce pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore aſſez de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptoit preſque pour rien.

Je crois que les Femmes vivantes ſeroient de même avis que les Mortes. Il n'eſt point béſoin que par des idées de fidélité rigoureuſes, on mette les Amans en droit de ne ſonger point du tout à être fidelles; & tout ce que dit Pauline ſur cette matière-là; eſt de ces choſes qui ne peuvent être reçûës ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avoüoit la choſe comme elle s'etoit paſſée, qui n'entendoit fineſſe à rien, & qui ne cherchoit point à ſe défendre par des raiſonnemens ſophiſtiques. On eſt d'ordinaire diſpoſé plus favorablement pour ces ſortes de Gens-

Gens-là, que pour ces faux beaux-Esprits. Elisabeth d'Angleterre fût la seule qui voulut attaquer Callirhée. Cette Reine fort contente d'avoir dit, *Que les plaisirs étoient des Terres marécageuses, sur lesquelles il falloit courir fort légérement, sans y arrêter le pied*, réprocha fierement à Callirhée, que c'étoit être bien hardie que d'oser dire après cela: *Que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient plus guères, si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse; que les plaisirs n'étoient pas faits pour être examinez à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile.* Callirhée qui étoit simple & timide, n'osa répondre à Elisabeth; & peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarassée à se justifier.

Candaule parût à cette grande Assemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigés qui lui a ôté sa Femme qu'il aimoit si tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas sujet de haïr; il tâche seulement à deviner pourquoi Gigés l'a tué. Pourvû qu'il puisse prouver qu'il n'a point tant

de tort d'avoir voulu faire voir ſa Femme dans les Bains à ce perfide Favori, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imaginant que c'eſt une néceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſuppoſant qu'un Empereur fût fort fâché, parce qu'un Roi captif cria, *ſottiſe, ſottiſe.* D'un autre côté, on trouva Gigés bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flattent un peu; mais on fût encore bien plus irrité contre Gigés, quand on lui entendit dire: *Que la Nature a ſi bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite; qu'il n'y a point de Cœur à qui elle n'ait déſtiné quelqu'autre Cœur; & que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celui ſur qui il tombe.*

Quoi, diſoient les Morts qui avoient été galans pendant leur vie, Gigés a-t-il entrepris de décrier l'amour, & d'en dégoûter tout le monde? Pourquoi ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'être diſtinguez? Trouveroit-on quelque choſe de ſi doux à être aimé, ſi on croïoit

croïoit ne l'être que par une certaine néceſſité de la Nature qui a voulu qu'on aimât? On ne pourroit donc point ſe flatter de rien devoir à ſes ſoins, à ſa fidélité, à ſon propre mérite? Et que devient l'amour? Quand l'idée que Gigés en donne ſeroit ſolide, elle ſeroit du moins trop dure. On n'a point béſoin de véritez déſagréables.

Ah! s'écria Eliſabeth d'Angleterre: *Si l'on ôtoit les chimères aux Hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il?* Qu'ai-je fait à Gigés, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes? Eſt-ce pour contredire, qu'il veut déſabuſer les Hommes des plus agréables chimères de l'amour? Tout à l'heure Pauline nous donnoit une idée ſi ſublime de la fidélité, que perſonne n'y eût pû parvenir, & voici préſentement Gigés qui nous donne une idée de l'amour ſi mépriſable, que je ne ſçais ſi perſonne voudroit s'abaiſſer juſqu'à être amoureux.

Quelle fût la ſurpriſe d'Homere, lorſqu'il ſe vit intéreſſé dans le Dialogue d'Hélene & de Fulvie! Ce Prince des Poëtes ſe plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc

dire cette étrange licence, disoit-il tout en colere? Toûjours des plaisanteries sur moi! Suis-je le seul aux dépens de qui on puisse divertir le Public? Se fait-on présentement un honneur de m'insulter? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel-Esprit? A-t-on mis la réputation à ce prix-là? Mais encore quel est l'endroit que l'on attaque? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un Combat qui a été fort long, & fort opiniâtre. Les avis se partagent, on commence à s'échaufer de part & d'autre; mais comme il n'est pas tems alors de s'amuser à conteſter, & que des Gens qui reviennent de la Bataille tout fatiguez, ne s'accommoderoient pas d'un Conseil qui dureroit trop longtems, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chez soi, qu'on prenne le répos dont on a béſoin, & qu'on répare ſes forces; car ce ſont deux choſes différentes que d'ordonner qu'on aille ſouper, & que l'on aille réparer ſes forces, & prendre du répos. L'Auteur qui

affecté la prémiere expreſſion, n'eût pas voulu emploïer la ſeconde. Les termes ne ſont pas indifférens à ces Meſſieurs qui veulent plaiſanter ; & ſouvent qui leur en changeroit un ſeul, feroit grand tort aux traits les plus ſpirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui ſera devenu bas par l'uſage populaire, pour être en droit de badiner ſur la divine Iliade? La réputation d'Homere ne ſçauroit-elle le garantir de ces ſortes d'inſultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts ſe mirent de ſon parti, & Fulvie fût obligée à déſavouër ce qu'on lui faiſoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parméniſque & de Théocrite de Chio, tous les Morts ſe régarderent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtez, pour voir ſi Théocrite de Chio & Parméniſque ne ſe montroient point. Comme on ne les voïoit point paroître, Stentor cria encore pluſieurs fois, *Parméniſque & Théocrite de Chio*, & fit retentir tous les Echos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir tous hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dialo-

logues, & avoient négligé de ſe trouver a l'Aſſemblée. Dès que Théocrite entendit ſon Hiſtoire, il s'écria : Ah ! falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obſcurité où j'étois, pour faire révivre une déteſtable pointe que j'eſpérois que l'on auroit oubliée? Quel plaiſir prend-il à r'ouvrir mes plaies, à me faire ſouvenir, & à faire ſouvenir les autres que j'ai été un mauvais Plaiſant, & qu'il m'en a coûté la vie? Etoit-il béſoin qu'il eût récours à moi pour orner ſon Livre d'une froide plaiſanterie? Il en eût ſi bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu.

Parméniſque parût ſi ſublime, & ſi élévé ſur la fin de ſon Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainſi; & ſi les Oracles qui s'y entendoient, étoient de ce ſtile ? Il avoüa de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faiſoit dire, & pria Stentor de le repéter. Stentor le repéta; & Parméniſque y trouvant encore plus d'obſcurité que la prémiere fois, demanda du tems pour y penſer. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendit, car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher.

cher. Vous voulez m'entendre, Morts! prenez-y garde. L'Auteur s'en vengera par la peine que vous aurez à déchifrer mes Sentences Enigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obſcurité auroit été affectée par l'Auteur? Et Parméniſque répondit: Il a mis les Morts dans ſes Dialogues pour y parler; & parler, c'eſt ne ſçavoir ce qu'on dit la plûpart du tems. Quand nous découvrons le peu de ſolidité de ce qu'il nous débite, & de ce qui nous éblouït quelquefois, nous arrachons à l'Auteur ſon ſecret. On devient ſage, & on ne l'admire plus; on n'eſt plus ſa dupe; voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, duſſai-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ſes penſées. Je ſçais bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus ſombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie ſeulement, Morts, que ſi quelqu'un d'entre vous entend plûtôt que moi cette belle phraſe: *Il y a une raiſon qui nous met au-deſſus de tout par les penſées, il y en a une autre qui nous ramene enſuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de tems.

Là-

Là-dessus il y eût un Mort malicieux, qui dit à Parménisque: Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase-là; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche; c'est celle-ci. *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant; mais une Déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage.* J'aurois bien envie de sçavoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre Déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois & mal-faite. Est-ce là tant dequoi rire? Il falloit que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains point les Gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des Hommes? C'est qu'ils sont faits pour être ridicules, & il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la Déesse Latone que ses Statuës soient de Marbre, & d'un travail excellent? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature

turé d'une Divinité, & qu'elle ſe met à être ridicule? Parméniſque promit qu'il ſongeroit à cette difficulté auſſibien qu'aux autres, & prit congé de l'Aſſemblée.

Peu de tems après il y eût une groſſe querelle entre l'Impératrice Fauſtine, & la Sultane Roxélane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Fauſtine entreprit de ſoûtenir : *Que les Hommes exercent leur domination ſur les femmes, même en amour; que, quoique l'empire dût être également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe, il paſſoit toûjours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toûjours du côté de l'Amant.* Je vois bien, diſoit Roxélane irritée, qu'on ne ſe ſouvient plus, ni de mon Hiſtoire, ni de la hardieſſe avec laquelle j'ai promis *de gouverner toûjours à ma fantaiſie l'Homme du monde le plus impérieux, pourvû que j'euſſe beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté, & peu d'amour.* J'avois établi la gloire de toutes les Femmes, & Fauſtine la vient détruire. Et qui croiroit que Fauſtine dût mettre ſi haut le pouvoir des Hommes, elle, qui a toûjours fait de ſon Mari tout ce qu'elle a voulu; elle, qui a eu tant de pouvoir ſur lui qu'elle en avoit hon-

honte; elle, qui eſt ſi impérieuſe, que préſentement même *elle voudroit qu'il ne fût point de Maris?* Eſt-ce à elle à ſe plaindre que les Hommes uſurpent la domination ſur les Femmes?

Fauſtine ne demeura point ſans réplique. Elle ſe mit à déclamer contre les Hommes avec tant d'emportement, que les Femmes elles-mêmes la déſavoüerent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Aſſemblée. Roxélane la traita comme une folle, ſi reconnuë pour ce qu'elle étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faiſoit convenir de la néceſſité qu'il y a, que les Femmes ſoient gouvernées, & ſe plaindre en même tems de ce qu'elles le ſont; vrais diſcours d'une tête bien mal réglée. La diſpute s'échauffa entre ces deux Femmes, comme il devoit arriver naturellement; & à la fin ce fût une confuſion étrange entre toutes les Mortes. Les unes ſe plaignoient d'avoir été tirannifées par les Hommes, les autres ſe loüoient de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laiſſé conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues eût été là, il ſe fût trouvé bien embaraſſé. Il eût falu qu'il eût taché d'accorder Fauſtine & Roxé-

xélane, dont il avoit excité la querelle; & cela n'eût pas été trop aisé, ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux; & c'eût été décider contre lui-même. Une si grande affaire ne se fût pas terminée sans beaucoup de peine, si on eût voulu la terminer par un Jugement régulier; mais les Morts ennuïez de cette dispute, qui prenoit le train de ne point finir, chasserent hors de l'Assemblée Roxélane & Faustine, & les envoïerent vuider ailleurs leurs différens.

Stentor voulant continuer sa lecture, nomma Séneque & Marot; & aussitôt Séneque se montrant à tous ces Morts: Je n'ai point besoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour sçavoir ce qu'il contient. Puisque moi, qui suis un Philosophe très-sérieux, & si je l'ose dire, assez considérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin, cela veut dire que le Poëte l'emporte bien par-dessus moi. Je vous déclare que je me tiens dès à présent pour vaincu; je cede tout l'avantage à Marot; je ne suis pas assez téméraire pour le lui disputer. A ces mots il se retira; mais Marot avec son air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en fai-

faire autant; qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philoſophe, & qu'il ne le pouvoit abſolument déviner. Il ſe mit donc à écouter fort attentivement; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la conſtance avec laquelle il avoit ſoûtenu le manque de fortune, l'éxil, l'empriſonnement; & que c'étoit par-là qu'il l'emportoit ſur Séneque, ſur Chryſippe, ſur Zénon, & ſur tous les Stoïciens; Ah! par le Styx, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues eſt brave Homme, il ſçait bien trouver le mérite des Gens. Je ne me connoiſſois point encore celui qu'il me donne; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçû tous mes malheurs avec beaucoup de Philoſophie.

Je ſuis auſſi ſurpris que vous de votre nouveau caractère, répondit un Mort de la Cour de François I. On n'eût pas prévû que vous deviez tirer tant de gloire d'un éxil & d'un empriſonnement que vous aviez bien méritez par votre conduite, & par un certain libertinage qui ... Ne parlons point de cela, interrompit bruſquement Marot; ne faiſons point ſouvenir les Gens de ce qu'ils ont ou-

oublié; car apparemment, puisqu'on fait de moi un Héros de Philosophie, on ne sçait plus mon histoire. Voilà comme les Jugemens de la Postérité ne sont pas si rédoutables qu'on pense. La Postérité est bonne & bien intentionnée, & elle ne cherche qu'à dire du bien des Gens. Morts, qui m'avez ressemblé, consolez-vous! Un tems viendra qu'on fera des Dialogues où vous triompherez.

Mais quoi, dit fort sérieusement Lucilius, le grand Ami de Séneque, & son Disciple; d'où vient que cet Auteur se déclare toûjours contre la raison? Quelle inimitié y a-t-il entre la raison & lui? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend, *compter sur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne mérite point d'éstime.* Et qu'est-ce donc qui en mérite? A quoi se fiera-t-on? Sur quoi comptera-t-on? La raison seule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles cessent de l'être, dès quelles ne sont que des effets du tempérament. Le mot même de Vertu renferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui est honnête. On peut naturellement se porter vers les objets de Vertu, mais il faut s'y porter avec effort, pour être ver-

vertueux. Depuis quand n'éſtime-t-on plus les bonnes qualitez qui ſont acquiſes à force de ſoins ? Socrate eſt donc déshonoré pour avoir vaincu les mauvaiſes inclinations qu'il avoit reçûës de la Nature, & pour n'avoir dû ſa ſageſſe qu'à lui-même?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un diſcours un peu ſérieux, il l'interrompit aſſez promptement pour lire le Dialogue d'Artémiſe & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaiſir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquettes, & qui ne ſçavoient pas qu'Artémiſe fût des leurs. Elles furent charmées *de la Comparaiſon du grand-Oeuvre, & de la Fidélité Conjugale*; mais elles ne laiſſerent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raiſon de ſoûtenir que ces deux choſes fuſſent également impoſſibles. Franchement, dit l'une d'entr'elles, ſi la Fidélité conjugale n'eſt pas auſſi impoſſible que le grand-Oeuvre, elle a ſes difficultez, qui ſont preſque inſurmontables avec de certains Maris de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moi, j'avoüe que je ne me ſerois pas

pas expoſée à toutes les avantures qui ont fait parler de moi, ſi le mien eût mérité, en continuant d'être mon Amant, que j'euſſe pris ſoin de les éviter. Les Maris ſont des Gens inſupportables. Ils ne ſe contentent pas de n'avoir chez eux ni complaiſance ni galanterie, ils courent les Belles par-tout où ils peuvent s'en faire écouter; & voilà comment ils gâtent les Femmes qui ſont portées naturellement à la ſageſſe, & qui enragent d'être forcées à ſe conſoler de leur perfidie, en ſuivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Mortes du caractère de celle qui débitoit ce raiſonnement, commencerent à lui applaudir, & trouverent admirable l'excuſe qu'elle donnoit au déreglement qui avoit parû dans leur conduite.

On ne fût point ſurpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les ſens l'emportaſſent ſur la raiſon. Dans les principes de l'Auteur cela ne pouvoit manquer; mais on fût étonné que Galilée eût tant d'eſprit, & qu'on lui fit dire la plûpart des bonnes choſes qui ſont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien, il avoit un

génie rare pour la Philoſophie. C'eſt lui qui a, pour ainſi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel, par ſes Lunettes, & par l'uſage qu'il en a fait le prémier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude, que celle des bons morceaux Il étoit entierement enſévéli dans les plaiſirs groſſiers de la Table; & par conſéquent, diſoit-on, ſelon les règles que l'Auteur paroît avoir établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le ſens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Ariſtote; Apicius ne vaut guères moins qu'Anacréon; & on a vû qu'Anacréon avoit bien plus d'eſprit qu'Ariſtote.

Tous les Morts rédoublerent leur attention, quand ils entendirent Marguérite d'Ecoſſe débiter tout le Syſtème de Platon ſur le Beau. Quelques-uns lui demanderent où elle en avoit tant appris? & cette Princeſſe, ſans s'embaraſſer trop, leur répondit, que ce n'étoit pas aſſûrément dans les Livres, & qu'il faloit qu'elle eût pris toute cette ſcience ſur les levres de ce Sçavant qu'elle avoit baiſé, tant il y a toûjours à profiter, diſoit-elle, avec

avec les habiles Gens; mais Platon traita l'affaire plus sérieusement. Il protesta contre tout ce qu'on lui faisoit dire; il se plaignoit qu'on eût renversé son caractère, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus opposé à ses sentimens. Marguérite d'Ecosse parle en Platonicienne, disoit-il, & Platon parle comme auroit dû faire Marguérite d'Ecosse. Je ne suis plus dans ce Dialogue-là le divin Platon, ou du moins je me suis bien humanisé.

Là-dessus Arquéanasse de Colophon, qui étoit irritée contre lui, à cause des Vers qu'il avoit faits sur elle, & qui étoit encore de plus mauvaise humeur, parce qu'elle voïoit qu'au bout de deux-mille ans on souvenoit qu'elle avoit été vieille; soutint à Platon qu'il n'avoit point été si sage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne lui avoit point fait de tort, en le faisant parler sur l'amour d'une manière assez libre, qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laissant à la Postérité de méchans petits Vers, fort indignes d'un Philosophe de sa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il fût puni comme il l'étoit.

Platon répondit, qu'il étoit fort surprenant, qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philosophie si sérieux & si solides; que sur ces deux petites Epigrammes on le crut Galant, & qu'on ne le voulut pas croire Philosophe sur tous ses Ouvrages de Philosophie. Il se trouva un Mort, qui pour le consoler lui dit, qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractère; que comme sa manière d'expliquer étoit sublime, & quelquefois fort envélopée, on lui avoit assez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embarras de la pensée & du tour, il devoit être assez content d'un certain endroit, où il prétendoit démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre Sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croïoit que son nom fût oublié depuis longtems, fût ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, & se prépara à écouter fort attentivement, tout joïeux de ce qu'on l'avoit choisi pour être un Personnage; mais

mais ſa joie fût bien rabattuë, quand il ne pût rien comprendre à tout ce qu'on lui faiſoit dire. Il avoüa qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit que les Préjugez; & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de ſon tems on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, graces à une application prodigieuſe, entendit un peu de quoi il étoit queſtion; mais il ne laiſſa pas d'être ſurpris, qu'on ne lui eût pas fait dire un mot de ſon métier, & qu'on l'eût jetté dans une Métaphyſique fort abſtraite. On demanda s'il n'avoit pas été aſſez grand Homme, pour pouvoir parler de toute autre choſe que de Peinture & de Sculpture? que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit euë de lui; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux ſçû, c'étoit ces deux Arts, & qu'il ſe tireroit encore plus aiſément de cette matière là, que des Préjugez. Je crois même, ajoûta-t-il, que, parce qu'on ſçait que je ne dois pas être fort habile ſur les Préjugez, on a pris la liberté de me faire dire ſur cela quelque choſe qui n'eſt pas trop juſte. Straton me dit: *Qu'il faut conſerver les Préjugez de la coûtume*

pour agir comme un autre Homme, & ſe défaire de ceux de l'eſprit pour penſer en Homme ſage; & je répons bruſquement: *Qu'il vaut mieux les conſerver tous.* Je n'entens pas bien ma réponſe. Ai-je voulu dire, que le meilleur parti étoit de conſerver tous les Préjugez, tant ceux de l'eſprit que ceux de la coûtume? Mais il eſt toûjours bon de bannir ceux de l'eſprit, puiſqu'ils ſont obſtacle à la découverte de toutes les véritez. Ai-je voulu dire qu'il valoit mieux ne ſe pas défaire des Préjugez de l'eſprit que de s'en défaire, & de conſerver en même tems ceux de la coûtume? Mais un Sage ſeroit un extravagant, s'il faloit qu'il ſe défit des Préjugez de la coûtume, & qu'il ne fût pas fait au-déhors comme les autres. Qu'on me diſe donc ce que j'ai voulu dire. Je crois, que ſi on eût mis en ma place quelque Philoſophe, on l'eût fait parler avec plus de juſteſſe; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas régarder de ſi près.

Stentor ſe préparoit à paſſer au Dialogue ſuivant, lorſqu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter ſa lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéit auſſi-

sitôt, & sortit de l'Assemblée. Tous les Morts dont le nom est inconnu (& c'est le plus grand nombre) furent extrêmement fâchez de voir cette lecture finie. Ils se réjouïssoient aux dépens des Morts illustres qui étoient intéressez dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraitez; & pour eux, graces à leur obscurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien sûrs que l'Auteur ne les attraperoit ni dans les Histoires, ni dans le Dictionaire Historique, & qu'ils étoient tout-à-fait hors de la prise d'un Homme si dangéreux. Ainsi durant que Stentor lisoit, ils étoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaisirs.

Pluton s'étoit rendu aux prieres d'une infinité de Morts Modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne souffrît pas qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient représenté, que du moins pour les Anciens, leur réputation étoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes qui n'étoient pas si bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas sur leur chapitre des impressions défa-

vantageuſes, & que leur gloire, qui ne faiſoit encore que de naître, étoit trop foible pour réſiſter à toutes ſortes de plaiſanteries. Voilà pourquoi Pluton envoïa querir Stentor, & ſe ſaiſit de ſon Livre, dans le deſſein de ne le laiſſer jamais voir à perſonne; mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lû le reſte en allant trouver Pluton; & cela fût cauſe que Pluton l'obligea au ſecret par les ſermens les plus rédoutables qui ſe faſſent aux Enfers; mais à dire le vrai, tous les ſermens des Enfers ne ſont pas grand'choſe; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel reſpect Stentor s'attira de tous les Modernes? Ils alloient lui faire la cour avec grand ſoin, pour l'empêcher de parler, & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns qui convenoient qu'il ne faloit pas nommer ceux qui y avoient part, le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point; mais Stentor, qui ſe plaiſoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le ſilence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui ſoutenoit, tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer

à

à le mettre dans les Dialogues; mais le ſecret ne pût durer fort longtems.

Un jour David Riccio eût la hardieſſe de ſoutenir à Achille qu'ils avoient été tous deux Joüeurs de Luth, mais avec cette différence, qu'Achille s'étoit amuſé à en joüer, tandis qu'il eût été queſtion de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour lui il avoit quitté le Luth pour prendre en main le Gouvernement d'un Roïaume. La diſpute alla ſi loin, que les Héros de l'Iliade, qui en furent avertis, vinrent fondre ſur David Riccio, dont l'inſolence leur donnoit en même tems de la ſurpriſe, & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoiqu'il ne ſoit Héros que par la force de ſes poulmons. Il ſe mit à crier d'un ton rédoutable, & propre à ſe faire entendre par tout l'Enfer: Eſt-ce là le téméraire qui oſe ſe comparer à Achille? Je veux bien qu'il ſçache, que quoiqu'il ait été Miniſtre d'Etat, on ſe ſouvient toûjours de ſon origine, & que dans les Nouveaux Dialogues, on lui donne un caractère auſſi bas qu'au plus miſérable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il

s'étoit flatté qu'après ſes avantures, & le rang qu'il avoit tenu dans le Monde, il ne paſſeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élévé ; & il ne lui fût jamais tombé en penſée, que malgré toutes les entrepriſes ambitieuſes qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un Homme lâche & timide. Achille fût vengé par le trouble & par la confuſion de David Riccio ; & la Ducheſſe de Valentinois qui ſe trouva là préſente, inſulta encore à ce malheureux, en diſant, qu'elle n'avoit jamais de joie plus ſenſible que quand elle voïoit rabattre l'orgueil de ces ſortes de Gens, à qui la fortune avoit fait oublier la baſſeſſe de leur naiſſance, & qu'elle remercieroit volontiers, ſi elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne pût s'empêcher de répliquer à la Ducheſſe ; & remercieriez-vous cet Auteur, s'il faiſoit rouler toute votre gloire ſur ce que vous avez été une vieille Coquette ? Que voulez-vous dire, reprit-elle, en changeant de viſage ? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous diſputez à Anne de

de Boulen le prix de la Coquetterie, & qu'enfin vous l'emportez sur elle, parce que vous vous êtes fait aimer toute Grand' Mere que vous étiez. Je me vante donc de mon âge? dit la Ducheſſe; cela n'eſt point du tout naturel; les Femmes ne veulent point d'un mérite qui ſoit fondé ſur les années. Votre Auteur ne connoît donc pas bien les Femmes, répondit Stentor, car il vous fait bien fiere de votre âge.

Moliere ne pût laiſſer paſſer cette occaſion de plaiſanter ſur les Vieilles qui conſervent encore toutes leurs inclinations gâlantes, & ſur les ſoins que les Femmes prennent pour tâcher de déguiſer leurs années. Il traita cette matière ſi agréablement, que Stentor, tout ſurpris de l'entendre, lui dit: Mais ce n'eſt point ainſi que vous parlez dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenez de certains diſcours de Philoſophie qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des diſcours de Philoſophie! s'écria Moliere; on ſe moque. Mon caractère eſt-il ſi peu connû, qu'on ne puiſſe pas me faire parler ſur des ſujets qui me conviennent? Je ne ſçais, répondit Stentor, mais enfin

j'aimerois bien mieux vous entendre ſur ces Vieilles que vous nous dépeignez ſi plaiſamment, que ſur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelſe.

Ce fût ainſi que Stentor commença à divulguer le ſecret, & enſuite il ne ſe contraignit plus du tout à le garder. Deſcartes apprit que lui, qui eſt le Pere des Tourbillons & de la Matière ſubtile, il parloit de Colin-Maillard, & qu'on le faiſoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague ſçût qu'elle diſoit à Soliman des choſes qui démentoient aſſez la pruderie dont elle ſe piquoit, & qu'elle lui faiſoit une certaine comparaiſon des Femmes & des Rivieres, qui donnoit à entendre qu'elle eût voulu voir autant de Païs que le Danube. Il n'y eût que Montézume qui fût content. Quand ce Roi de Méxique eût ſçû combien on le ſuppoſoit habile dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine, il en conçût tant de vanité, qu'il oſa diſputer contre Thucidide & Tite-Live. Auſſi ne ſuivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lû les Dialogues, s'aviſerent, à l'exemple de ces derniers, de ſe plaindre

dre auſſi ; & la foule fût auſſi grande chez Pluton qu'elle l'avoit été la prémiere fois. Il fût fâché de ſe voir engagé de nouveau à un examen ſi ennuïeux ; mais il ne pouvoit pas réfuſer la juſtice à ſes Sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confuſion, que chacun mît ſes plaintes par écrit ; & quand il les eût reçûës toutes, il fût aſſez étonné de trouver parmi ce nombre une Réquête, dont voici les termes.

A

PLUTON.

REQUETE

DES MORTS

DESINTERESSEZ.

ROi des Enfers, nous commençons par vous proteſter que l'on ne parle de nous en aucune manière dans les Nouveaux Dialogues. Nous ſommes heureuſement échapez à l'Auteur, ſoit parce qu'il ne nous a pas connus, ſoit parce qu'il ne nous a pas jugez propres pour ſes deſſeins; mais nous ne laiſſons pas de nous intéreſſer pour le ſens commun, qui eſt bleſſé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander juſtice.

Les Belles ſont de tout Païs; & les Rois mêmes, ni les Conquérans, n'en ſont pas.

Eſt-

Eſt-ce que les Belles ſont reconnuës par-tout pour Belles, & que les Rois, ni les Conquérans ne ſont pas reconnus par-tout pour Rois ou pour Conquérans? Mais qu'une Belle Chinoiſe vienne en Europe, pour voir ſi on l'y trouvera belle avec ſon viſage plat, ſes petits yeux, & ſon nez large. Elle s'appercevra bien que les Belles ne ſont pas de tout Païs. Un Conquérant Chinois qui pourroit venir juſqu'en Europe, s'y feroit aſſûrément bien mieux reconnoître pour un Conquérant, ſi la fortune le favoriſoit; & Alexandre lui-même, dont il eſt queſtion dans ce Dialogue, ne fût-il pas la terreur des Indiens? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec ſçavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs; mais une Grecque n'y eût pas ſçû ſi bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté ſont différens dans les Nations; mais dans toutes les Nations on cede au plus fort. Ainſi les Conquérans ſont de tout Païs, & les Belles n'en ſont pas.

Les vraies loüanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juſte. Nous convenons que les loüanges qu'on arrache de la bouche de ſes Ennemis même, ſont de vraies loüanges; mais ce ſont de vraies loüanges auſſi, que celles qui ſont données par des Gens qui ne ſe font point tant de violence pour les don-

donner. Il n'eſt point beſoin que ceux qui loüent, ne le faſſent qu'à regret. Titus, que l'on avoit nommé les Délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flatté de cette loüange, parce que ſes Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritât; & Attila étoit-il mieux loüé par ceux, qui, en l'appellant le Fléau de la colere céleſte, étoient bien fâchez d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre?

La Nature agit toûjours avec beaucoup de règle; mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

C'eſt avec cette Sentence que Socrate prend congé de Montaigne; mais Montaigne ne devroit-il point l'arrêter pour lui en demander l'explication? La Nature agit toûjours avec beaucoup de règle. *C'eſt-à-dire dans le ſens de Socrate, & par rapport à ce qui précede, que la Nature diſtribuë également dans tous les ſiécles, cette douzaine d'Hommes raiſonnables qu'elle a à répandre par toute la Terre;* Mais nous ne jugeons pas comme la Nature agit. *Cela veut donc dire que nous ne jugeons pas également; que nous n'imitons pas dans nos jugemens cette égalité avec laquelle la Nature donne autant d'Hommes raiſonnables à un ſiécle qu'à un autre. Mais qu'eſt-ce que juger également? Qu'eſt-ce qu'imiter dans ſes jugemens l'égalité que la Nature obſerve dans cette diſtribution? Tout cela eſt ſauvé en apparence par le mot de règle qui eſt équivoque, &*

dont

dont l'oreille se contente, mais l'esprit ne s'en contente pas; & du moment que cette expression est dévelopée, on s'apperçoit qu'on ne l'entend pas.

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère, elle est inquiète, pleine de projets chimériques, elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualitez que l'Auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eût aisément passé pour un Ouvrage de l'imagination, du tems que nous étions Vivans, car il étoit inquiet, & plein de projets chimériques, & ne se contentoit presque jamais. Nous croïons pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppose l'amour à l'ambition; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible, & si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle manière devintes-vous fou? D'une manière fort raisonnable.

Nous

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvû que nous ne retrouvions pas au bout de dix lignes:

Je fis des réflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les Frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

Si les Frénétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est point être fou, que d'appeller fous ceux qui le sont.

Voilà, Roi des Enfers, les endroits les plus considérables, dont nous avons cru être obligez de nous plaindre, par le seul intérêt de la raison. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à reprendre dans les Nouveaux Dialogues; mais nous n'avons point été de leur avis. Les Critiques qui se font aux Enfers, doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses, & non pas sur les mots; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puisque c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous êtes l'Apol-

lon

lon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hippocrène.

Pluton répondit à cette Réquête de la manière du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué ; & sur les plaintes des autres Morts, voici les Règlemens qu'il fit de l'avis d'Eaque, & de Rhadamante.

I.

Que non-obstant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Héroſtrate, il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que des Amans fidèles ne passeroient point pour être aussi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raisons pour justifier son Avanture.

III.

Qu'il ne seroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

IV.

Que Marot reconnoîtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cedoit en tout à Séneque.

V.

Que Moliere ne parleroit point de Philoſophie, ni Deſcartes de Colin-Maillard.

VI.

Que Montézume ne ſçauroit à fond que l'Hiſtoire de Méxique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'eſprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point avantage de la dangéreuſe Chymie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne ſeroit point d'une humeur

meur ſi paiſible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux maris, & que Gigés auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Fauſtine demanderoit pardon à Roxélane de l'avoir contredite, & Roxélane à Fauſtine.

XI.

Que Platon ne ſeroit point Galant, mais ſeulement Philoſophe.

XII.

Que la Ducheſſe de Valentinois ſeroit diſpenſée de ſe vanter de ſon âge.

XIII.

Que Juliette de Gonzague ſupprimeroit ſes comparaiſons, ou avoüeroit qu'elle ne ſe fût point accommodée du Serrail.

XIV.

Que David Riccio pourroit parler quand il

il voudroit en Miniſtre d'Etat, & ne ſeroit point obligé à n'avoir que des ſentimens d'un Joüeur de Luth.

XV.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve de Léthé, pour lui faire perdre la mémoire de ſes mauvaiſes Pointes, & que l'on donneroit un an à Parméniſque pour s'expliquer, auſſibien qu'à Raphaël d'Urbin.

Ces Règlemens furent publiez par tout l'Enfer, avec défenſe expreſſe à tous Morts de venir encore étourdir Pluton ſur cette matière, à moins que quelque Vivant ne s'aviſât de copier le Copiſte, par de Nouveaux Dialogues, qui méritaſſent d'être critiquez.

TITRES

TITRES ET SUJETS

des Dialogues contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS.

I.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

Quels caractères font le plus de bruit. page. 3

II.

MILON, SMINDIRIDE.

Sur la délicateſſe. 9

III.

III.

DIDON, STRATONICE.

Sur l'intrigue que Virgile attribuë faussement à Didon. 14

IV.

ANACREON, ARISTOTE.

Sur la Philosophie. 19

V.

HOMERE, ESOPE.

Sur les mystères des Ouvrages d'Homere. 25

VI.

ATHENAÏS, ICASIE.

Sur la bizarrerie des Fortunes. 29

Dialogues de Morts Anciens avec les Modernes.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

Sur les loüanges. 37

II.

SAPHO, LAURE.

S'il a été bien établi que les hommes attaquent, & que les femmes se défendent. 45

III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

Si les Anciens ont eu plus de vertu que nous. 50

IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

Quelles morts sont les plus généreuses. 57

V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

De quelle utilité sont les découvertes que les Modernes ont faites dans la Physique, & dans la Médecine. 67

VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

Sur l'immortalité du Nom. 72

Dialogues des Morts Modernes.

I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

Comparaiſon de l'Ambition & de l'Amour. 79

II.

CHARLES V. ERASME.

S'il y a quelque choſe dont on puiſſe tirer de la gloire. 87

III.

ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

Sur le peu de Solidité des Plaiſirs. 93

IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FREDERIC DE BRANDEBOURG.

Sur la folie. 2

V.

V.
AGNES SOREL, ROXELANE.
Sur le pouvoir des Femmes. 104

VI.
JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.
Sur l'inquiétude qu'on a pour l'avenir. 110

Titres & Sujets des Dialogues contenus dans ce Second Volume.

MORTS ANCIENS.

I.
HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.
Que les Passions sont néceſſaires. pag. 119

II.
CALLIRHÉE, PAULINE.
Qu'on eſt trompé autant que l'on a beſoin de l'être. 125

III.
CANDAULE, GIGES.
Sur la vanité, & ſur l'indiſcrétion. 132

IV.

HELENE, FULVIE.

Sur les grands évenemens. 138

V.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

Que la raiſon eſt triſte, & même peut-être inutile. 143

VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

Sur la liberté. 151

Morts Anciens avec de Modernes.

I.

SENEQUE, MAROT.

Si la ſageſſe qui vient de la raiſon, eſt plus ſûre que celle qui vient du tempérament. 156

II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

Sur la perfection où les Hommes aſpirent. 166

III.

APICIUS, GALILÉE.

Qu'il ſe peut trouver de nouvelles connoiſſances & non pas de nouveaux plaiſirs. 172

IV.

ET SUJETS. 341
IV.
PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.
Si l'amour peut être spirituel. 178
V.
STRATON, RAPHAEL D'URBIN.
Sur les Préjugez. 186
VI.
LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.
Que la gloire a plus de force que le devoir. 194

MORTS MODERNES.

I.
SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.
Qu'il y a quelque chose dans la vanité qui peut être bon. 205
II.
PARACELSE, MOLIERE.
Sur la Comédie. 210
III.
MARIE STUART, DAVID RICCIO.
Si l'on peut être heureux par la raison. 218
IV.
LE 3me. FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.
Qu'on ne se dégoûtera point de chercher la vérité, quoique sans succès. 223

V.

ANNE DE BOULEN, LA DUCHESSE DE VALENTINOIS.

Comment les grandes choſes ſe font. 230

VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

Quelle eſt la différence des Peuples barbares, & des Peuples polis. 236

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DIALOGUES DES MORTS. 245

LES

LES OEUVRES
DE
Mr. de FONTENELLE
Contiennent
CINQ VOLUMES,
Dont le
Prémier contient

Les Nouveaux Dialogues des Morts. Et le Jugement de Pluton, sur les deux Parties des Nouveaux Dialogues des Morts.
Entretiens sur la Pluralité des Mondes.

Tome Second.

Histoire des Oracles.
Lettres Galantes de Monsieur le Chevalier D'Her. ***

Tome Troisieme.

Poësies Pastorales; avec un Traité sur la Nature de l'Eclogue, & une Digression sur les Anciens & les Modernes.

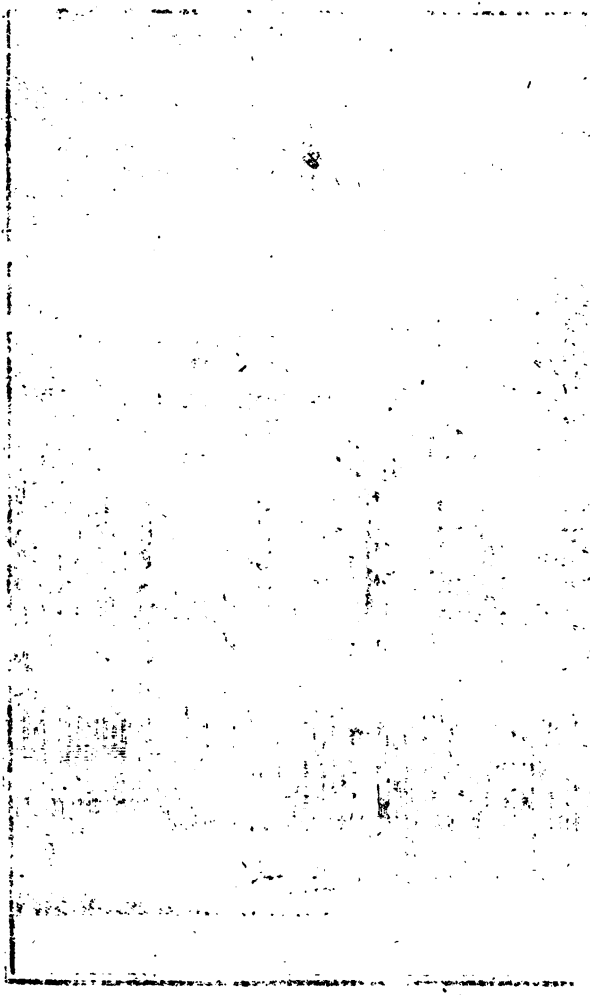
Tome

Tome Quatrieme.

Eloges des Académiciens de l'Académie Roïale des Sciences. Tom. 1.

Tome Cinquieme.

Eloges des Académiciens de l'Académie Roïale des Sciences. Tom. 2.



ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES
MONDES.

PAR MONSIEUR

DE FONTENELLE
De l'Academie Françoiſe, de celle des Sciences & de celle des Inſcriptions.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée d'un Septiéme Entretien & de diverſes piéces du même Auteur.

A LA HAYE,
Chez ISAAC VANDER KLOOT.
M. DCC. XXXIII.

PREFACE.

JE *suis à peu près dans le même cas où se trouva Ciceron, lors qu'il entreprit de mettre en sa Langue des matiéres de Philosophie, qui jusques-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on disoit que ses Ouvrages seroient fort inutiles, parce que ceux qui aimoient la Philosophie s'étant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, negligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne seroient pas Originaux, & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philosophie ne se soucioient de la voir ni en Latin ni en Grec.*

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire, que ceux qui n'étoient pas Philosophes seroient tentez de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins, & que ceux qui l'étoient déja par la lecture des Livres Grecs, seroient bien-aises de voir comment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Ciceron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, & la grande reputation qu'il avoit déja acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une maniére qui ne fût point philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point, où elle ne fût ni trop séche pour les Gens du monde, ni

trop badine pour les Sçavans. Mais si on me dit à peu prés comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Sçavans, qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde, qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu ou la Philosophie convint à tout le Monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir, en leur présentant d'une maniére un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils sçavent déja plus solidement, & j'avertis ceux à qui ces Matiéres sont nouvelles, que j'ai crû pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; & les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matiére la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit nous intéresser davantage, que de sçavoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, & qui soient habitez aussi; mais après tout, s'inquiéte de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit, & qui n'a jamais oüi parler de ces cho-

choſes-là. J'ai crû que cette fiction me ſerviroit & à rendre l'Ouvrage plus ſuſceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne ſortant jamais des bornes d'une perſonne qui n'a nulle teinture de Science, ne laiſſe pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans ſa tête ſans confuſion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi y auroit-il des Femmes qui cedaſſent à cette Marquiſe imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut ſe diſpenſer de concevoir?

A la vérité elle s'applique un peu, mais qu'eſt-ce ici que s'appliquer? Ce n'eſt pas penetrer à force de méditation une choſe obſcure d'elle-même, ou expliquée obſcurément, c'eſt ſeulement ne point lire ſans ſe repréſenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Siſtême de Philoſophie, que la même application qu'il faut donner à la Princeſſe de Cléves, ſi on veut en ſuivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il eſt vrai que les Idées de ce Livre-ci ſont moins familiéres à la plupart des Femmes que celles de la Princeſſe de Cléves, mais elles n'en ſont pas plus obſcures, & je ſuis ſeur qu'à une ſeconde lecture tout au plus, il ne leur en ſera rien échapé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Siſtême en l'air; & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raiſonnemens de Phyſique, & j'en ai employé autant qu'il a été néceſſaire. Mais il ſe trouve heureuſement dans ce ſujet que les Idées de Phyſique y ſont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même temps qu'elles contentent la raiſon, elles donnent à l'imagination un ſpectacle qui lui plait autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette eſpece, je leur ai

donné des ornemens étrangers. Virgile en a uſé ainſi dans ſes Georgiques, où il ſauve le fond de ſa matiére, qui eſt tout-à-fait ſéche, par des digreſſions frequentes, & ſouvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de ſa matiére fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit méler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toûjours d'une même choſe, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi qui avois plus de beſoin que lui du ſecours des digreſſions, je ne m'en ſuis pourtant ſervi qu'avec aſſez de menagement. Je les ai autoriſées par la liberté naturelle de la Converſation; je ne les ai placées que dans des endroits où j'ai crû qu'on ſeroit bien-aiſe de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'eſprit n'eſt pas encore aſſez accoûtumé aux Idées principales que je lui offre; Enfin je les ai priſes dans mon ſujet même, ou aſſez proche de mon ſujet.

Je n'ai rien voulu imaginer ſur les Habitans des Mondes, qui fût entiérement impoſſible & chimérique. J'ai taché de dire tout ce qu'on en pouvoit penſer raiſonnablement, & les Viſions même que j'ai ajoûtées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux ſont mélez ici, mais ils y ſont toûjours aiſez à diſtinguer. Je n'entréprens point de juſtifier un compoſé ſi bizarre, c'eſt-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'eſt cela juſtement dont je ne puis rendre raiſon.

Il ne me reſte plus dans cette Préface qu'à parler à une ſorte de perſonnes, mais ce ſeront peut-être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raiſons, mais parce qu'ils ont le privilége de ne ſe payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raiſons qui ſont bonnes.

nés. *Ce ſont les Gens ſcrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que ſur la Terre. Je reſpecte juſqu'aux délicateſſes exceſſives que l'on a ſur le fait de la Religion, & celle-là même je l'aurois reſpectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, ſi elle étoit contraire à mon ſentiment, mais ce qui va peut-être vous paroître ſurprenant, elle ne regarde pas ſeulement ce Siſtéme, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que demêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune eſt habitée, vous vous y repréſentez auſſi-tôt des Hommes faits comme nous, & puis, ſi vous êtes un peu Theologien, vous voilà plein de difficultez. La poſterité d'Adam n'a pas pû s'étendre juſques dans la Lune, ni envoyer des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui ſont dans la Lune ne ſont donc pas Fils d'Adam. Or il ſeroit embaraſſant dans la Theologie, qu'il y eût des Hommes qui ne deſcendiſſent pas de luy. Il n'eſt pas beſoin d'en dire davantage, toutes les difficultez imaginables ſe reduiſent à cela, & les termes qu'il faudroit emploïer dans une plus longue explication ſont trop dignes de reſpect pour être mis dans un Livre auſſi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entiére ſur les Hommes de la Lune, mais ce ſont ceux qui la font, qui mettent des hommes dans la Lune; moi, je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne ſont point du tout des Hommes. Que ſont-ils donc; Je ne les ai point vûs, ce n'eſt pas pour les avoir vûs que j'en parle. Et ne ſoupçonnez pas que ce ſoit une defaite dont je me ſerve pour éluder vôtre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune, vous ver-*

rez qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait ſelon l'idée que j'ai de la diverſité infinie que la Nature doit avoir miſe dans ſes Ouvrages. Cette idée régne dans tout le Livre, & elle ne peut-être conteſtée d'aucun Philoſophe. Ainſi je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens ſans les avoir lûs. Mais eſt-ce un ſujet de me raſſurer? Non, c'en eſt un au contraire très-legitime de craindre que l'objection ne me ſoit faite de bien des endroits.

AVERTISSEMENT

ſur cette nouvelle Edition.

ON y trouvera un grand nombre d'augmentations ſemées dans tout le livre, les diſtances, les grandeurs, les revolutions des Corps Celeſtes exprimées beaucoup plus préciſément qu'elles ne l'avoient été dans les Editions précedentes, & ſelon le calcul de nos plus excellens Aſtronomes, & en général tous les Phenomènes du Ciel conformes aux obſervations les plus exactes. On peut aſſurer les Lecteurs que ſur tous ces points-là ils peuvent autant ſe fier à ce Livre, tel qu'il eſt preſentement, que s'il étoit plus ſçavant & plus profond. On peut ajouter à cette lecture celle du Nouveau traité de la pluralité des Mondes compoſé par Mr. Huygens, celébre Mathematicien, qui fera ſans doute plaiſir au Lecteur.

ENTRE-

Pour le

E.

ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES MONDES.

*A MONSIEUR L***.*

VOUS voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la maniére dont j'ai passé mon tems à la campagne, chez Madame la Marquise de G***. Sçavez-vous bien que ce compte exact sera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philosophie? Vous vous attendez à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chasse, & vous aurez des Planètes, des Mondes, des Tourbillons; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien-aise que j'aye attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considerable; car je compte que la beauté & la jeunesse sont toûjours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la Sagesse elle-même

vouloit se présenter aux hommes avec succès, elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise? Sur tout si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la Sagesse. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des Entretiens que j'ai eus avec cette Dame; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle a pour repeter ce qu'elle a dit, de la maniére dont elle l'a dit. Vous lui verrez seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissez. Pour moi, je la tiens sçavante, à cause de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'est-ce qui lui manque? d'avoir ouvert les yeux sur des Livres; cela n'est rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuserois, si j'osois, le nom de Sçavans. Au reste, Monsieur, vous m'aurez une obligation. Je sçai bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Conversations que j'ai euës avec la Marquise, je serois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée passer l'Automne. On a souvent décrit des Châteaux pour de moindres occasions; mais je vous ferai grace sur cela. Il suffit que vous sçachiez, que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de Compagnie, & que j'en fus fort aise. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable; ils se passerent à épuiser les Nouvelles de Paris, d'où je venois; mais ensuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviserai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eumes de ces Entretiens que les Soirs.

PRE-

PREMIER SOIR.

Que la Terre eſt une Planète qui tourne ſur elle-même, & autour du Soleil.

NOUS allâmes donc un Soir après ſoupé, nous promener dans le Parc. Il faiſoit un frais délicieux, qui nous récompenſoit d'une journée fort chaude que nous avions eſſuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure, & ſes rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faiſoient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroiſſoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobât, ou qui obſcurcît la moindre Etoile: elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles ſont attachées. Ce ſpectacle me fit rêver; & peut-être ſans la Marquiſe euſſay-je rêvé aſſez long-temps; mais la préſence d'une ſi aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas, luy dis-je, que le jour même n'eſt pas ſi beau qu'une belle nuit? Oüy, me répondit-elle, la beauté du jour eſt comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit eſt une beauté brune qui eſt plus touchante. Vous êtes bien généreuſe, repris-je, de donner

cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il eſt pourtant vrai que le jour eſt ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Heroïnes de Roman, qui ſont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, ſont preſque toûjours blondes. Ce n'eſt rien que la Beauté, repliqua-t-elle, ſi elle ne touche. Avoüez que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie auſſi douce que celle où je vous ai vû prêt de tomber tout à l'heure à la vûë de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en récompenſe, une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute ſa beauté brune. Quand cela ſeroit vrai, repliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour, puiſque les Blondes doivent être dans ſes intérêts, fit auſſi le même effet. Pourquoi les Amans, qui ſont bons Juges de ce qui touche, ne s'adreſſent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chanſons & dans toutes les Elegies que je connois? Il faut bien que la nuit ait leurs remerciemens, luy dis-je. Mais, reprit-elle, elle a auſſi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences, d'où cela vient-il? C'eſt apparemment, répondis-je, qu'il n'inſpire point je ne ſai quoi de triſte & de paſſionné. Il ſemble pendant la nuit que tout ſoit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de ſilence que le Soleil, les objets que le Ciel preſente ſont plus doux, la vuë s'y arrête plus aiſément; enfin on en rêve mieux, parce qu'on ſe flate d'être alors dans toute la Nature la ſeule perſonne occupée à rêver. Peut-être auſſi que le ſpectacle du jour eſt trop uniforme, ce n'eſt qu'un Soleil, & une voûte bleüe, mais il ſe

peut

peut que la vûë de toutes ces Etoiles semées confusément, & disposées au hazard en mille figures differentes, favorise la rêverie, & un certain desordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. J'ai toûjours senti ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vûë tous ces Mondes. Qu'appellez-vous tous ces Mondes, me dit-elle en me regardant, & en se tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avez mis sur ma folie, & aussi-tôt mon imagination s'est échappée. Quelle est donc cette folie, reprit-elle? Helas! repliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avoüer; je me suis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, & qui s'est placée dans mon esprit d'une maniére riante... Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux Véritez à qui l'agrément ne soit nécessaire. Et bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la moi, je croirai sur les Etoiles tout ce que vous voudrez, pourvû que j'y trouve du plaisir. Ah! Madame, répondis-je bien vîte, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une Comédie de Moliere; c'en est un qui est je ne sçai où dans la raison, & qui ne fait rire que l'esprit. Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire,

traire, apprenez-moi vos Etoiles. Non, repliquai-je, il ne me ſera point reproché que dans un Bois, à dix heures du Soir, j'aye parlé de Philoſophie à la plus aimable perſonne que je connoiſſe. Cherchez ailleurs vos Philoſophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps ſur ce ton là, il fallut ceder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur, qu'elle me garderoit le ſecret, & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne ſçavois par où commencer mon diſcours: car avec une perſonne comme elle, qui ne ſçavoit rien en matiére Phyſique, il falloit prendre les choſes de bien-loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planète, & les Planètes autant de Terres, & toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toûjours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes perſonnes raiſonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la Philoſophie, voici par où je commençai.

Toute la Philoſophie, lui dis-je, n'eſt fondée que ſur deux choſes, ſur ce qu'on a l'eſprit curieux & les yeux mauvais: car ſi vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien ſi les Etoiles ſont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou ſi elles n'en ſont pas; & ſi d'un autre côté vous étiez moins curieuſe, vous ne vous ſoucieriez pas de le ſçavoir, ce qui reviendroit au même; mais on veut ſçavoir plus qu'on ne voit, c'eſt-là la difficulté. Encore, ſi ce qu'on voit, on le voyoit bien,

ce

ce ſeroit toûjours autant de connu, mais on le voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi les vrais Philoſophes paſſent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point, & cette condition n'eſt pas, ce me ſemble, trop à envier. Sur cela je me figure toûjours que la Nature eſt un grand Spectacle qui reſſemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous êtes à l'Opera, vous ne voyez pas le Théatre tout-à-fait comme il eſt; on a diſpoſé les Décorations & les Machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vûë ces roües & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Auſſi ne vous embaraſſez-vous guéres de deviner comment tout cela joüe. Il n'y a peut-être que quelque Machiniſte caché dans le Parterre, qui s'inquiéte d'un Vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut abſolument démêler comment ce Vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce Machiniſte-là eſt aſſez fait comme les Philoſophes. Mais ce qui, à l'égard des Philoſophes, augmente la difficulté, c'eſt que dans les Machines que la Nature préſente à nos yeux, les cordes ſont parfaitement bien cachées, & elles le ſont ſi bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui cauſoit les mouvemens de l'Univers. Car repréſentez-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, ces Ariſtotes, & tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos Oreilles, ſuppoſons qu'ils voioient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſçavoient point comment le derriére du Theatre étoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit, *c'eſt une certaine Vertu ſecrete qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaë-*

ton

ton eſt composé de certains nombres qui le font monter. L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théatre; il n'eſt point à ſon aiſe quand il n'y eſt pas.* L'autre, *Phaëton n'étoit pas fait pour voler, mais il aime mieux voler, que de laiſſer le haut du Théatre vuide*; & cent autres réveries que je m'étonne qui n'aient perdu de reputation toute l'Antiquité. A la fin Deſcartes, & quelques autres Modernes ſont venus, qui ont dit: *Phaëton monte, parce qu'il eſt tiré par des cordes, & qu'un poids plus peſant que lui deſcend.* Ainſi on ne croit plus qu'un corps ſe remuë, s'il n'eſt tiré, ou plutôt pouſſé par un autre corps; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il deſcende, ſi ce n'eſt par l'effet d'un contrepoids ou d'un reſſort; & qui verroit la Nature telle qu'elle eſt, ne verroit que le derriére du Théatre de l'Opera. A ce compte, dit la Marquiſe, la Philoſophie eſt devenuë bien méchanique? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bien-tôt honte. On veut que l'Univers ne ſoit en grand, que ce qu'une Montre eſt en petit, & que tout s'y conduiſe par des mouvemens réglez qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoüez la vérité. N'avez-vous point eu quelque fois une idée plus ſublime de l'Univers, & ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit? J'ai vû des gens qui l'en eſtimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en eſtime beaucoup plus, depuis que je ſçai qu'il reſſemble à une Montre. Il eſt ſurprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il eſt, ne roule que ſur des choſes ſi ſimples.

Je ne ſçai pas, lui répondis-je, qui vous a donné

donné des idées ſi ſaines ; mais en vérité, il n'eſt pas trop commun de les avoir. Aſſez de gens ont toûjours dans la tête un faux Merveilleux envelopé d'une obſcurité qu'ils reſpectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croyent une eſpèce de Magie où l'on n'entend rien, & il eſt ſûr qu'une choſe eſt deshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçûë. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes ſi bien diſpoſée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je croi que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la terre où nous ſommes, ce que nous voïons de plus éloigné, c'eſt ce Ciel bleu, cette grande voûte où il ſemble que les Etoiles ſont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroiſſent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette derniére voûte des Cieux, ſont ſuſpendus à differentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Aſtres qu'on appelle des Planètes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planètes n'étant point attachées à un même Ciel, & ayant des mouvemens inégaux, elles ſe regardent diverſement, & figurent diverſement enſemble, au lieu que les Etoiles Fixes ſont toûjours dans la même ſituation les unes à l'égard des autres. Le Chariot, par exemple, que vous voyez qui eſt formé de ces ſept Etoiles, a toûjours été fait comme il eſt, & le ſera encore longtemps ; mais la Lune eſt tantôt proche du Soleil, tantôt elle en eſt éloignée, & il en va de même des autres Planètes. Voilà comme les choſes parurent à ces anciens

Ber-

Bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premiéres Observations qui ont été le fondement de l'Astronomie; car l'Astronomie est née dans la Chaldée, comme la Geometrie nâquit, dit-on, en Egypte, où les Inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes, pour reconnoitre son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'Astronomie est fille de l'Oisiveté, la Geometrie est fille de l'Intérêt, & s'il étoit question de la Poësie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'Amour.

Je suis bien aise, dit la Marquise, d'avoir appris cette genealogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Astronomie. La Geometrie, selon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intéressée que je ne l'ai, & la Poësie en demanderoit une plus tendre, mais j'ai autant de loisir que l'Astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la campagne, & nous y menons quasi une vie pastorale; tout cela convient à l'Astronomie. Ne vous y trompez pas, Madame, repris je. Ce n'est pas la vraye vie pastorale, que de parler des Planètes, & des Etoiles Fixes. Voyez si c'est à cela que les Gens de l'Astrée passent leur temps. Oh, répondit-elle, cette sorte de Bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celle des Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des Cieux que vous m'avez dite, de quoy fut-il question? Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les par-

parties de l'Univers devoient être arrangées, & c'eſt là ce que les Sçavans appellent faire un Siſtême. Mais avant que je vous explique le premier des Siſtêmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous ſommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athenien dont vous avez entendu parler, qui s'étoit mis dans la fantaiſie que tous les Vaiſſeaux qui abordoient au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre folie à nous autres, eſt de croire auſſi que toute la nature, ſans exception, eſt deſtinée à nos uſages; & quand on demande à nos Philoſophes, à quoi ſert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie ſuffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles ſervent à leur réjouïr la vûë. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps Celeſtes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au deſſus de la Terre qu'on plaça la Lune; & au deſſus de la Lune on plaça Mercure, enſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au deſſus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre ſe trouvoit juſtement au milieu des Cercles que décrivent ces Planètes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignez de la Terre, & par conſequent les Planètes plus éloignées employoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement eſt vrai. Mais je ne ſçai pas, interrompit la Marquiſe, pourquoi vous ſemblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroît aſſez net, & aſſez

inte'

intelligible, & pour moi, je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce Siſtême. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçû par Ptolomée ſon Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planètes ne ſont pas ſi reguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, tantôt en un ſens, tantôt en un autre, & qu'elles ne ſoient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne ſçai combien de Cercles differemment entrelaſſez les uns dans les autres, par leſquels ils ſauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces Cercles étoit ſi grand, que dans un temps où l'on ne connoiſſoit encore rien de meilleur, un Roy de Caſtille, grand Mathématicien, mais apparemment peu devot, diſoit, que ſi Dieu l'eût appellé à ſon Conſeil quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La penſée eſt trop libertine; mais cela même eſt aſſez plaiſant, que ce Siſtême fût alors une occaſion de péché, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roy vouloit donner, regardoient ſans doute la ſuppreſſion de tous ces Cercles, dont on avoit embaraſſé les mouvemens celeſtes. Apparemment ils regardoient auſſi une autre ſuppreſſion de deux ou trois Cieux ſuperflus qu'on avoit mis au-delà des Etoiles Fixes. Ces Philoſophes, pour expliquer une ſorte de mouvement dans les Corps Celeſtes, faiſoient au-delà du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de criſtal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inferieurs. Avoient-ils nou-

nouvelle d'un autre mouvement? C'étoit auſſitôt un autre Ciel de criſtal. Enfin les Cieux de criſtal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faiſoit-on que de criſtal, dit la Marquiſe? N'euſſent-ils pas été bons de quelque autre matiére? Non, répondis-je, il falloit que la lumiére paſſât au travers; & d'ailleurs il falloit qu'ils fuſſent ſolides. Il le falloit abſolument; car Ariſtote avoit trouvé que la ſolidité étoit une choſe attachée à la nobleſſe de leur nature, & puis qu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vû des Comètes, qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briſeroyent tout le criſtal des Cieux par où elles paſſent, & caſſeroient tout l'Univers; & il a fallu ſe reſoudre à faire les Cieux d'une matiére fluide, telle que l'air. Enfin il eſt hors de doute par les Obſervations de ces derniers Siécles, que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Siſtême eſt abſolument inſoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en propoſer un qui ſatisfait à tout, & qui diſpenſeroit le Roy de Caſtille de donner des avis, car il eſt d'une ſimplicité charmante, & qui ſeule le feroit préferer. Il ſembleroit, interrompit la Marquiſe, que votre Philoſophie eſt une eſpèce d'enchére, où ceux qui offrent de faire les choſes à moins de frais, l'emportent ſur les autres. Il eſt vrai, repris-je, & ce n'eſt que par-là qu'on peut attraper le Plan ſur lequel la Nature a fait ſon Ouvrage. Elle eſt d'une épargne extraordinaire; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniére qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne ſeroit preſque rien, ſoyez ſeure qu'elle ne le

fera

ſera que de cette maniére-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence ſurprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'eſt que la magnificence eſt dans le deſſein, & l'épargne dans l'éxécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand deſſein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le deſſein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit deſſein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépenſe qu'il ne faudroit ; cela eſt tout-à-fait ridicule. Je ſerai bienaiſe, dit elle, que le Siſtême dont vous m'allez parler, imite de fort près la Nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-baſſe ſur tous ces Cercles differens, & ſur tous ces Cieux ſolides qui avoient été imaginez par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en piéces. Saiſi d'une noble fureur d'Aſtronome, il prend la Terre, & l'envoye bien loin du centre de l'Univers, où elle s'étoit placée, & dans ce centre, il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planètes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'eſt en quelque ſorte par hazard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne preſentement autour du Soleil ; la Terre y tourne elle-même ; & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué,

Co-

Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planètes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage celeſte dont cette petite Terre ſe faiſoit accompagner & environner, il ne lui eſt demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquiſe, il vient de vous prendre un enthouſiaſme qui vous a fait expliquer les choſes ſi pompeuſement, que je ne croi pas les avoir entenduës. Le Soleil eſt au centre de l'Univers, & là il eſt immobile; après lui qu'eſt-ce qui ſuit? C'eſt Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en ſorte que le Soleil eſt à peu près le centre du Cercle que Mercure décrit. Au deſſus de Mercure eſt Venus, qui tourne de même autour du Soleil. Enſuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planètes. Enfin ſuivent Mars, Jupiter, Saturne, ſelon l'orde où je vous les nomme, & vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous; auſſi employe-t-il plus de tems qu'aucune autre Planète à faire ſa revolution. Et la Lune? vous l'oubliez, interrompit-elle. Je la retrouverai, bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point; mais comme la Terre avance toûjours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit, en tournant toûjours autour d'elle; & ſi elle tourne autour du Soleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle, & j'aime la Lune, de nous être reſtée, lorſque toutes les autres Planètes nous abandonnoient. Avoüez que ſi votre Allemand eût pû nous la faire per-

dre, il l'auroit fait volontiers; car je vois dans tout son procedé, qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui sçai bon gré, repliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaisir à voir presentement la Terre dans la foule des Planètes. Bon, répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'Astronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je sçai bien qu'on fera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préseance de deux Planètes ne fera jamais une si grande affaire, que celle de deux Ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une Cérémonie, fait qu'un Philosophe dans un Sistême se met au centre du Monde, s'il peut. Il est bien-aise que tout soit fait pour lui; il suppose, peut-être sans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & son cœur ne la isse pas de s'interesser à une affaire de pure speculation. Franchement, replique-t-elle, c'est-là une calomnie que vous avez inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Sistême de Copernic, puis qu'il est si humiliant. Aussi, repris-je, Copernic lui-même se défioit-il fort du succès de son opinion. Il fut très-longtems à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y resolut à la prière de Gens très-considerables; mais aussi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de son Livre, sçavez-vous ce qu'il fit? il mou-

mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les contradictions qu'il prévoioit, & se tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est seur qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil; car enfin on ne change point de place, & on se retrouve toûjours le matin où l'on s'étoit couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire, que comme la Terre toute entiére marche .... Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un Bateau qui allât sur la Riviére, vous vous retrouveriez à votre reveil dans la même place & dans la même situation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oüy, mais, repliqua-t-elle, voici une difference, je trouverois à mon reveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais ils n'en va pas de même de la Terre, j'y retrouve toutes choses comme je les avois laissées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous sçavez qu'au delà de tous les Cercles des Planètes sont les Etoiles Fixes, voilà nôtre rivage. Je suis sur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en poussant ma vûë en ligne droite au delà du Soleil, je le verrois nécessairement répondre à quelques Etoiles Fixes; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'est exactement la même chose. Si la Terre ne changeoit point de place sur le Cercle où elle est, je verrois toûjours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles Fixes; mais dès qu'elle change

de place, il faut que je le voye répondre à d'autres. C'eſt-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait ſon Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'eſpace d'une année répondre ſucceſſivement à diverſes Etoiles Fixes qui compoſent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez-vous que je vous faſſe ici une figure ſur le ſable? Non, répondit-elle, je m'en paſſerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air ſçavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas oüi dire qu'un Philoſophe qui fut jetté par un naufrage dans une Ile qu'il ne connoiſſoit point, s'écria à ceux qui le ſuivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des Cercles tracez ſur le bord de la Mer: *Courage, compagnons, l'Ile eſt habitée, voici des pas d'hommes*? Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-la, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, repondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'eſt-à-dire, votre nom & vos chiffre gravez ſur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laiſſons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours ſur notre tête, comment ſe fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit ſur cette allée auroit deux mouvemens? elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit pluſieurs fois ſur elle-même, en ſorte que la partie de cette boule qui eſt en haut, deſcendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit

en

en haut. La Terre fait la même chose. Dans le tems qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le Soleil, il semble qu'il s'éleve; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle, la Terre prend tout sur soi, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planètes & les Etoiles Fixes paroissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures; c'est donc aussi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les Planètes font seulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux selon leurs distances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son Cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planètes marchent aussi, mais plus ou moins vîte que nous; cela nous met dans differens points de vûë à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle. Il suffit que vous sçachiez que ce qu'il y a d'irregulier dans les Planètes, ne vient que de la diverse maniére dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles sont toutes très-reglées. Je consens qu'elles le soient, dit la Marquise, mais je voudrois bien que leur regularité coûtât moins à la

Terre, on ne l'a guére ménagée, & pour une groſſe maſſe auſſi peſante qu'elle eſt, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Aſtres, qui ſont de très-grands Corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immenſe, que les Etoiles Fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle, parcouruſſent en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois deux cens millions de lieües? Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne ſur elle-meme en vingt-quatre heures. En vérité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieuës. Vous voyez bien que neuf mille lieuës en comparaiſon de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne ſont qu'une bagatelle.

Oh! repliqua la Marquiſe, le Soleil & les Aſtres ſont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la Terre ne paroît guére portative. Et croiriez-vous, repris-je, ſi vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque choſe de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cinquante pieces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de Marchandiſes? Cependant il ne faut qu'un petit ſouffle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt liquide, & que ſe laiſſant diviſer avec facilité, elle reſiſte peu au mouvement du Navire, ou s'il eſt au milieu d'une Riviére, il ſuivra ſans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainſi la terre, toute maſſive qu'elle eſt, eſt aiſément portée au milieu de la matiére celeſte, qui eſt infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout

ce grand espace où nagent les Planètes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée pour resister au mouvement de cette matiére celeste, & ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvoit ne pas suivre le courant d'une Riviére.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout son poids se soûtient-elle sur votre matiére celeste, qui doit être bien légére, puis qu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide, en soit plus leger. Que dites-vous de notre gros Vaisseau, qui avec tout son poids est plus leger que l'eau, puis qu'il y surnage? je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colére, tant que vous aurez le gros Vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pirouette aussi légére que vous me faites la Terre? Et bien lui repondis-je, faisons porter la Terre par quatre Elephans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Systême, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là, d'avoir pourvû à leur seureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Copernicians, nous sommes assez inconsiderez pour vouloir bien nager à l'avanture dans cette matiére celeste. Je gage que si les Indiens sçavoient que la Terre fût le moins du monde en peril de se mouvoir, ils doubleroient les Elephans.

Cela le mériteroit bien, repris-je, en riant de sa pensée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en assurance; & si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre Systême autant qu'il vous plaira, ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Serieusement,

reprit-elle, je ne croi pas dès à preſent qu'ils me ſoient fort néceſſaires, & je me ſens aſſez de courage pour oſer tourner. Vous irez encore plus loin, repliquai-je, vous tournerez avec plaiſir, & vous vous ferez ſur ce Siſtême des idées réjoüiſſantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je ſuis ſuſpendu en l'air, & que j'y demeure ſans mouvement pendant que la Terre tourne ſous moi en vingt-quatre heures. Je vois paſſer ſous mes yeux tous ces viſages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanez, les autres olivâtres. D'abord ce ſont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Têtes cheveluës, & puis des Têtes raſes; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguelles qui ont des Croiſſans, tantôt des Villes à Tours de Porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes: ici de vaſtes Mers; là des Deſerts épouventables; enfin toute cette variété infinie qui eſt ſur la ſurface de la Terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de ſon temps à le voir. Ainſi donc dans le même lieu où nous ſommes à preſent, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y paſſe continuellement d'autres Peuples qui prennent notre place; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il paſſera par ici des Anglois qui raiſonneront peut-être de quelque deſſein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raiſonnons de notre Philoſophie; enſuite viendra une grande Mer, & il ſe pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaiſſeau qui n'y ſe-

ſera pas ſi à ſon aiſe que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, qui mangeront tout vif quelque priſonnier de guerre, qui fera ſemblant de ne s'en pas ſoucier; des Femmes de la Terre de Jeſſo, qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris, & à ſe peindre de bleu les lévres & les ſourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares qui iront fort devotement en Pelerinage vers ce Grand Prêtre qui ne ſort jamais d'un lieu obſcur où il n'eſt éclairé que par des Lampes, à la lumiére deſquelles on l'adore; de belles Circaſſiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croyent qui appartient eſſentiellement à leurs Maris; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Perſans; enfin nous, qui debiterons peut-être encore des rêveries.

Il eſt aſſez plaiſant, dit la Marquiſe, d'imaginer ce que vous venez de me dire; mais ſi je voyois tout cela d'en haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, ſelon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous aſſeure que je ferois paſſer bien vîte ceux qui s'embarraſſent de politique, ou qui mangent leurs ennemis; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curioſité. J'en aurois pour ces belles Circaſſiennes, par exemple, qui ont un uſage ſi particulier. Mais il me vient une difficulté ſerieuſe. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous reſpirons toûjours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la Terre ne s'étend que juſqu'à une certaine hauteur, peut-être juſques à vingt

lieuës; il nous suit, & tourne avec nous. Vous avez vû quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soye, ou ces Coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soye fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort leger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre, qui est assez solide, est couverte depuis sa surface jusqu'à vingt lieuës de hauteur tout au plus, d'une espèce de duvet, qui est l'air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en même temps. Au-delà de l'air est la matiére celeste, incomparament plus pure, plus subtile, & même plus agitée qu'il n'est.

Vous me presentez la Terre sous des idées bien mépriſables, dit la Marquise. C'est pourtant sur cette Coque de Ver à Soye qu'il se fait de si grands Travaux, de si grandes Guerres, & qu'il regne de tous côtez une si grande agitation. Oüi, repondis-je, & pendant ce temps-là, la Nature qui n'entre point en connoissance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général, & se jouë de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, & de se tourmenter tant; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnoisse?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, sont ceux qui se font le

le moins ſentir, cela eſt vrai juſques dans la Morale. Le mouvement de l'amour propre nous eſt ſi naturel, que le plus ſouvent nous ne le ſentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah? vous moraliſez, dit-elle, quand il eſt queſtion de Phyſique, cela s'appelle baailler. Retirons-nous, auſſi-bien en voila aſſez pour la premiére fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos Siſtêmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis pour épuiſer la matiére des Siſtêmes, qu'il y en avoit un troiſiéme inventé par Ticho-Brahé, qui voulant abſolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faiſoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planètes, parce que depuis les nouvelles Découvertes, il n'y avoit pas moien de faire tourner les Planètes autour de la Terre. Mais la Marquiſe qui a le diſcernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puis qu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit plus ſi propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planètes tournoient autour de lui: que ce Siſtême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à ſoûtenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la ſoûtenir, & nullement à la perſuader; & enfin il fut reſolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui eſt plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la ſimplicité dont il eſt perſuade, & ſa hardieſſe fait plaiſir.

SECOND SOIR.

Que la Lune eſt une Terre habitée.

LE lendemain au matin dès que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquiſe, j'envoyai ſçavoir de ſes nouvelles, & lui demander ſi elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle étoit déja toute accoûtumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit paſſé la nuit auſſi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic lui-même. Quelque temps après il vint chez elle du monde qui y demeura juſqu'au ſoir, ſelon l'ennuyéuſe coûtume de la Campagne. Encore leur fut-on bien obligé, car la Campagne leur donnoit auſſi le droit de pouſſer leur viſite juſqu'au lendemain, s'ils euſſent voulu ; & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainſi la Marquiſe & moi nous nous retrouvâmes libres le ſoir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la Converſation ne manqua pas de tourner auſſitôt ſur nos Siſtêmes. Elle les avoit ſi bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une ſeconde fois, & elle voulut que je la menaſſe à quelque choſe de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puiſque le Soleil, qui eſt preſentemett immobile, a ceſſé d'être Planète, & que la Terre qui ſe meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne ſerez pas ſi ſurpriſe d'entendre dire que la Lune eſt une Terre comme celle-ci, & qu'aparemment elle eſt ha-

habitée. Je n'ai pourtant jamais oüi parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une visions. C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prens parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toûjours des intelligences dans le parti opposé, & qu'on a des ménagemens avec ses Ennemis même. Pour moi, quoique je croie la Lune habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas, & je me tiens toûjours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avoit le dessus; mais en attendant qu'ils ayent sur nous quelque avantage considerable, voici ce qui m'a fait pancher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons, qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint Denys, & qu'un Bourgeois de Paris qui ne sera jamais sorti de sa Ville, soit sur les Tours de Notre-Dame, & voye Saint Denys de loin; on lui demandera s'il croit que Saint Denys soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint Denys, je ne les vois point, & on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la vérité quand on est sur les Tours de Notre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint Denys, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint Denys ressemble fort à Paris; que Saint Denys a des Clochers, des Maisons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore ressembler à Paris en ce qui est d'être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois,

il

il s'obſtinera toûjours à ſoûtenir que Saint Denys n'eſt point habité, puis qu'il n'y voit perſonne. Notre ſaint Denys c'eſt la Lune, & chacun de nous eſt ce Bourgeois de Paris, qui n'eſt jamais ſorti de ſa Ville.

Ah! interrompit la Marquiſe, vous nous faites tort, nous ne ſommes point ſi ſots que votre Bourgeois, puis qu'il voit que Saint Denys eſt tout-à-fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raiſon pour ne le pas croire habité; mais la Lune n'eſt point du tout faite comme la Terre. Prenez garde, Madame, repris-je, car s'il faut que la Lune reſſemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en diſpenſer, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fuſſe jamais doutée, me rendent timide ſur tout le reſte; mais pourtant ſeroit-il bien poſſible que la Terre fût lumineuſe comme la Lune? car il faut cela pour leur reſſemblance. Helas! Madame, repliquai-je, être lumineux n'eſt pas ſi grand'choſe que vous penſez. Il n'y a que le Soleil en qui cela ſoit une qualité conſiderable. Il eſt lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particuliére qu'il a; mais les Planétes n'éclairent que parce qu'elles ſont éclairées de lui. Il envoie ſa lumiére à la Lune, elle nous la renvoye, & il faut que la Terre renvoye auſſi à la Lune la lumiére du Soleil; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquiſe, la Terre eſt-elle auſſi propre que la Lune à renvoyer la lumiére du Soleil? je vous vois toûjours pour la Lune, repris-

repris-je, un reste d'estime dont vous ne sçauriez vous défaire. La lumiére est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur présente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainsi ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'est qu'elle est un corps dur & solide, qui nous renvoye ces petites balles. Or je crois que vous ne contesterez pas à la Terre cette même dureté & cette même solidité. Admirez donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la Lune est éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la Terre. Au contraire, parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux Animaux, & nous ne nous apperçevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en iroit donc de la même maniére, dit la Marquise, que lorsque nous sommes frappez de l'éclat des Conditions élevées au dessus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrémement.

C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous sommes toûjours dans un mauvais point de vûë. Nous voulons juger de nous, nous en sommes trop près; nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui seroit entre la Lune & la Terre ce seroit la vraye place pour des bien voir. Il faudroit être simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consolerai

jamais,

jamais, dit-elle, de l'injuſtice que nous faiſons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous ſommes pour la Lune, ſi vous ne m'aſſurez que les Gens de la Lune ne connoiſſent pas mieux leurs avantages que nous les notres, & qu'ils prennent notre Terre pour un Aſtre, ſans ſçavoir que leur habitation en eſt un auſſi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroiſſons faire aſſez regulierement nos fonctions d'Aſtre. Il eſt vrai qu'ils ne nous voyent pas décrire un Cercle autour d'eux; mais il n'importe, voicy ce que c'eſt. La moitié de la Lune qui ſe trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toûjours été tournée depuis; elle ne nous préſente jamais que ces yeux, cette bouche & le reſte de ce viſage que notre imagination luy compoſe ſur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié oppoſée ſe préſentoit à nous, d'autres taches differemment arrangées nous feroient ſans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'eſt pas que la Lune ne tourne ſur elle-même, elle y tourne en autant de temps qu'autour de la Terre, c'eſt-à-dire en un mois; mais lors qu'elle fait une partie de ce tour ſur elle-même, & qu'il devroit ſe cacher à nous, une jouë, par exemple, de ce prétendu viſage, & paroître quelque autre choſe, elle fait juſtement une ſemblable partie de ſon Cercle autour de la Terre, & ſe mettant dans un nouveau point de vûë, elle nous montre encore cette même jouë. Ainſi la Lune, qui à l'égard du Soleil & des autres Aſtres, tourne ſur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils luy paroiſſent tous ſe lever & ſe coucher en l'eſpace de quinze jours, mais pour notre Terre, elle la voit toûjours ſuſpen-

ſuſpenduë au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guére à un Corps qui doit paſſer pour un Aſtre, mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du viſage ſe cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié oppoſée ſe montre. Or elle ne manque pas, ſur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planètes, dit la Marquiſe, ſont faites comme nous, qui rejettons toûjours ſur les autres ce qui eſt en nous-mêmes. La Terre dit, *Ce n'eſt pas moi qui tourne, c'eſt le Soleil.* La Lune dit, *Ce n'eſt pas moi qui tremble, c'eſt la Terre.* Il y a bien de l'erreur par tout. Je ne vous conſeille pas d'entreprendre d'y rien reformer, répondis-je; il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entiére reſſemblance de la Terre & de la Lune. Repréſentez-vous ces deux grandes Boules ſuſpenduës dans les Cieux. Vous ſçavez que le Soleil éclaire toûjours une moitié des Corps qui ſont ronds, & que l'autre moitié eſt dans l'ombre. Il y a donc toûjours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui eſt éclairée du Soleil, c'eſt-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui eſt dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vîteſſe après qu'elle a été donner contre une muraille, qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumiére s'affoiblit lors qu'elle a été refléchie par quelque Corps. Cette lumiére blanchâtre qui nous vient de la Lune, eſt la lumiére même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous

nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lors qu'elle étoit reçûë directement sur la Lune, & cette lumiére éclatante que nous recevons du Soleil, & que la Terre réfléchit sur la Lune, ne doit plus être qu'une lumiére blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lors qu'elles sont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la maniére dont la Lune & la Terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'est qu'elle est entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut nécessairement que toute sa moitié qui a le jour, soit tournée vers le Soleil, & que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumiére pour se faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit sans être vûë, & nous voit sous la même figure que nous voyons la Pleine Lune. C'est alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la Lune qui avance sur son Cercle d'un mois, se dégage de dessous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, & voilà le Croissant. Alors aussi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous sommes en Decours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la

la Marquise je sçaurai tout le reste quand il me plaira, je n'ai qu'à y penser un moment, & qu'à promener la Lune sur son Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois à rebours du notre, & je gage que quand nous avons Pleine-Lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la Lune est tournée vers toute la moitié obscure de la Terre ; qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les Eclipses comment vont-elles ? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune est Nouvelle, qu'elle est entre le Soleil & nous, & que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la Lune est justement sous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la Terre qui étoit vûë par la moitié obscure de la Lune. Voila donc une Eclipse de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipse de Terre pour la Lune pendant sa nuit. Lorsque la Lune est pleine, la Terre est entre elle & le Soleil, & toute la moitié obscure de la Terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la Lune. L'ombre de la Terre se jette donc vers la Lune ; si elle tombe sur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons, & à cette moitié lumineuse qui avoit le jour, elle luy dérobe le Soleil. Voila donc une Eclipse de Lune pour nous pendant notre nuit, & une Eclipse de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle joüissoit.

Ce

Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipſes toutes les fois que la Lune eſt entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'eſt que ſouvent ces trois Corps ne ſont pas exactement rangez en ligne droite, & que par conſequent celuy qui devroit faire l'Eclipſe, jette ſon ombre un peu à côté de celuy qui en devroit être couvert.

Je ſuis fort étonnée, dit la Marquiſe, qu'il y ait ſi peu de myſtére aux Eclipſes, & que tout le monde n'en devine pas la cauſe. Ah vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui de la maniére dont ils s'y prennent, ne là devineront encore de long-tems. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipſent, c'eſt qu'un certain Demon qui a les Griffes fort noires, les étend ſur ces Aſtres dont il veut ſe ſaiſir; & vous voyez pendant ce temps-là les Riviéres couvertes de Têtes d'Indiens qui ſe ſont mis dans l'eau juſqu'au col, parce que c'eſt une ſituation très-devote, ſelon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils ſe défendent bien contre le Demon. En Amerique, on étoit perſuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchez quand ils s'éclipſoient, & Dieu ſçait ce qu'on ne faiſoit pas pour ſe raccommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient ſi raffinez, n'ont-ils pas crû long-temps que la Lune étoit enſorcelée, & que des Magiciennes la faiſoient deſcendre du Ciel pour jetter ſur les Herbes une certaine écume malfaiſante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a guéres plus de ſoixante ans, à une certaine Eclipſe de Soleil qui arriva? Une infinité de Gens ne ſe tinrent-ils pas enfermez dans des caves, & les Philoſophes

qui

qui écrivirent pour nous raſſurer, n'écrivirent-ils pas en vain ?

En vérité, reprit-elle, tout cela eſt trop honteux pour les hommes, il devroit y avoir un Arrêt du Genre humain qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipſes, de peur que l'on ne conſerve la memoire des ſotiſes qui ont été faites ou dites ſur ce chapitre-là. Il faudroit donc, répliquai-je, que le même Arrêt abolît la memoire de toutes choſes, & défendît qu'on parlât jamais de rien, car je ne ſçache rien au monde qui ne ſoit le monument de quelque ſotiſe des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une choſe, dit la Marquiſe. Ont-ils autant de peur des Eclipſes dans la Lune que nous en avons ici ? Il me paroîtroit tout-à-fait burleſque que les Indiens de ce pays-là ſe miſſent à l'eau comme les notres, que les Americains cruſſent notre Terre fâchée contre eux, que les Grecs s'imaginaſſent que nous fuſſions enſorcelez, & que nous allaſſions gâter leurs Herbes, & qu'enfin nous leur rendiſſions la conſternation qu'ils cauſent ici bas. Je n'en doute nullement, repondis-je. Je voudrois bien ſçavoir pourquoi Meſſieurs de la Lune auroient l'eſprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur ſans que nous leur en faſſions ? Je croirois même, ajoûtai-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été aſſez foux, & le ſont encore aſſez pour adorer la Lune, il y a des Gens dans la Lune qui adorent auſſi la Terre, & que nous ſommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des criſes à ſes Malades ; mais comme il ne faut

qu'un

qu'un peu d'esprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avouë que je crains toûjours que nous n'aïons quelque desavantage.

Ne craignez rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sotte espèce de l'Univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu, & quoique je ne fasse que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des Nouvelles les plus fûres qui nous viennent de là.

Et quelles sont ces Nouvelles fûres, interrompit-elle? Ce sont celles, répondis-je, qui nous sont rapportées par ces Sçavans qui y voiagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des Terres, des Mers, des Lacs, de très-hautes Montagnes, des Abîmes très-profonds.

Vous me surprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la Lune des Montagnes & des Abîmes, cela se reconnoît apparemment à des inégalitez remarquables; mais comment distinguer des Terres & des Mers? On les distingue, répondis-je, parce que les Eaux qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumiére, & qui en renvoyent moins, paroissent de loin comme des taches obscures, & que les Terres qui par leur solidité la renvoyent toute, sont des endroits plus brillants. L'illustre Monsieur Cassini, l'homme du monde à qui le Ciel est le mieux connu, a découvert sur la Lune quelque chose qui se sépare en deux, se réünit ensuite, & se va perdre dans une espèce de Puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence

que

que c'eſt une Riviére. Enfin on connoît aſſez toutes ces différentes parties pour leur avoir donné des noms, & ce ſont preſque tous noms de Sçavans. Un endroit s'apelle Copernic, un autre Archimède, un autre Galilée; il y a un Promontoire des Songes, une Mer des Pluyes, une Mer de Nectar, une Mer des Criſes; enfin la Deſcription de la Lune eſt ſi exacte, qu'un Sçavant qui s'y trouveroit preſentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ſerois bien-aiſe de ſçavoir encore plus en détail comment eſt fait le dedans du Pays. Il n'eſt pas poſſible, repliquai-je, que Meſſieurs de l'Obſervatoire vous en inſtruiſent, il faut le demander à Aſtolfe, qui fut conduit dans la Lune par ſaint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioſte, & je ſuis ſûr que vous ſerez bien-aiſe de la ſçavoir. J'avouë qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler ſaint Jean, dont le nom eſt ſi digne de reſpect; mais enfin c'eſt une licence Poëtique, qui peut ſeulement paſſer pour un peu trop gaye. Cependant tout le Poëme eſt dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au devant de quelques Editions. Voici de quoi il s'agit. Roland neveu de Charlemagne étoit devenu fou, parce que la belle Angelique luy avoit préferé Medor. Un jour Aſtolfe, brave Paladin, ſe trouva dans le Paradis Terreſtre qui étoit ſur la cime d'une Montagne très-haute, où ſon Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra ſaint Jean, qui luy dit, que pour guérir la folie de Roland, il étoit néceſſaire qu'ils fiſſent enſemble le Voyage de la Lune. Aſtolfe qui

ne

ne demandoit qu'à voir du Pays, ne se fait point prier; & aussitôt voilà un Chariot de feu qui enleve par les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Astolfe n'étoit pas grand Philosophe, il fut fort surpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne luy avoit paru de dessus la Terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lacs, d'autres Montagnes, d'autres Villes, d'autres Forêts, & ce qui m'auroit bien surpris aussi, des Nymphes qui chassoient dans ces Forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit un Vallon, où se trouvoit tout ce qui se perdoit sur la Terre de quelque espèce qu'il fût, & les Couronnes & les Richesses & la Renommée, & une infinité d'Esperances, & le temps qu'on donne au Jeu, & les aumônes qu'on fait faire après sa mort, & les Vers qu'on présente aux Princes, & les Soûpirs des Amans.

Pour les Soûpirs des Amans, interrompit la Marquise, je ne sçai pas si du temps de l'Arioste ils étoient perdus; mais en ce temps-cy, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avez fait aller un assez bon nombre. Enfin la Lune est si exacte à recüeillir ce qui se perd icy-bas, que tout y est, mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est jusqu'à la Donation de Constantin. C'est que les Papes ont pretendu être Maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une Donation que l'Empereur Constantin leur en avoit faite; & la vérité est qu'on ne sçauroit dire ce qu'elle est devenuë. Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la Lune? de la Folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la Terre, s'y est très-

très-bien conservé. En récompense il n'est pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce sont autant de Phioles pleines d'une liqueur fort subtile, & qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée; & sur chacune de ces Phioles est écrit le nom de celuy à qui l'Esprit appartient. Je croy que l'Arioste les met toutes en un tas, mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il avoit crûs très-sages, étoient pourtant bien pleines; & pour moy je suis persuadé que la mienne s'est remplie considerablement depuis que je vous entretiens de Visions, tantôt Philosophiques, tantôt Poëtiques. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'est pas possible que par tout ce que je vous dis, je ne vous fasse avoir bien-tôt aussi une petite Phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmy tant d'autres. Il s'en saisit avec la permission de saint Jean, & reprit tout son Esprit par le nez comme de l'Eau de la Reine de Hongrie; mais l'Arioste dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laissa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps de-là. Il n'oublia pas la Phiole de Roland, qui étoit le sujet du Voyage. Il eut assez de peine à la porter; car l'Esprit de ce Heros étoit de sa nature assez pesant, & il n'y en manquoit pas une seule goute. Ensuite l'Arioste, selon sa loüable coûtume de dire tout ce qu'il luy plait, apostrophe sa Maitresse, & luy dit en de fort beaux Vers: *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'esprit que vos charmes m'ont fait perdre? Je ne me plain-*

drois pas de cette perte-là, pourvû qu'elle n'allât pas plus loin ; mais s'il faut que la choſe continuë comme elle a commencé, je n'ay qu'à m'attendre à devenir tel que j'ay décrit Roland. Je ne croy pourtant pas que pour ravoir mon eſprit, il ſoit beſoin que j'aille par les airs, juſques dans la Lune ; mon eſprit ne loge pas ſi haut ; il va errant ſur vos yeux, ſur votre bouche, & ſi vous voulez bien que je m'en reſaiſiſſe, permettez que je le recüeille avec mes lévres. Cela n'eſt-il pas joli? Pour moy, à raiſonner comme l'Arioſte, je ſerois d'avis qu'on ne perdit jamais l'eſprit que par l'Amour ; car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lévres qui ſçachent le recouvrer ; mais quand on le perd par d'autres voyes, comme nous le perdons, par exemple, à philoſopher preſentement, il va droit dans la Lune, & on ne le ratrape pas quand on veut. En récompenſe, répondit la Marquiſe, nos Phioles ſeront honorablement dans le Quartier des Phioles Philoſophiques ; au lieu que nos Eſprits iront peut-être icy errans ſur quelqu'un qui n'en ſeroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moy, & dites-moy bien ſerieuſement, ſi vous croïez qu'il y ait des hommes dans la Lune ; car juſqu'à preſent vous ne m'en avez pas parlé d'une maniere aſſez poſitive. Moi, repris-je ? Je ne croi point du tout, qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez combien la face de la Nature eſt changée d'ici à la Chine ; d'autres Viſages, d'autres Figures, d'autres Mœurs, & preſque d'autres principes de raiſonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus conſiderable. Quand on va vers de certaines Terres nouvel-

le-

lement découvertes, à peine sont-ce des hommes que les habitans qu'on y trouve, ce sont des animaux à figure humaine, encore quelquefois assez imparfaite, mais presque sans aucune raison humaine. Qui pourroit pousser jusqu'à la Lune, assurément ce ne seroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles sortes de Gens seroient-ce donc, reprit la Marquise avec un air d'impatience? De bonne foy, Madame, repliquay-je, je n'en sçay rien. S'il se pouvoit faire que nous eussions de la raison, & que nous ne fussions pourtant pas Hommes; & si d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette espèce bizarre de créatures qu'on appelle le Genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui eût des passions si folles, & des reflexions si sages; une durée si courte, & des vûës si longues; tant de Science sur des choses presque inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes; tant d'ardeur pour la Liberté, & tant d'inclination à la Servitude; une si forte envie d'être heureux, & une si grande incapacité de l'être? Il faudroit que les Gens de la Lune eussent bien de l'esprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes, & nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été reduit à dire que les Dieux étoient pleins de Nectar lors qu'ils firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de sens froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en seureté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquise, ils ne nous devineront pas; mais je voudrois que nous les pussions deviner; car

en vérité cela inquiéte de ſçavoir qu'ils ſont là-haut, dans cette Lune que nous voions, & de ne pouvoir pas ſe figurer comment il ſont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude ſur les Habitans de cette grande Terre Auſtrale qui nous eſt encore entiérement inconnuë ? Nous ſommes portez eux & nous ſur un même Vaiſſeau dont ils occupent la Proüe, & nous la Pouppe. Vous voyez que de la Pouppe à la Proüe il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne ſçait point quelles Gens ſont à l'autre ; ni ce qu'ils y font ; & vous voudriez ſçavoir ce qui ſe paſſe dans la Lune, dans cet autre Vaiſſeau qui flote loin de nous par les Cieux ?

Oh ! reprit-elle, je compte les Habitans de la Terre Auſtrale pour connus, parce qu'aſſurément ils doivent nous reſſembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra quand on voudra ſe donner la peine de les aller voir ; ils demeureront toûjours-là, & ne nous échaperont pas ; mais ces Gens de la Lune, on ne les connoîtra jamais, cela eſt déſeſperant. Si je vous répondois ſerieuſement, repliquai je, qu'on ne ſçait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moy, & je le meriterois ſans doute. Cependant je me défendrois aſſez bien, ſi je voulois. J'ay une penſée très-ridicule, qui a un air de vray-ſemblance qui me ſurprend ; je ne ſçay où elle peut l'avoir pris, étant auſſi impertinente qu'elle eſt. Je gage que je vais vous reduire à avoüer contre toute raiſon, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez-vous dans l'eſprit l'état où étoit l'Amerique avant qu'elle eût été découverte par Chriſtophe Colomb. Ses habitans vivoient dans

une

une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences, ils ne connoissoient pas les Arts les plus simples & les plus nécessaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc, ils n'avoient jamais conçu que des hommes pûssent être portez par des animaux, ils regardoient la Mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignois au Ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il est vray qu'après avoir passé des années entiéres à creuser le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils se mettoient sur Mer dans ce tronc, & alloient terre à terre portez par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaisseau étoit sujet à être souvent renversé, il falloit qu'ils se missent aussitôt à la nâge pour le ratrapper, & à proprement parler, ils nageoient toûjours, hormis le temps qu'ils s'y délassoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une sorte de Navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverser cette étenduë infinie d'eaux de tel côté & de tel sens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrêter sans mouvement au milieu des Flots émûs, qu'on étoit maître de la vîtesse avec laquelle on alloit, qu'enfin cette Mer, quelque vaste qu'elle fût, n'étoit point un obstacle à la communication des Peuples, pouvû seulemement qu'il y eût des Peuples au-delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se présente à eux. De grands Corps énormes qui paroissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la Mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter sur le rivage des Gens inconnus tout écaillez de fer, disposant comme ils veulent des

Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terrassent tout ce qui leur resiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pû les amener par dessus les Mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce des Dieux ? Sont-ce les Enfans du Soleil ? car assurément ce ne sont pas des Hommes. Je ne sçai, Madame, si vous entrez comme moy dans la surprise des Amériquains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Amériquains eussent-ils crû qu'il eût dû y en avoir entre l'Amerique & l'Europe qu'ils ne connoissoient seulement pas ? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'Air & de Ciel qui est entre la Terre & la Lune ; mais ces grandes Mers paroissoient-elles aux Amériquains plus propres à être traversées ? En vérité, dit la Marquise, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je ? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Amériquains étoient si ignorans, qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des Mers si vastes ; mais nous qui avons tant de connoissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs, si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible, repliquai-je, on commence déja à voler un peu ; plusieurs personnes differentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soûtiennent en l'air, de leur donner du mouvement, & de passer par dessus des Rivières. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'Aigle, & il en a quel-

quelquefois coûté à ces nouveaux Oyſeaux un bras ou une jambe ; mais enfin cela ne repréſente encore que les premiéres planches que l'on a miſes ſur l'eau, & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien-loin juſqu'à de gros Navires qui pûſſent faire le tour du Monde. Cependant peu-à-peu ſont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il ſe perfectionnera, & quelque jour on ira juſqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choſes, ou les avoir miſes à un point qu'on n'y puiſſe rien ajoûter ? Et de grace, conſentons qu'il y ait encore quelque choſe à faire pour les Siécles à venir. Je ne conſentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais, que d'une maniére à ſe rompre auſſitôt le cou. Et bien, lui répondis-je, ſi vous voulez qu'on vole toûjours ſi mal ici, on volera mieux dans la Lune ; ſes Habitans ſeront plus propres que nous à ce métier ; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici, & nous ſerons comme les Amériquains qui ne ſe figuroient pas qu'on pût naviger, quoi qu'à l'autre bout du Monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune ſeroient donc déja venus, reprit-elle preſque en colére. Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de ſix mille ans, repliquai-je, en éclatant de rire, il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation juſqu'au point de pouvoir traverſer l'Ocean. Les Gens de la Lune ſçavent peut-être déja faire de petits voiages dans l'air, à l'heure qu'il eſt, ils s'exercent ; quand ils ſeront plus habiles & plus experimentez, nous les verrons, & Dieu ſçait quelle ſurpriſe. Vous êtes inſupportable, dit-

elle, de me pouſſer à bout avec un raiſonnement auſſi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je ſçay bien ce que j'ajoûterai encore pour le fortifier. Remarquez que le Monde ſe dévelope peu à peu. Les anciens ſe tenoient bien ſûrs que la Zone Toride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées à cauſe de l'excès ou du chaud ou du froid; & du tems des Romains la Carte générale de la Terre n'étoit guére plus étenduë que la Carte de leur Empire; ce qui avoit de la grandeur en un ſens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laiſſa pas de ſe trouver des hommes, & dans des Païs très-chauds, & dans des Païs très-froids; voilà déja le Monde augmenté. Enſuite on jugea que l'Ocean couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais oüi parler, & puis, auroient-ils eu les pieds en haut, & la tête en bas? Après ce beau raiſonnement on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle reformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute eſperance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de ſe développer pour nous, on connoîtra juſqu'à la Lune. Nous n'en ſommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'eſt pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela ſe faſſe d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous ſera permis de connoître celle de nos Voiſins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquiſe en me regardant attentivement, je vous trouve ſi profond

fond sur cette matiére, qu'il n'est pas possible que vous ne croyez tout de bon ce que vous dites. J'en serois bien faché, répondis-je, je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soûtenir une opinion chimerique, pour embaraſſer une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la premiére fois, il semble qu'on ne faſſe que s'en souvenir. Ah! vous me soulagez, repliqua la Marquise, votre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulez bien que nous nous retirions.

TROISIEME SOIR.

Particularitez du Monde de la Lune. Que les autres Planètes sont habitées aussi.

LA Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos entretiens, mais je luy représentay que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puis qu'aussi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le Parc, qui devenoit un lieu consacré à nos Conversations sçavantes.

J'ay bien des nouvelles à vous apprendre, luy

dis-je; la Lune que je vous disois hier, qui selon toutes les apparences étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ay pensé à une chose qui met ses Habitans en peril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviez préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'huy ils ne seroient seulement pas au monde? Vous ne vous joüerez point ainsi de moy, vous m'avez fait croire les Habitans de la Lune, j'ai surmonté la peine que j'y avois, je les croiray. Vous allez bien vite, repris-je, il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, & en reserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin. Je ne me paye point de Sentences, repliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la Lune comme de saint Denis? Non, répondis-je, la Lune ne ressemble pas autant à la Terre que S. Denis ressemble à Paris. Le Soleil éleve de la Terre & des Eaux, des exhalaisons & des vapeurs, qui montant en l'air jusqu'à quelque hauteur, s'y assemblent, & forment les nuages. Ces nuages suspendus voltigent irreguliérement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit souvent quelques changemens sur sa surface, parce qu'un grand Païs couvert par des nuages seroit un endroit obscur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il seroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de place, ou s'assembleroient diversement, ou disparoîtroient tout à fait. On verroit donc aussi ces mêmes changemens sur la face de la Lune, si elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire,

traire, toutes ſes taches ſont fixes, ſes endroits lumineux le ſont toûjours, & voilà le malheur. A ce compte là, le Soleil n'éleve point de vapeurs, ni d'exhalaiſons de deſſus la Lune. C'eſt donc un corps infiniment plus dur & plus ſolide que notre Terre, dont les parties les plus ſubtiles ſe dégagent aiſement d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles ſont miſes en mouvement par la chaleur. Il faut que ce ſoit quelque amas de Rochers & de Marbres, où il ne ſe fait point d'evaporations; d'ailleurs, elles ſe font ſi naturellement & ſi néceſſairement, où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui ſont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux? Et quoy, s'écria-t-elle, il ne vous ſouvient plus que vous m'avez aſſurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on diſtinguoit d'icy? Ce n'eſt qu'une conjecture, répondis-je, j'en ſuis bien fâché; ces endroits obſcurs qu'on prend pour des Mers, ne ſont peut-être que de grandes cavitez. De la diſtance où nous ſommes, il eſt permis de ne pas deviner tout-à-fait juſte. Mais, dit-elle, cela ſuffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune? Non pas tout-à-fait, Madame, répondis-je, nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoüe ma foibleſſe, repliqua-t-elle, je ne ſuis point capable d'une ſi parfaite indétermination, j'ai beſoin de croire. Fixez moy promptement à une opinion ſur les Habitans de la Lune; conſervons-les, ou anéantiſſons-les pour jamais, & qu'il n'en ſoit plus parlé; mais conſervons-les plutôt, s'il ſe peut, j'ay pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à

perdre. Je ne laisseray donc pas la Lune deserte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la vérité, puisque l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre, mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs, ni d'exhalaisons. Nos nuages que nous voyons portez en l'air ne sont que des exhalaisons & des vapeurs, qui au sortir de la Terre étoient separées en trop petites parties pour pouvoir être vûës, & qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées, & renduës visibles par la réünion de leurs parties, après quoy ce sont de gros nuages qui flotent en l'air, où ils font des Corps étrangers, jusques à ce qu'ils retombent en Pluyes. Mais ces mêmes vapeurs, & ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, & ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la Lune; car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la Lune soit une masse dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil sur elles; nous ne connoissons aucun Corps de cette nature, les Marbres même n'en sont pas, tout ce qui est le plus solide change & s'altére, ou par le mouvement secret & invisible qu'il a en luy-même, ou par celuy qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, & ne retom-

tomberont point ſur elle en pluyes, elles ne formeront que des roſées. Il ſuffit pour cela, que l'air dont aparemment la Lune eſt environnée en ſon particulier, comme notre Terre l'eſt du ſien, ſoit un peu different de notre Air, & les vapeurs de la Lune un peu differentes des vapeurs de la Terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vrayſemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matiére étant diſpoſée dans la Lune autrement que ſur la Terre, les effets ſoient differens, mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement interieur dans les parties de la Lune, ou produit par des cauſes étrangéres, voilà ſes Habitans qui renaiſſent, & nous avons le fond néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la maniére de la Lune, que je fais profeſſion de ne pas connoître, le tout proportionné aux beſoins de ſes Habitans, que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à-dire, me dit la Marquiſe, que vous ſçavez ſeulement que tout eſt bien, ſans ſçavoir comme il eſt; c'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de ſcience; mais il faut s'en conſoler, je ſuis encore trop heureuſe que vous ayez rendu à la Lune ſes Habitans. Je ſuis même fort contente que vous luy donniez un Air qui l'enveloppe en ſon particulier, il me ſembleroit déformais que ſans cela une Planète ſeroit trop nuë.

Ces deux Airs differens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planètes. S'il ne tenoit qu'à voler, que ſçavons-nous, comme je vous diſois hier, ſi on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avouë pourtant

tant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre seroit encore une difficulté à surmonter, qui est assurément considerable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planètes seroient fort proches, il ne seroit pas possible de passer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'eau est l'Air des Poissons; ils ne passent jamais dans l'Air des Oyseaux, ni les Oyseaux dans l'Air des Poissons; ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'Air qu'il respire. Nous trouvons que le notre est mêlé de vapeurs plus épaisses & plus grossiéres que celui de la Lune. A ce compte un Habitant de la Lune qui seroit arrivé aux confins de notre Monde, se noyeroit dès qu'il entreroit dans notre Air, & nous le verrions tomber mort sur la Terre.

Oh, que j'aurois d'envie, s'écria la Marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandit icy bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considerer à notre aise les figures extraordinaires! Mais, repliquay-je, s'ils étoient assez habiles pour naviger sur la surface extérieure de notre Air, & que de là par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des Poissons, cela vous plairoit-il? Pourquoi non, répondit-elle en riant? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvent dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songez, repliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre Air, il n'est pas respirable pour nous dans toute son étenduë, il s'en faut bien; on dit qu'il ne l'est déja presque plus au haut de certaines Montagnes, & je

& je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Genies corporels habitent l'Air le plus pur, ne disent aussi que ce qui fait que ces Genies ne nous rendent que des visites & très-rares & très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sçachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire jusqu'au fond de cet Air épais où nous sommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barriéres naturelles qui nous défendent la sortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins pour notre consolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je croi, par exemple, qu'il faut qu'on y voie le Ciel, le Soleil, & les Astres d'une autre couleur que nous ne les voions. Tous ces objets ne nous paroissent qu'au travers d'une espèce de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'est notre Air, mêlé comme il est de vapeurs & d'exhalaisons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de lui-même il est bleu aussi-bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroît dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, disent-ils, où sont attachées les Etoiles Fixes, n'a de lui-même aucune lumière, & par conséquent il devroit paroître noir; mais on le voit au travers de l'Air, qui est bleu, & il paroît bleu. Si cela est, les raions du Soleil & des Etoiles ne peuvent passer au travers de l'Air sans se teindre un peu de sa couleur, & perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais quand même l'Air ne seroit pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros broüillard, la lumiére d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne soit

pas ſa vraie couleur; & notre Air n'eſt non plus qu'un gros broüillard qui nous doit altérer la vraye couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiére celeſte de nous apporter la lumiére & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles ſont. Ainſi, puiſque l'Air de la Lune eſt d'une autre nature que notre Air, ou il eſt teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'eſt un autre broüillard qui cauſe une autre altération aux couleurs des Corps Celeſtes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, eſt changée.

Cela me fait préferer notre ſejour à celuy de la Lune, dit la Marquiſe, je ne ſçaurois croire que l'aſſortiment des couleurs celeſtes y ſoit auſſi beau qu'il l'eſt icy. Mettons, ſi vous voulez, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'eſt pas ſi agréable que des Etoiles couleur d'or ſur du bleu. On diroit à vous entendre, repris-je, que vous aſſortiriez un habit ou un meuble; mais croyez-moy, la Nature a bien de l'eſprit; laiſſez-luy le ſoin d'inventer un aſſortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vûë different, & de le varier d'une maniére toûjours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la Marquiſe, elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vûë, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu, & peut être avec un Air rouge, elle donne

ne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune, c'eſt pourtant toûjours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination de certaines Lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque homme. Alexandre voyoit là Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le ſejour d'Aſtrée. Un Philoſophe la voit comme une groſſe Planète qui va par les Cieux, toute couverte de Fous. Je ne croy pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait icy d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle eſt plus ſurprenant dans nos imaginations, repliquay-je, car ce ne ſont que les mêmes objets qu'on voit ſi differemment; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoiſſent-ils point en ce Pays-là l'Aurore ni les Crepuſcules. L'Air qui nous environne, & qui eſt élevé au deſſus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber ſur la Terre; & parce qu'il eſt fort groſſier, il en arrête une partie, & nous les renvoye, quoi qu'ils ne nous fuſſent pas naturellement deſtinez. Ainſi l'Aurore & les Crepuſcules ſont une grace que la Nature nous fait; c'eſt une lumiére que réguliérement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par deſſus ce qui nous eſt dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'Air eſt plus pur, il pourroit bien n'être pas ſi propre à renvoyer en bas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil ſe leve, ou après qu'il eſt couché. Les pauvres Habitans n'ont donc

poin-

point cette lumiére de faveur, qui en ſe fortifiant peu à peu, les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui en s'affoibliſſant comme de nuance en nuance, les accoûtumeroit à ſa perte. Ils ſont dans des tenèbres profondes, & tout d'un coup il ſemble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappez de tout l'éclat qui eſt dans le Soleil; ils ſont dans une lumiére vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombez dans des tenèbres profondes. Le jour & la nuit ne ſont point liez par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-Ciel eſt encore une choſe qui manque aux Gens de la Lune; car ſi l'Aurore eſt un effet de la groſſiéreté de l'Air & des Vapeurs, l'Arc-en-Ciel ſe forme dans les nuages d'où tombent les pluyes, & nous devons les plus belles choſes du monde à celles qui le ſont le moins. Puis qu'il n'y a autour de la Lune, ni vapeurs aſſez groſſiéres, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoy reſſembleront les Belles de ce Pays-là? Quelle ſource de comparaiſons perduë?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaiſons-là; dit la Marquiſe, & je trouve qu'on eſt aſſez bien recompenſé dans la Lune, de n'avoir ni Aurore ni Arc-en-Ciel; car on ne doit avoir par la même raiſon ni Foudres ni Tonnerres, puiſque ce ſont auſſi des choſes qui ſe forment dans les nuages. On a de beaux jours toûjours ſereins, pendant leſquels on ne perd point le Soleil de vûë. On n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne ſe montrent; on ne connoît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colére du Ciel; trouvez-vous qu'on ſoit tant à plaindre? Vous me

faites

faites voir la Lune comme un ſejour enchanté, répondis-je; cependant je ne ſçay s'il eſt ſi delicieux d'avoir toûjours ſur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent dont aucun nuage ne modere la chaleur. Peut-être auſſi eſt-ce à cauſe de cela que la Nature a creuſé dans la Lune des eſpèces de Puits, qui ſont aſſez grands pour être apperçûs par nos Lunettes; car ce ne ſont point des Vallées qui ſoient entre des Montagnes, ce ſont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que ſçait-on ſi les Habitans de la Lune, incommodez par l'ardeur perpetuelle du Soleil, ne ſe refugient point dans ces grands Puits? Ils n'habitent peut être point ailleurs, c'eſt-là qu'ils bâtiſſent leurs Villes. Nous voyons icy que la Rome ſoûterraine eſt plus grande que la Rome qui eſt ſur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-cy, le reſte ſeroit une Ville à la maniére de la Lune. Tout un peuple eſt dans un Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins ſoûterrains pour la communication des peuples. Vous vous moquez de cette viſion, j'y conſens de tout mon cœur; cependant, à vous parler très-ſerieuſement, vous pourriés vous tromper plutôt que moy. Vous croyez que les Gens de la Lune doivent habiter ſur la ſurface de leur Planète, parce que nous habitons ſur la ſurface de la nôtre: c'eſt tout le contraire, puiſque nous habitons ſur la ſurface de nôtre Planète, ils pourroient bien n'habiter pas ſur la ſurface de la leur. D'icy là il faut que toutes choſes ſoient bien differentes.

Il n'importe, dit la Marquiſe, je ne puis me reſoudre à laiſſer vivre les Habitans de la Lune dans

dans une obscurité perpetuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, si vous sçaviez qu'un grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le sejour des Ames qui ont merité icy d'être bien-heureuses. Toute leur felicité consiste en ce qu'elles y entendent l'Harmonie que les Corps Celestes font par leurs mouvemens; mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette Harmonie, alors, dit-il, ces Ames crient comme des déséspérées, & la Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver icy les Bien-heureux de la Lune; car apparemment on nous les envoye aussi; & dans ces deux Planètes on croit avoir assez pourvû à la felicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Serieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir mediocre de voir plusieurs Mondes differens. Ce voyage me réjoüit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination, & que seroit-ce, si on le faisoit en effet? cela vaudroit bien mieux que d'aller d'icy au Japon, c'est-à-dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Et bien, dit-elle, faisons le Voyage des Planètes comme nous pourrons, qui nous en empêche? Allons nous placer dans tous ces differens points de vûë, & de là considerons l'Univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la Lune? Ce monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenez bien que les deux mouvemens, par lesquels la Lune tourne sur elle-même & autour de nous, étant égaux, l'un rend toûjours à nos yeux ce

que

que l'autre leur devroit dérober, & qu'ainſi elle nous préſente toûjours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye; & comme la Lune doit être cenſée ne tourner point ſur ſon centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toûjours, & toûjours attachez au même endroit du Ciel. Quand elle eſt dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, enſuite un plus grand, & preſque d'heure en heure la lumiére luy paroît ſe répandre ſur la face de la Terre juſqu'à ce qu'enfin elle la couvre entiére; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroiſſent arriver ſur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-tems de vûe. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raiſonnemens que font les Philoſophes de ce Monde-là, ſur ce que notre Terre leur paroît immobile, lorſque tous les autres Corps Celeſtes ſe levent & ſe couchent ſur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuënt apparemment cette immobilité à ſa groſſeur; car elle eſt ſoixante fois plus groſſe que la Lune, & quand les Poëtes veulent loüer les Princes oiſifs, je ne doute pas qu'ils ne ſe ſervent de l'exemple de ce repos majeſtueux. Cependant ce n'eſt pas un repos parfait. On voit fort ſenſiblement de dedans la Lune notre Terre tourner ſur ſon centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Aſie, notre Amerique, qui ſe préſentent à eux l'une après l'autre, en petit, & differemment figurées, à peu près comme nous les voyons ſur les Cartes. Que ce ſpectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs qui paſſent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toû-

toûjours! Ah! que l'on s'eſt bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lors qu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous ſommes inconnus! Il me vient à l'eſprit, dit la Marquiſe, que de ce Pays-là dans l'autre, il ſe fait des eſpèces de Pelerinages pour venir nous conſiderer, & qu'il y a des honneurs & des priviléges pour ceux qui ont vû une fois en leur vie la groſſe Planète. Du moins, repris-je, ceux qui la voient ont le privilége d'être mieux éclairez pendant leurs nuits, l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de Planète en Planète, nous avons aſſez exactement viſité la Lune. Au ſortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Venus. Sur Venus je reprens le S. Denys. Venus tourne ſur elle-même, & autour du Soleil comme la Lune; on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus auſſi-bien que la Lune, eſt tantôt en Croiſſant, tantôt en Décours, tantôt Pleine ſelon les diverſes ſituations, où elle eſt à l'égard de la Terre. La Lune, ſelon toutes les apparences, eſt habitée, pourquoi Venus ne le ſera-t-elle pas auſſi? Mais, interrompit la Marquiſe, en diſant toûjours, *pourquoy non*, vous m'allez mettre des Habitans dans toutes les Planètes? N'en doutez pas, repliquai-je, ce *pourquoy non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voïons que toutes les Planètes ſont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumiére que du Soleil, qui ſe la renvoyent les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens, juſques-là tout eſt égal. Cependant il faudroit concevoir

cevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habitez, que ce seroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception juſtement en faveur de la Terre toute ſeule. Qui voudra le croire, le croie; pour moy, je ne m'y puis pas reſoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermy dans votre opinion depuis quelques inſtans. Je viens de voir le moment que la Lune ſeroit deſerte, & que vous ne vous en ſouciyez pas beaucoup, & preſentement ſi on oſoit vous dire que toutes les Planètes ne ſont pas auſſi habitées que la Terre, je vois bien que vous vous mettriez en colére. Il eſt vray, répondis-je, que dans le moment où vous venez de me ſurprendre, ſi vous m'euſſiez contredit ſur les Habitans des Planètes, non ſeulement je vous les aurois ſoûtenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ay jamais ſi bien crûs que dans celui-là; preſentement même que je ſuis un peu plus de ſens froid, je ne laiſſe pas de trouver qu'il ſeroit bien étrange que la Terre fût auſſi habitée qu'elle l'eſt, & que les autres Planètes ne le fuſſent point du tout; car ne croyez pas que nous voyons tout ce qui habite la Terre; il y a autant d'eſpèces d'Animaux, inviſibles que de viſibles. Nous voyons depuis l'Elephant juſqu'au Ciron, là finit notre vuë; mais au Ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il eſt l'Elephant, & que nos yeux ne ſçauroient appercevoir ſans ſecours. On a vû avec des Lunettes de très-petites gouttes d'Eau de Pluye, ou de Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poiſſons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais ſoupçonnez d'y habiter, & quelques Phi-

Philosophes croient que le goût qu'elles font sentir, sont les piqueures que ces petits Animaux font à la langue. Mêlez de certaines choses dans quelques-unes de ces Liqueurs, ou exposez-les au Soleil, ou laissez-les se corrompre, voilà aussi-tôt de nouvelles espèces de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroissent solides ne sont presque que des amas de ces Animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feüille d'Arbre est un petit Monde habité par des Vermisseaux invisibles, à qui elle paroît d'une étenduë immense, qui y connoissent des Montagnes & des Abîmes, & qui d'un côté de la feüille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse Planète sera-t-elle un Monde habité. On a trouvé jusques dans des espèces de pierres très-dures de petits Vers sans nombre, qui y étoient logez de toutes parts dans des vuides insensibles, & qui ne se nourrissoient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurez-vous combien il y avoit de ces petites Vers, & pendant combien d'années ils subsistoient de la grosseur d'un grain de sable; & sur cet exemple, quand la Lune ne seroit qu'un amas de rochers, je la ferois plûtôt ronger par ses Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin tout est vivant, tout est animé; mettez toutes ces espèces d'Animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles que l'on a toûjours vûës, vous trouverez assurément que la Terre est bien peu-

peuplée, & que la Nature y a ſi liberalement répandu les Animaux, qu'elle ne s'eſt pas miſe en peine que l'on en vît ſeulement la moitié. Croirez-vous qu'après qu'elle a pouſſé ici ſa fécondité juſqu'à l'excès, elle a été pour toutes les Planètes d'une ſterilité à n'y rien produire de vivant?

Ma raiſon, eſt aſſez bien convaincuë, dit la Marquiſe, mais mon imagination eſt accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planètes, & embaraſſée de la diverſité qu'il faut établir entre eux; car je vois bien que la Nature, ſelon qu'elle eſt ennemie des repetitions, les aura tous faits differens; mais comment ſe repréſenter cela? Ce n'eſt pas à l'imagination à prétendre ſe le repreſenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut ſeulement appercevoir d'une certaine vûë univerſelle, la diverſité que la Nature doit avoir miſe entre tous ces Mondes. Tous les viſages ſont en general ſur un même modèle; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, ſi vous voulez & des Affriquains ou des Tartares, paroiſſent être faits ſur deux modèles particuliers, & il faudroit encore trouver le modèle des viſages de chaque Famille. Quel ſecret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de maniéres une choſe auſſi ſimple qu'un viſage? Nous ne ſommes dans l'Univers que comme une petite Famille, dont tous les viſages ſe reſſemblent, dans une autre Planète, c'eſt une autre Famille dont les viſages ont un autre air.

Apparemment les differences augmentent à meſure que l'on s'éloigne, & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Ter-

re, remarqueroit bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix; ailleurs on ne parle que par signes; plus loin on ne parle point du tout. Ici, le raisonnement se forme entiérement par l'expérience; ailleurs l'experience y ajoûte fort peu de chose; plus loin les Vieillards n'en sçavent pas plus que les Enfans. Ici, on se tourmente de l'avenir plus que du passé; ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir; plus loin on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourroit bien nous manquer un sixiéme Sens naturel, qui nous appendroit beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixiéme Sens est apparemment dans quelque autre Monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possedons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planètes, il ne nous en est échû que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Esprit humain n'a jamais pû passer, il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup; le reste est pour d'autres Mondes, où quelque chose de ce que nous sçavons est inconnu. Cette Planète-ci joüit des douceurs de l'Amour, mais elle est toûjours désolée en plusieurs de ses parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planète on joüit d'une Paix éternelle; mais au milieu de cette Paix on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les Hommes pour la distri-

distribution du bonheur ou des talens, elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les Mondes, & elle se fera bien souvenuë de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, & de les égaler en même temps par les compensations.

Etes-vous contente, Madame, ajoûtay-je en quittant le ton serieux? Vous ay-je debité assez de chimères? Vrayement, repondit-elle, il me semble que j'ay presentement moins de peine à attrapper les differences de tous ces Mondes. Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avez donné. Je me représente comme je puis des Caractéres & des Coûtumes extraordinaires pour les Habitans des Planètes, & je leur compose même des figures tout-à-fait bizarres. Je ne vous les pourrois pas décrire, mais je vois pourtant quelque chose. Pour ces figures-là, repliquay-je, je vous conseille d'en laisser le soin aux Songes que vous aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien servie, & s'ils vous auront appris comment sont faits les Habitans de quelque Planète.

QUATRIEME SOIR.

Particularitez des Mondes de Venus de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

LEs Songes ne furent point heureux, ils représenterent toûjours quelque chose qui

reſſembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquiſe ce que nous reprochent à la vûë de nos Tableaux, de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures bizarres & groteſques. *Bon*, nous diſent-ils, *cela eſt tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc ſe reſoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planètes, & ſe contenter d'en deviner ce que nous pourrions en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Venus. On eſt bien ſûr, dis-je à la Marquiſe, que Venus tourne ſur elle-même; mais on ne ſçait pas bien en quel temps, ni par conſequent combien ſes jours durent. Pour ſes années, elles ne ſont que de près de huit mois, puis qu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Elle eſt une fois & demie groſſe comme la Terre, ce qui eſt une difference abſolument inſenſible aux yeux de ſi loin, & par conſequent la Terre paroît à Venus de la même grandeur dont Venus nous paroît. J'en ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, la Terre pourra être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mere des Amours, comme Venus l'eſt pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planète, qui ſoit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je. Mais ſçavez-vous ce qui rend Venus ſi jolie de loin? c'eſt qu'elle eſt fort affreuſe de près. On a vû avec les lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointuës, & apparemment fort ſeches, & par cette diſpoſition la ſurface d'une Planète eſt le plus propre qu'il ſe puiſſe à renvoier la lumiére avec beaucoup d'éclat & de vi-

va-

vacité. Notre Terre dont la surface est fort unie aupres de celle de Venus, & en partie couverte de Mers, pourroit bien n'être pas si agréable à voir de loin. Tant pis, dit la Marquise, car ce seroit assurément un avantage & un agrément pour elle que de présider aux Amours des Habitans de Venus, ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je, le menu Peuple de Venus n'est composé que de Celadons & de Silvandres, & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clelie. Le climat est très-favorable aux Amours. Venus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumiere plus vive & plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je vois présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Venus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins; un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toûjours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous les jours des Fêtes, des Danses & des Tournois. Permettez-moy de vous dire, Madame, repliquay-je, que vous ne connoissez guére bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groënlandois pour la froideur & pour la stupidité.

Mais que sera-ce des Habitans de Mercure? Ils sont encore plus proches du Soleil, & ils en sont deux fois & demie plus proches que nous. Il faut qu'ils soient fous à force de vivacité. Je croi qu'ils n'ont point de memoire, non plus que la plupart des Negres, qu'ils ne font jamais

de réflexion ſur rien, qu'ils n'agiſſent qu'à l'avanture, & par des mouvemens ſubits, & qu'enfin c'eſt dans Mercure que ſont les Petites-Maiſons de l'Univers. Ils voient le Soleil plus de ſix fois plus grand que nous ne le voyons; il leur envoye une lumiére ſi forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles Crepuſcules, & peut-être n'y pourroient-il pas diſtinguer les objets; & la chaleur à laquelle ils ſont accoûtumez eſt ſi exceſſive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre Fer, notre Argent, notre Or ſe fondroient chez eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoi qu'en de certains temps ce ſoit un Corps fort ſolide. Les Gens de Mercure ne ſoupçonneroient pas que dans un autre Monde ces liqueurs-là, qui ſont peut-être leurs Riviéres, ſont des Corps des plus durs que l'on connoiſſe. Leur année n'eſt que de trois mois. La durée de leur jour ne nous eſt point connuë, parce que Mercure eſt ſi petit & ſi proche du Soleil, dans les raions duquel il eſt preſque toûjours perdu, qu'il échape à toute l'adreſſe des Aſtronomes, & qu'on n'a pû encore avoir aſſez de priſe ſur lui, pour obſerver le mouvement qu'il doit avoir ſur ſon centre; mais ſes Habitans ont beſoin qu'il acheve ce tour en peu de temps; car apparemment brûlez comme ils ſont par un grand poële ardent ſuſpendu ſur leur têtes, ils ſoûpirent après la nuit. Ils ſont éclairez pendant ce temps-là de Venus, & de la Terre qui leur doivent paroître aſſez grandes. Pour les autres Planètes, comme elles ſont au-de là de la Terre vers le Firmament,

ils

ils les voient plus petites que nous ne les voions, & n'en reçoivent que bien peu de lumiére.

Je ne ſuis pas ſi touchée, dit la Marquiſe, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les ſoulageaſſions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes Pluyes qui le rafraîchiſſent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, juſtement dans les ſaiſons les plus chaudes.

Cela ſe peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur ſituation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, juſques-là que les Riviéres ſe gelent. C'eſt que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaiſons en ſont fort froides, & la force de la chaleur les fait ſortir de la Terre en grande abondance. Mercure ſera, ſi vous voulez, une petite Planète toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remède au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la Nature ne ſçauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque choſe de meilleur, ſurvient, & les y fait vivre agréablement. Ainſi on pourroit même ſe paſſer dans Mercure du Salpêtre & des Pluyes.

Après Mercure, vous ſçavez qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoy non* nous manque-là. Nous

jugeons par la Terre qui eſt habitée, que les autres Corps de la même eſpèce qu'elle doivent l'être auſſi; mais le Soleil n'eſt point un Corps de la même eſpèce que la Terre, ni que les autres Planètes. Il eſt la ſource de toute cette lumiére que les Planètes ne font que ſe renvoier les unes aux autres après l'avoir reçûë de lui. Elles en peuvent faire, pour ainſi dire, des échanges entre elles, mais elles ne la peuvent produire. Lui ſeul tire de ſoi-même cette précieuſe ſubſtance; il la pouſſe avec force de tous côtez; de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui eſt ſolide, & d'une Planète à l'autre il s'épand de longues & vaſtes traînées de lumiére qui ſe croiſent, ſe traverſent, & s'entrelaſſent en mille façons differentes, & forment d'admirables tiſſus de la plus riche matiére qui ſoit au monde. Auſſi le Soleil eſt-il placé dans le centre, qui eſt le lieu le plus commode d'où il puiſſe la diſtribuer également, & animer tout par ſa chaleur. Le Soleil eſt donc un Corps particulier, mais quelle ſorte de Corps? On eſt bien embarraſſé à le dire. On avoit toûjours crû que c'étoit un feu très-pur; mais on s'en deſabuſa au commencement de ce Siécle, qu'on apperçut des Taches ſur ſa ſurface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planètes dont je vous parlerai; que tout le Monde Philoſophe n'avoit l'eſprit remply d'autre choſe, & qu'enfin les nouvelles Planètes s'étoient miſes à la mode, on jugea auſſitôt que ces Taches en étoient, qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachoient neceſſairement quelque partie, en tournant leur moitié obſcure vers nous. Déja les Sçavans

vans faiſoient leur cour de ces prétenduës Planètes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit eu querelle entre eux à qui ſeroit demeuré le maître des Taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquiſe. Vous me diſiez l'autre jour qu'on avoit donné aux differentes parties de la Lune des noms de Sçavans & d'Aſtronomes, & j'en étois fort contente. Puiſque les Princes prennent pour eux la Terre, il eſt juſte que les Sçavans ſe reſervent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puiſſent, du moins en cas de beſoin, engager aux Princes quelque Aſtre, ou quelque partie de la Lune. Quant aux Taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun uſage. Il ſe trouva que ce n'étoient point des Planètes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent ſur le Soleil. Elles ſont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles diſparoiſſent toutes; quelquefois elles ſe mettent pluſieurs enſemble, quelquefois elles ſe ſeparent, quelquefois elles ſont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & même aſſez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil eſt une matiére liquide, quelques-uns diſent de l'Or fondu, qui boüillonne inceſſamment, & produit des impuretez, que la force de ſon mouvement rejette ſur ſa ſurface. Elles s'y conſument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels Corps étrangers

ce ſont-là, il y en a tel qui eſt dix-ſept cent fois plus gros que la Terre ; car vous ſçaurez qu'elle eſt plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugez par-là quelle eſt la quantité de cet Or fondu, ou l'étenduë de cette grande Mer de lumiére & de feu. D'autres diſent, & avec aſſez d'apparence, que les Taches, du moins pour la plupart, ne ſont point des productions nouvelles, & qui ſe diſſipent au bout de quelque temps, mais de groſſes maſſes ſolides, de figure fort irreguliére, toûjours ſubſiſtantes, qui tantôt flotent ſur le corps liquide du Soleil, tantôt s'y enfoncent ou entiérement ou en partie, & nous préſentent differentes pointes ou éminences, ſelon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles ſe tournent vers nous de differents côtez. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matiere ſolide qui ſert d'aliment au feu du Soleil. Enfin, quoique ce puiſſe être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'eſt pourtant dommage, l'habitation ſeroit belle. On ſeroit au centre de tout, on verroit toutes les Planètes tourner, reguliérement autour de ſoi, au lieu que nous voyons dans leur cours une infinité de bizarreries, qui n'y paroiſſent que parce que nous ne ſommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'eſt-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'eſt-il pas pitoyable ? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Aſtres puiſſe être extrémement facile, & juſtement dans ce lieu-là, il n'y a perſonne. Vous n'y ſongez pas, dit la Marquiſe. Qui ſeroit dans le Soleil, ne verroit rien, ni Planètes, ni Etoiles Fixes. Le Soleil n'efface-t-il

t-il pas tout ? Ce ſeroient ſes Habitans qui ſeroient bien fondez à ſe croire ſeuls dans toute la Nature.

J'avoüe que je m'étois trompé, répondis-je, je ne ſongeois qu'à la ſituation où eſt le Soleil, & non à l'effet de ſa lumiére ; mais vous qui me redreſſez ſi à propos, vous voulez bien que je vous diſe, que vous vous êtes trompée auſſi ; les Habitans du Soleil ne le verroient ſeulement pas. Ou ils ne pourroient ſoûtenir la force de ſa lumiére, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque diſtance, & tout bien conſideré, le Soleil ne ſeroit qu'un ſejour d'Aveugles ; Encore un coup, il n'eſt pas fait pour être habité ; mais voulez-vous que nous pourſuivions notre Voyage des Mondes ? Nous ſommes arrivez au centre qui eſt toûjours le lieu le plus bas dans tout ce qui eſt rond, & je vous dirai en paſſant, que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieües, il faudroit préſentement retourner ſur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planètes que nous avons viſitées. Enſuite c'eſt Mars qui ſe préſente. Mars n'a rien de curieux que je ſçache, ſes jours ſont de plus d'une demie-heure plus longs que les nôtres ; & ſes années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il eſt environ quatre fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand, & moins vif que nous ne le voyons ; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie choſe que Jupiter avec ſes quatre Lunes ou Satellites ? Ce ſont quatre petites Planètes, qui

tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquise, pourquoi y a-t-il des Planètes qui tournent autour d'autres Planetès qui ne valent pas mieux qu'elles? Serieusement il me paroîtroit plus regulier & plus uniforme que toutes les Planètes, & grandes & petites; n'eussent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah? Madame, repliquai-je, si vous sçaviez ce que c'est que les Tourbillons de Descartes, ces Tourbillons dont le nom est si terrible; & l'idée si agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il est beau de sçavoir ce que c'est que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenuë sur la Philosophie; laissons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens, repris-je; c'est dommage qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'est un amas de matiére dont les parties sont détachées les unes des autres, & se meuvent toutes en un même sens; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvû qu'elles suivent toûjours le mouvement general. Ainsi un Tourbillon de vent, c'est une infinité de petites parties d'air, qui tournent en rond: toutes ensemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous sçavez que les Planètes sont portées dans la matiére celeste, qui est d'une subtilité & d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand

grand amas de matiére celeſte, qui eſt depuis le Soleil juſques aux Etoiles Fixes, tourne en rond; & emportant avec ſoi les Planètes, les fait tourner toutes en un même ſens autour du Soleil, qui occupe le centre, mais en des temps plus ou moins longs, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas juſqu'au Soleil qui ne tourne ſur lui-même, parce qu'il eſt juſtement au milieu de toute cette matiére celeſte; & vous remarquerez en paſſant, que quand la Terre ſeroit dans la place où il eſt, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner ſur elle-même.

Voilà quel eſt le grand Tourbillon dont le Soleil eſt comme le Maître; mais en même temps les Planètes ſe compoſent de petits Tourbillons particuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil ne laiſſe pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner auſſi autour d'elle en même ſens une certaine quantité de cette matiére celeſte, qui eſt toûjours prête à ſuivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de ſon mouvement general. C'eſt-là le Tourbillon particulier de la Planète, & elle le pouſſe auſſi loin que la force de ſon mouvement ſe peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planète moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indiſpenſablement à tourner autour d'elle, & le tout enſemble, la grande Planète, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'eſt ainſi qu'au commencement du Monde nous nous fîmes ſuivre par la Lune, parce qu'elle ſe trouva dans

l'étenduë de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bienséance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre petites Planètes, il se les assujettit toutes quatre; & nous qui sommes une Planète principale, croyez-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvez proche de lui? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la notre, tant il est vrai que le seul hazard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous demeurerons toûjours où nous sommes? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planète aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber; car il me paroît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'est la matiére celeste, elle devroit agiter les Planètes irreguliérement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y perdre, répondis-je, peut-être irions-nous soûmettre à notre domination Mercure ou Mars, qui sont de plus petites Planètes, & qui ne nous pourroient resister. Mais nous n'avons rien à esperer ni à craindre, les Planètes se tiennent où elles sont, & les nouvelles conquêtes leur sont défenduës, comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous sçavez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on met-

mette sur ces deux liqueurs un Corps extrémement leger, l'huile le soûtiendra, & il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre Corps plus pesant, & qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop foible pour l'arrêter, & tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau, qui aura la force de le soûtenir. Ainsi dans cette liqueur, composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux Corps inégalement pesans se mettent naturellement à deux places differentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennent separées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même chose. Représentez-vous que la matiére celeste qui remplit ce grand Tourbillon, a differentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les pesanteurs sont differentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planètes ont aussi differentes pesanteurs, chacune d'elles par consequent s'arrête dans la couche qui a précisément la force necessaire pour la soûtenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la Marquise, que ces pesanteurs-là reglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les reglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables! Me voila fort en repos du côté de Jupiter. Je suis bien-aise qu'il nous laisse dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous

Vous auriez tort de les lui envier, repris-je, il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il eſt cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'eſt-à-dire, qu'il eſt à cent ſoixante-cinq millions de lieües, & par conſequent ſes Lunes ne reçoivent, & ne lui renvoyent qu'une lumiére aſſez foible. Le nombre ſupplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne ſur lui-même en dix heures, & que ſes nuits qui n'en durent que cinq, ſont fort courtes, quatre Lunes ne paroîtroient pas ſi neceſſaires. Celle qui eſt la plus proche de Jupiter fait ſon cercle autour de lui en quarante-deux heures, la ſeconde en trois jours & demi, la troiſiéme en ſept, la quatriéme en dix-ſept, & par l'inégalité même de leur cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis ſpectacles du monde. Tantôt elles ſe levent toutes quatre enſemble, & puis ſe ſeparent preſque dans le moment; tantôt elles ſont toutes à leur Midi rangées l'une au deſſus de l'autre; tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des diſtances égales, tantôt quand deux ſe levent, deux autres ſe couchent; ſur tout j'aimerois à voir ce jeu perpetuel d'Éclipſes qu'elles font; car il ne ſe paſſe point de jour qu'elles ne s'éclipſent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipſent le Soleil; & aſſurément les éclipſes s'étant renduës ſi familiéres en ce monde-là, elles y ſont un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeur, comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la Marquiſe, à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce ne ſoient que de petites Planètes ſubalternes, deſtinées ſeulement à en éclairer une autre pendant ſes nuits? N'en doutez nullement, répondis-

dis-je. Ces Planètes n'en ſont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être aſſervies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter, fuſſent comme des Colonies de Jupiter, quelles euſſent reçû de lui, s'il étoit poſſible, leurs Loix & leurs Coûtumes, que par conſequent elles lui rendiſſent quelque ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la grande Planète qu'avec reſpect. Ne faudroit-il point auſſi, lui dis-je, que les quatre Lunes envoyaſſent de temps en temps des Députez dans Jupiter, pour lui prêter ſerment de fidelité? Pour moi, je vous avoüe que le peu de ſuperiorité que nous avons ſur les Gens de notre Lune, me fait douter que Jupiter en ait beaucoup ſur les Habitans des ſiennes, & je croi que l'avantage auquel il puiſſe le plus raiſonnablement prétendre, c'eſt de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui eſt la plus proche de lui, ils le voyent ſeize cent fois plus grand que notre Lune ne nous paroît, quelle monſtreuſe Planète ſuſpenduë ſur leurs têtes! En verité, ſi les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât ſur eux, & ne les écraſât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de ſujet de craindre une chute de Jupiter. C'eſt peut-être là auſſi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipſes, dont vous m'avez aſſuré qu'ils ſont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelque autre ſottiſe. Il le faut de neceſſité abſoluë, répondis-je. L'Inventeur du troiſiéme Siſtême dont je vous parlois l'autre jour, le celebre Ticho-Brahé, un des plus grands Aſtronomes qui furent jamais, n'a-

n'avoit garde de craindre les Eclipſes, comme le Vulgaire les craint, il paſſoit ſa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place? Si en ſortant de ſon logis la premiére perſonne qu'il rencontroit étoit une Vielle, ſi un Liévre traverſoit ſon chemin, Tycho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuſe, & retournoit promptement ſe renfermer chez lui, ſans oſer commencer la moindre choſe.

Il ne ſeroit pas juſte, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pû ſe délivrer impunément de la crainte des Eclipſes, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fuſſent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils ſubiront la Loi commune; & s'ils ſont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, eclairciſſez-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre eſt ſi petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui ſoyons inconnus.

De bonne foi, je croi que cela eſt ainſi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'eſt trop peu, il ne la voit point. Voici ſeulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Aſtronomes, qui après avoir bien pris de la peine à compoſer des Lunettes excellentes, après avoir choiſi les plus belles nuits pour obſerver, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planète qu'ils n'avoient jamais vûë. D'abord le Journal des Sçavans de ce Païs-là en parle; le Peu-

ple

pie de Jupiter ; ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire ; les Philoſophes dont cela détruit les opinions, forment le deſſein de n'en rien croire ; il n'y a que les Gens très-raiſonnables qui en veulent bien douter. On obſerve encore, on revoit la petite Planète ; on s'aſſure bien que ce n'eſt point une viſion ; on commence même à ſoupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil ; on trouve au bout de mille obſervations, que ce mouvement eſt d'une année ; & enfin grace à toutes les peines que ſe donnent les Sçavans, on ſçait dans Jupiter que notre Terre eſt au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la vûë à peine peut elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquiſe, qu'il n'eſt point trop agréable de ſçavoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me repreſenterois avec plaiſir ces Lunettes de Jupiter dreſſées vers nous, comme les nôtres le ſont vers lui, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planètes s'entreconſiderent & demandent l'une de l'autre *Quel Monde eſt-ce-là ? Quelles Gens l'habitent ?*

Cela ne va pas ſi vîte que vous penſez, repliquay-je. Quand on verroit notre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre Terre ce n'eſt pas nous ; on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer, Dieu ſçait comme tout Jupiter ſe moque de lui. Peut être même ſommes-nous cauſe qu'on y a fait le procès à des Philoſophes qui ont voulu ſoûtenir que nous étions. Cependant que les Habitans de Jupiter ſont aſſez occupez à faire des découvertes ſur leur Planète, pour ne

ſon-

ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi grande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſtophes Colombs ne ſçauroient manquer d'employ. Il faut que les Peuples de ce monde-là ne connoiſſent pas ſeulement de reputation la centiéme partie des autres Peuples ; au lieu que dans Mercure, qui eſt fort petit, ils ſont tous voiſins les uns des autres ; ils vivent familiérement enſemble, & ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugez bien qu'on y voit encore moins Venus qui eſt plus éloignée de lui, & encore moins Mercure qui eſt & plus petit & plus éloigné. En récompenſe ſes Habitans voient leurs quatre Lunes, & Saturne avec les ſiennes & Mars. Voilà aſſez de Planètes pour embaraſſer ceux d'entre eux qui ſont Aſtronomes, la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reſte dans l'Univers.

Quoy, dit la Marquiſe, vous comptez cela pour une grace? Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon ſeize Planètes. La nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que ſept, n'eſt-ce pas là une aſſez grande faveur ? Mais nous, qui n'en ſentons pas le prix, nous faiſons ſi bien que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées ; auſſi en ſommes-nous punis par les grands travaux que l'Aſtronomie demande preſentement.

Je voy, reprit-elle, par ce nombre de ſeize Planètes qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a auſſi, repliquay-je, & avec d'autant plus de juſtice, que comme il tourne en trente ans au-

autour du Soleil : il a des Pays où la nuit dure quinze ans, par la même raiſon que ſur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de ſix mois ſous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter, & par conſequent dix fois plus que nous, ſes cinq Lunes ſi foiblement éclairées lui donneroient-elles aſſez de lumiére pendant ſes nuits ? Non ; il a encore une reſſource ſinguliére & unique dans tout l'Univers connu. C'eſt un grand Cercle, & un grand Anneau aſſez large qui l'environne, & qui étant aſſez élevé pour être preſque entiérement hors de l'ombre du Corps de cette Planète, réfléchit la lumiére du Soleil dans des lieux qui ne le voient point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes, parce qu'il eſt moins élevé que la plus baſſe.

En vérité, dit la Marquiſe, de l'air d'une perſonne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela eſt d'un grand ordre ; il paroît bien que la Nature a eu en vûë les beſoins de quelques Etres vivans, & que la diſtribution des Lunes n'a pas été faite au hazard. Il n'en eſt tombé en partage qu'aux Planètes éloignées du Soleil, à Jupiter, à Saturne ; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiére, dont les nuits ſont fort courtes, & qui les compte apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendez, il me ſemble que Mars qui eſt encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le diſſimuler, répondis-je, il n'en

n'en a point, & il faut qu'il ait pour ſes nuits des reſſources que nous ne ſçavons pas. Vous avez veu des Phoſphores, de ces matiéres liquides ou ſeches, qui, en recevant la lumiére du Soleil, s'en imbibent, & s'en penetrent, & enſuite jettent un aſſez grand éclat dans l'obſcurité. Peut-être, Mars a-t-il de grands Rochers fort élevez, qui ſont des Phoſphores naturels, & qui prennent pendant le jour une proviſion de lumiére qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne ſçauriez nier que ce ne fût un Spectacle aſſez agreable de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dès que le Soleil ſeroit couché, & faire ſans aucun art des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous ſçavez encore qu'il y a en Amerique des Oiſeaux qui ſont ſi lumineux dans les tenebres, qu'on s'en peut ſervir pour lire. Que ſçavons-nous ſi Mars n'a point un grand nombre de ces Oiſeaux, qui dès que la nuit eſt venuë, ſe diſperſent de tous côtez, & vont répandre un nouveau jour.

Je ne me contente, reprit-elle, ny de vos Rochers ny de vos Oiſeaux. Cela ne laiſſeroit pas d'être joli; mais puiſque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne, & à Jupiter, c'eſt une marque qu'il faut des Lunes. J'euſſe été bien-aiſe que tous les Mondes éloignez du Soleil en euſſent, ſi Mars ne nous fût point venu faire une exception deſagreable. Ah! vraiment, repliquay-je; ſi vous vous méliez de Philoſophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoûtumaſſiez à voir des exceptions dans les meilleurs Siſtêmes. Il y a toû-

toûjours quelque choſe qui y convient le plus juſte du monde, & puis quelque choſe auſſi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laiſſe-là, ſi on deſeſpere d'en pouvoir venir à bout. Uſons-en de même pour Mars, puiſqu'il ne nous eſt point favorable, & ne parlons point de de lui. Nous ſerions bien étonnez ſi nous étions dans Saturne, de voir ſur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demy Cercle d'un bout à l'autre de l'Horiſon, & qui nous renvoiant la lumiére du Soleil feroit l'effet d'une Lune continuë. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau, interrompit-elle en riant? Quoi que je ſois d'humeur, répondis-je, à en envoier par tout aſſez hardiment, je vous avouë que je n'oſerois en mettre là, cet Anneau me paroît une habitation trop irreguliére. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas ſe diſpenſer de les peupler. Si cependant l'anneau n'étoit, comme quelques-uns le ſoupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui ſe ſuiviſſent de fort près & euſſent un mouvement égal, & que les cinq petites Lunes fuſſent cinq échapées de ce grand Cercle, que de Mondes dans le Tourbillon de Saturne! Quoi qu'il en ſoit les Gens de Saturne ſont aſſez miſerables, même avec le ſecours de l'Anneau. Il leur donne de la lumiére, mais quelle lumiére dans l'éloignement où il eſt du Soleil! Le Soleil même qu'ils voient cent fois plus petit que nous, n'eſt pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une cha-

chaleur bien foible; & ſi vous les mettiez dans nos Pays les plus froids, dans la Groënlande, ou dans la Lapponie, vous les verriez ſuer à groſſes gouttes, & expirer de chaud. S'ils avoient de l'Eau, ce ne ſeroit point de l'Eau pour eux, mais une pierre polie, un Marbre; & l'Eſprit de Vin, qui ne gele jamais ici, ſeroit dur comme nos Diamans.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me glace, dit la Marquiſe, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut bien, repliquai-je, que les deux Mondes qui ſont aux extremitez de ce grand Tourbillon, ſoient oppoſez en toutes choſes.

Ainſi, reprit-elle, on eſt bien ſage dans Saturne, car vous m'avez dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'eſt pas bien ſage dans Saturne, repris-je, du moins, ſelon toutes les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce ſont gens qui ne ſçavent ce que c'eſt que de rire, qui prennent toûjours un jour pour répondre à la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſſent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folatre.

Il me vient une penſée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure ſont vifs, tous ceux de Saturne ſont lents. Parmy nous les uns ſont vifs, les autres lents; cela ne viendroit-il point de ce que notre Terre étant juſtement au milieu des autres mondes, nous participons des extremitez? il n'y a point pour les Hommes de Caractére fixe & déterminé; les uns ſont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous ſommes un mélange de toutes les eſpèces qui ſe trouvent

dans

dans les autres Planètes. J'aime assez cette idée, repris-je, nous formons un assemblage si bizarre, qu'on pourroit croire que nous serions ramassez de plusieurs Mondes differens. A ce compte il est assez commode d'être ici, on y voit tous les autres Mondes en abregé.

Du moins, reprit la Marquise, une commodité fort réelle qu'a notre Monde par sa situation, c'est qu'il n'est ny si chaud que celui de Mercure ou de Venus, ny si froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus, nous sommes justement dans un endroit de la Terre où nous ne sentons l'excès ny du chaud ny du froid. En vérité si un certain Philosophe rendoit grace à la Nature d'être Homme & non pas Bête, Grec, & non pas Barbare, moy je veux lui rendre grace d'être sur la Planète la plus temperée de l'Univers, & dans un des lieux les plus temperez de cette Planète. Si vous m'en croiez, Madame répondis-je, vous lui rendrez graces d'être jeune & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Françoise, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres sujets de reconnoissance, que ceux que vous tirez de la situation de votre Tourbillon, ou de la temperature de votre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laissez-moi avoir de la reconnoissance sur tout, jusques sur le Tourbillon où je suis placée. La mesure de bonheur qui nous a été donnée, est assez petite, il n'en faut rien perdre, & il est bon d'avoir pour les choses les plus communes, & les moins considerables, un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaisirs vifs, on en auroit peu, on les attendroit longtemps, & on

les payeroit bien. Vous me promettez donc, repliquai-je, que ſi on vous propoſoit de ces plaiſirs vifs, vous vous ſouviendriez des Tourbillons & de moi, & que vous ne nous negligeriez pas tout-à-fait ? Oüi, repondit-elle, mais faites, que la Philoſophie me fourniſſe toûjours des plaiſirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'eſpere qu'ils ne vous manqueront pas. J'ay des Etoiles fixes, qui paſſent tout ce que vous avez veu juſqu'ici.

CINQUIÉME SOIR.

Que les Etoiles Fixes ſont autant de Soleils dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquiſe ſentit une vraie impatience de ſçavoir ce que les Etoiles fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planètes, me dit-elle ? Ne le ſeront-elles pas ? Enfin qu'en ferons-nous ? Vous le devineriez peut être, ſi vous en aviez bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne ſçauroient être moins éloignées de la Terre, que de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois la diſtance d'ici au Soleil qui eſt de trente-trois millions de lieuës, & ſi vous fâchiez un Aſtronome, il les mettroit encore plus loin. La diſtance du Soleil à Saturne, qui eſt la Planète la plus éloignée, n'eſt que trois cens trente millions de lieuës ; ce n'eſt rien par rapport à la diſtance du Soleil ou de la Ter-

re

re aux Etoiles fixes, on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumiére, comme vous voiez, eſt aſſez vive & aſſez éclatante. Si elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la receuſſent déja bien foible après un ſi épouvantable trajet ; il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoiaſſent à cette même diſtance. Il ſeroit impoſſible qu'une lumiére qui auroit eſſuyé une reflexion, & fait deux fois un ſemblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voilà donc lumineuſes par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de Soleils.

Ne me trompai-je point, s'écria la Marquiſe, ou ſi je vois où vous me voulez mener ? M'allez-vous dire : *Les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, notre Soleil eſt le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui, pourquoi chaque Etoile fixe ne ſera-t-elle pas auſſi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle ? Notre Soleil a des Planètes qu'il éclaire, pourquoi chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas auſſi qu'elle éclairera ?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phedre à Enone, *C'eſt toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers ſi grand que je m'y perds, je ne ſçai plus où je ſuis, je ne ſuis plus rien. Quoi, tout ſera diviſé en Tourbillons jettez confuſément les uns parmi les autres ? Chaque Etoile ſera le centre d'un Tourbillon peut-être auſſi grand que celui où nous ſommes ? Tout cet eſpace immenſe qui comprend notre Soleil & nos Planètes, ne ſera qu'une petite parcelle de l'Univers ? Autant d'eſpaces pareils que d'Etoiles

fixes ? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aise. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleuë, où les Etoiles étoient cloüées, l'Univers me paroissoit petit & étroit, je m'y sentois comme oppressé, presentement qu'on a donné infiniment plus d'étenduë & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, & que je suis dans un plus grand air, & assurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produisant, elle a fait une profusion de richesses tout-à-fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se representer que ce nombre prodigieux de Tourbillons, dont le milieu est occupé par un Soleil qui fait tourner des Planètes autour de lui. Les Habitans d'une Planète d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous côtez les Soleils des Tourbillons dont ils sont environnez, mais ils n'ont garde d'en voir les Planètes, qui n'ayant qu'une lumiére foible, empruntée de leur Soleil, ne la poussent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une espéce de perspective si longue, que la veuë n'en peut attraper le bout. Je voi clairement les Habitans de la Terre, ensuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planètes de notre Tourbillon assez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre ; après eux viennent les Habitans des Planètes des autres Tourbillons. Je vous avouë qu'ils sont tout-à-fait dans l'enfoncement, que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les apperçois presque point. Et en effet, ne sont-ils pas presque aneantis

par

par l'expreſſion même dont vous êtes obligé de vous ſervir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planètes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre eſt infini. Nous-mêmes, à qui la même expreſſion convient, avoüez que vous ne ſçauriez preſque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi, je commence à voir la Terre ſi effroyablement petite, que je ne croi pas avoir deſormais d'empreſſement pour aucune choſe. Aſſurément ſi on a tant d'ardeur de s'aggrandir, ſi on fait deſſeins ſur deſſeins, ſi on ſe donne tant de peine, c'eſt que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma pareſſe profite de mes nouvelles lumiéres, & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : *Ah ! ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que les Etoiles fixes* ! Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas ſçu, repliquai-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune eſt habitée, dit fort ſerieuſement qu'il n'étoit pas poſſible qu'Ariſtote ne fût dans une opinion ſi raiſonnable, (comment une vérité eût-elle échapée à Ariſtote?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au deſeſpoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pû conquerir. A plus forte raiſon lui eût-on fait myſtére des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là; c'eût été faire trop mal ſa Cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je ſuis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoiſſance que j'en ai. Ils ne gueriſſent tout au plus, ſelon votre raiſonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foibleſſe pour ce qui eſt beau, voilà

mon mal, & je ne croi pas que les Tourbillons y puiſſent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux, ou une belle bouche, cela vaut toûjours ſon prix en dépit de tous les Mondes poſſibles.

C'eſt une étrange choſe que l'Amour, répondit-elle en riant; il ſe ſauve de tout, & il n'y a point de Syſtême qui lui puiſſe faire de mal. Mais auſſi parlez-moi franchement, votre Syſtême eſt-il bien vrai? Ne me déguiſez rien, je vous garderai le ſecret. Il me ſemble qu'il n'eſt appuyé que ſur une petite convenance bien legére. Une Etoile fixe eſt lumineuſe d'elle-même comme le Soleil, par conſequent il faut qu'elle ſoit comme le Soleil le centre, & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ſes Planètes qui tournent autour d'elle. Cela eſt-il d'une neceſſité bien abſoluë? Ecoutez, Madame, répondis-je, puiſque nous ſommes en humeur de mêler toûjours des folies de galanterie à nos diſcours les plus ſerieux, les raiſonnemens de Mathematique ſont faits comme l'Amour. Vous ne ſçauriez accorder ſi peu de choſe à un Amant, que bien-tôt après il ne faille lui en accorder davantage, & à la fin cela va loin. De même accordez à un Mathematicien le moindre principe, il va vous en tirer une conſequence, qu'il faudra que vous lui accordiez auſſi, & de cette conſequence encore une autre; & malgré vous-même, il vous mene ſi loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux ſortes de Gens-là prennent toûjours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choſes ſont ſemblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire auſſi ſemblables en ce qui ne me paroît

point

point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle reſſemble à la Terre, les autres Planètes, parce qu'elles reſſemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes reſſemblent à notre Soleil, je leur attribuë tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, ſur le pied de cette reſſemblance que vous mettez entre les Etoiles fixes & notre Soleil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui ſe montre à eux ſeulement pendant leurs nuits.

Cela eſt hors de doute, répondis-je. Notre Soleil eſt ſi proche de nous en comparaiſon des Soleils des autres Tourbillons, que ſa lumiére doit avoir infiniment plus de force ſur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout; mais dans un autre grand Tourbillon, c'eſt un autre Soleil qui y domine, & il efface à ſon tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reſte des autres Soleils étrangers, c'eſt-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourſe, ou de quelque Taureau. Pour les Planètes qui tournent autour de lui, notre Terre, par exemple, comme on ne les voit point de ſi loin, on n'y ſonge ſeulement pas. Ainſi tous les Soleils ſont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils ſont placez, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils ſont uniques en leur eſpèce, par tout ailleurs ils ne ſervent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle,

que les Mondes malgré cette égalité, different en mille choſes, car un fond de reſſemblance ne laiſſe pas de porter des differences infinies?

Aſſurément, repris-je, mais la difficulté eſt de deviner. Que ſçai-je? Un Tourbillon a plus de Planètes qui tournent autour de ſon Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planètes ſubalternes, qui tournent autour de Planètes plus grandes, dans l'autre il n'y en a point. Ici elles ſont toutes ramaſſées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au de là duquel s'étend un grand eſpace vuide, qui va juſqu'aux Tourbillons voiſins, ailleurs elles prennent leurs cours vers les extremitez du Tourbillon & laiſſent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puiſſe y avoir quelques Tourbillons deſerts, & ſans Planètes; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre, ait un veritable mouvement, & emporte ſes Planètes avec ſoi; d'autres dont les Planètes s'élevent ou s'abaiſſent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient ſuſpenduës. Enfin que voudriez-vous? En voilà bien aſſez pour un homme qui n'eſt jamais ſorti de ſon Tourbillon.

Ce n'en eſt guére, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne ſuffit que pour cinq ou ſix, & j'en voi d'ici des milliers.

Que ſeroit-ce donc, repris-je, ſi je vous diſois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes, que celles que vous voyez, qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infini qui ne ſe montrent point aux yeux, & que dans une ſeule Conſtellation où l'on en comptoit peut-être

douze

douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans tout le Ciel?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle, je me rends; vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je ſçai bien, ajoûtai-je, ce que je vous garde encore. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voye de Lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'eſt? Une infinité de petites Etoiles inviſibles aux yeux à cauſe de leur petiteſſe, & ſemées ſi près les unes des autres, qu'elles paroiſſent former une lueur continuë. Je voudrois que vous viſſiez avec des Lunettes cette Fourmilliére d'Aſtres, & cette graine des Mondes. Ils reſſemblent en quelque ſorte aux Iſles Maldives, à ces douze mille petites Iſles ou Bancs de ſable, ſeparez ſeulement par des Canaux de Mer que l'on ſauteroit preſque comme des Foſſez. Ainſi les petits Tourbillons de la Voye de Lait ſont ſi ſerrez, qu'il me ſemble que d'un Monde à l'autre on pourroit ſe parler, ou même ſe donner la main. Du moins je croi que les Oiſeaux d'un Monde paſſent aiſément dans un autre, & que l'on y peut dreſſer des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes ſortent apparemment de la regle generale, par laquelle un Soleil dans ſon Toubillon efface dès qu'il paroît tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits Tourbillons de la Voye de Lait, votre Soleil n'eſt preſque pas plus proche de vous, & n'a pas ſenſiblement plus de force ſur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voiſins. Vous voyez donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux, qui ſont fort proches les uns des autres,

& peu éloignez de vous. Lors que vous perdez de veuë votre Soleil particulier, il vous en reſte encore aſſez, & votre nuit n'eſt pas moins éclairée que le jour, du moins la difference ne peut pas être ſenſible; & pour parler plus juſte, vous n'avez jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnez, les Gens de ces Mondes-là, accoûtumez comme ils ſont à une clarté perpetuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de veritables nuits, qui tombent dans des tenèbres profondes, & qui quand ils joüiſſent de la lumiére, ne voyent même qu'un ſeul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Etres diſgraciez de la Nature, & notre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquiſe, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait; je voi bien qu'elles n'y ſeroient de nul uſage aux Planètes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des eſpaces trop étroits pour s'embarraſſer de cet attirail de Planètes ſubalternes. Mais ſçavez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes ſi liberalement, vous me faites naître une veritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous ſommes. Les Tourbillons ſont ronds, n'eſt-il pas vrai? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une ſeule? Je veux m'imaginer cela, & je ſens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'eſprit, répondis-je, à avoir cette difficulté là, & même à ne la pouvoir réſoudre; car elle eſt très-bonne en ſoi, & de la maniére dont vous la concevez, elle eſt ſans réponſe, & c'eſt avoir bien peu d'eſprit

prit que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé, il auroit six faces plates, & seroit bien éloigné d'être rond; mais sur chacune de ces faces, on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de six faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit jusqu'à mille Tourbillons qui pourroient poser sur lui, chacun sur une face, & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond, en sorte qu'un Diamant taillé à facetes de tous côtez, si les facetes étoient fort petites, seroit quasi aussi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne sont ronds que de cette maniére-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces sont fort inégales; ici elles sont plus grandes, là plus petites. Les plus petits de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voye de Lait, & soûtiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons, qui sont appuyez sur deux faces voisines, laissent quelque vuide entre eux par embas, comme cela doit arriver très-souvent, aussi-tôt la Nature qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laissent pas d'être un, ou deux, ou mille Mondes de plus. Ainsi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoi que ces petits Mondes n'ayent été faits que pour être jettez dans des coins de l'Univers qui fussent demeurez inutiles, quoi qu'ils soient inconnus aux autres Mondes qui les touchent,

ils ne laiſſent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce ſont eux ſans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui ſont en une quantité ſi prodigieuſe. Enfin tous ces Tourbillons s'ajuſtent les uns avec les autres le mieux qu'il eſt poſſible; & comme il faut que chacun tourne autour de ſon Soleil ſans changer de place, chacun prend la maniére de tourner, qui eſt la plus commode & la plus aiſée dans la ſituation où il eſt. Ils s'engrainent en quelque façon les uns dans les autres comme les roues d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il eſt pourtant vrai qu'ils agiſſent auſſi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, eſt comme un Balon qui s'étendroit, ſi on le laiſſoit faire, mais il eſt auſſi-tôt repouſſé par les Mondes voiſins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainſi de ſuite; & quelques Philoſophes prétendent que les Etoiles fixes ne nous envoyent cette lumiére tremblante, & ne paroiſſent briller à repriſes, que parce que leurs Tourbillons pouſſent perpetuellement le notre, & en ſont perpetuellement repouſſez.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquiſe. J'aime ces Balons qui s'enflent & ſe deſenflent à chaque moment, & ces Mondes qui ſe combattent toûjours; & ſur tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumiére, qui apparemment eſt le ſeul qu'ils puiſſent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'eſt pas le ſeul. Les Mondes voiſins nous envoient quelquefois viſiter, & même aſſez magnifiquement. Il nous en vient des Comètes, qui ſont toûjours ornées,

nées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe venerable, où d'une queuë majeſtueuſe.

Ah! quels députez, dit-elle en riant! On ſe paſſeroit bien de leur viſite, elle ne ſert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, répliquai-je, à cauſe de leur équipage extraordinaire; mais les enfans ſont en grand nombre. Les Comètes ne ſont que des Planètes qui appartiennent à un Tourbillon voiſin. Elles avoient leur mouvement vers ſes extremitez; mais ce Tourbillon étant peut être differemment preſſé par ceux qui l'environnent, eſt plus rond par en haut, & plus plat par embas, & c'eſt par embas qu'il nous regarde. Ces Planètes qui auront commencé vers le haut à ſe mouvoir en cercle ne prévoioient pas qu'embas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il eſt là comme écraſé, & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut néceſſairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je ſuppoſe qui eſt le nôtre, & quelles en coupent les extremitez. Auſſi ſont-elles toûjours fort élevées à notre égard, on peut croire qu'elles marchent au deſſus de Saturne. Il eſt néceſſaire, veu la prodigieuſe diſtance des Etoiles fixes, que depuis Saturne juſqu'aux extremitez de notre Tourbillon, il y ait un grand eſpace vuide, & ſans Planètes. Nos Ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand eſpace. Qu'ils ne s'inquietent plus, nous en avons trouvé l'uſage; c'eſt l'appartement des Planètes étrangéres qui entrent dans notre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſque dans le cœur de notre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planètes, nous les recevons comme le Grand

Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais, ſeulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoier, & que nous ne renvoions point de nos Planètes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, repliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſçai pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planètes étrangéres ont un air bien menaçant avec leurs queuës & leurs barbes, & peut-être on nous les envoye pour nous inſulter; au lieu que les nôtres, qui ne ſont pas faites de la même maniére, ne ſeroient pas ſi propres à ſe faire craindre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queuës & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Les Planètes étrangéres ne different en rien des nôtres, mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queuë ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée; mais toûjours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une eſpèce d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queuë ou une barbe dans quelque autre Tourbillon, & y répandre l'effroy, & qu'enſuite aiant mis bas cet accompagnement terrible, il revint ſe ranger ici avec les autres Planètes à ſes fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne ſorte point de notre Tourbillon. Je vous ay dit le choc qui ſe fait à l'en-

à l'endroit où deux Tourbillons se poussent, & se repoussent l'un l'autre ; je croi que dans ce pas-là une pauvre Planète est agitée assez rudement, & que ses Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croions nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comète ; c'est la Comète elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la Marquise, elle nous apporte tous ses Habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du notre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comète ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre Monde, ceux qui ont déja fait le voiage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bien-tôt une Planète qui a un grand Anneau autour d'elle, disent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinez à observer le moment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient aussitôt, *Nouveau Soleil*, *Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient, *Terre*, *Terre*.

Il ne faut donc plus songer, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comète, mais j'espere du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi ? s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent ? Oüi, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vû dans le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voions plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiére, grande désolation assurément dans tout le Tourbillon ; mortalité géné-

néra-

nérale ſur toutes les Planètes ; car que faire ſans Soleil ? Cette idée eſt trop funeſte, reprit-elle. N'y auroit-il pas moien de me l'épargner ? Je vous dirai, ſi vous voulez, répondis-je, ce que diſent de fort habiles gens, que ces Etoiles fixes qui ont diſparu ne ſe ſont pas pour cela éteintes, que ce ſont des Soleils qui ne le ſont qu'à demy, c'eſt-à-dire, qui ont une moitié obſcure, & l'autre lumineuſe ; que comme ils tournent ſur eux-mêmes, tantôt ils nous preſentent la moitié lumineuſe, & qu'alors nous les voions, tantôt la moitié oſcure, qu'alors nous ne les voions plus. Selon toutes les apparences la cinquiéme Lune de Saturne eſt faite ainſi, car pendant une partie de ſa révolution, on la perd abſolument de veuë, & ce n'eſt pas qu'elle ſoit alors plus éloignée de la Terre ; au contraire elle en eſt quelque fois plus proche que dans d'autres temps où elle ſe laiſſe voir. Et quoique cette Lune ſoit une Planète, qui naturellement ne tire pas à conſéquence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui ſoit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le notre n'en a que de paſſagéres. Je prendrai bien pour vous obliger cette opinion-là, qui eſt plus douce que l'autre ; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des temps reglez pour paroître & pour diſparoître, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demi-Soleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons-nous des Etoiles qui diſparoiſſent, & ne ſe remontrent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes ? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demi-Soleils ; ce pen-

pendant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne se feront pas éteints; ils se feront seulement enfoncez dans la profondeur immense du Ciel, & nous ne pourrons plus les voir; en ce cas le Tourbillon aura suivy son Soleil, & tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus legers & plus agiles qui se glissent entre les autres, & font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile, mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui viennent se montrer à nous, qui passent beaucoup de temps à ne faire que paroître & disparoître, & enfin disparoissent entiérement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps reglez, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne disparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-temps. Prenez votre résolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles soient des Soleils qui s'obscurcissent assez pour cesser d'être visibles à nos yeux, & ensuite se rallument, & à la fin s'éteignent tout à fait. Comment un Soleil peut-il s'obscurcir & s'éteindre, dit la Marquise, lui qui est en lui-même une source de lumiére? Le plus aisément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les taches de notre Soleil, étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres,

tres, en ſuite elles iront juſqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toûjours, & adieu le Soleil. Si le Soleil eſt un feu attaché à une matiére ſolide qui le nourrit, nous n'en ſommes pas mieux, la matiére ſolide ſe conſumera. Nous l'avons déja même échappée belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entiéres, pendant celle, par exemple, qui ſuivit la mort de Ceſar. C'étoit la croûte qui commençoit à ſe faire; la force du Soleil la rompit & la diſſipa; mais ſi elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquiſe. Preſentement que je ſçai les conſequences de la pâleur du Soleil, je croi qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir ſi je ne ſuis point pâle, j'irai voir au Ciel ſi le Soleil ne l'eſt point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, raſſurez-vous, il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avouë, repris-je. Toute cette maſſe immenſe de matiére qui compoſe l'Univers, eſt dans un mouvement perpetuel, dont aucune de ſes parties n'eſt entiérement exempte, & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changemens, ſoit lents, ſoit prompts, mais toûjours dans des temps proportionnez à l'effet. Les Anciens étoient plaiſans de s'imaginer que les Corps celeſtes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vû changer. Avoient-ils eu le loiſir de s'en aſſurer par l'experience? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les Roſes qui ne durent qu'un jour faiſoient des Hiſtoires, & ſe laiſſoient des Memoires les unes aux autres, les prémieres auroient

roient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Roſe, les autres qui l'auroient encore laiſſé à celles qui les devoient ſuivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient, *Nous avons toûjours vû le même Jardinier, de memoire de Roſe on n'a vû que lui, il a toûjours été fait comme il eſt, aſſurément il ne meurt point comme nous, il ne change ſeulement pas.* Le raiſonnement des Roſes ſeroit-il bon? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faiſoient les Anciens ſur les Corps celeſtes; & quand même il ne ſeroit arrivé aucun changement dans les Cieux juſqu'à aujourd'hui, quand ils paroîtroient marquer qu'ils ſeroient faits pour durer toûjours ſans aucune alteration, je ne les en croirois pas encore, j'attendrois une plus longue experience. Devons nous établir notre durée, qui n'eſt que d'un inſtant, pour la meſure de quelque autre? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toûjours durer? On n'eſt pas ſi aiſément éternel. Il faudroit qu'une choſe eût paſſé bien des âges d'homme mis bout à bout, pour commencer à donner quelque ſigne d'immortalité. Vraiment, dit la Marquiſe, je voi les Mondes bien éloignez d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois ſeulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roſes, ils ne ſont que comme les Roſes même qui naiſſent & qui meurent dans un Jardin les unes après les autres; car je m'attens bien que s'il diſparoît des Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles; il faut que l'eſpèce ſe repare. Il n'eſt pas à craindre qu'elle periſſe, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne

ſont

ſont que des Soleils qui ſe raprochent de nous, après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce ſont des Soleils qui ſe ſont dégagez de cette croûte obſcure qui commençoit à les environner. Je croi aiſément que tout cela peut être, mais je croi auſſi que l'Univers peut avoir été fait de ſorte qu'il s'y formera de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matiére propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été diſperſée en pluſieurs endroits differens, ſe ramaſſer à la longue en un certain lieu; & y jetter les fondemens d'un nouveau Monde? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ay des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planètes ou des Animaux par une révolution continuelle? Je ſuis perſuadé, & vous l'êtes déja auſſi; qu'elle met en uſage ce même pouvoir ſur les Mondes, & qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons ſur cela plus que de ſimples conjectures. Le fait eſt que depuis près de cent ans, que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux Anciens, il n'y a pas beaucoup de Conſtellations où il ne ſoit arrivé quelque changement ſenſible, & c'eſt dans la voie de Lait qu'on en remarque le plus, comme ſi dans cette fourmiliére de petits Mondes, il regnoit plus de mouvement & d'inquietude. De bonne foi, dit la Marquiſe, je trouve à preſent les Mondes, les Cieux, & les Corps celeſtes ſi ſujets au changement, que m'en voilà tout-à-fait revenuë. Revenons-en encore mieux, ſi vous m'en croiez, repliquai-

je,

je, n'en parlons plus, auſſi-bien vous voilà arrivée à la derniere voûte des Cieux ; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au delà, il faudroit être plus habile que je ne ſuis. Mettez-y encore des Mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'eſt proprement l'Empire des Philoſophes que ces grands Pays inviſibles qui peuvent être ou n'être pas ſi on veut, ou être tels que l'on veut, il me ſuffit d'avoir mené votre eſprit auſſi loin que vont vos yeux.

Quoi ! s'écria-t-elle, j'ay dans la tête tout le Siſtême de l'Univers ! je ſuis ſçavante ! Oüi, repliquai-je, vous l'êtes aſſés raiſonnablement & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande ſeulement pour recompenſe de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ny le Ciel, ni les Etoiles, ſans ſonger à moi.

Puis que j'ay rendu compte de ces Entretiens au Public, je croy ne lui devoir plus rien cacher ſur cette matiére. Je publieray un nouvel Entretien, qui vint long-temps après les autres, mais qui fut préciſement de la même eſpéce. Il portera le nom de Soir, puis que les autres l'ont porté, il vaut mieux que tout ſoit ſous le même titre.

SIXIE'-

SIXIÉME SOIR.

Nouvelles penſées qui confirment celles des Entretiens précedens. Dernières Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

IL y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moi, & nous commencions même à oublier que nous en euſſions jamais parlé, lorſque j'allay un jour chez elle, & y entrai juſtement comme deux hommes d'eſprit & aſſez connus dans le monde, en ſortoient. Vous voyez bien, me dit-elle auſſi-tôt qu'elle me vit, quelle viſite je viens de recevoir; je vous avoüerai qu'elle m'a laiſſée avec quelque ſoupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'eſprit. Je ſerois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir ſur vous, je ne croy pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne ſçay comment la converſation s'eſt tournée ſur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de ſortir; peut-être ont-ils amené ce diſcours malicieuſement. Je n'ai pas manqué de leur dire auſſi-tôt que toutes les Planètes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit, qu'il étoit fort perſuadé que je ne le croiois pas; moi, avec toute la naïveté poſſible, je lui ay ſoute-

soutenu que je le croiois; il a toûjours pris cela pour une feinte d'une personne qui vouloit se divertir, & j'ai crû que ce qui le rendoit si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentimens, c'est qu'il m'estimoit trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre, qui ne m'estime pas tant, il m'a crüe sur ma parole. Pourquoi, m'avez-vous entêtée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne serieusement? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la souteniez-vous serieusement avec des gens que je suis seur qui n'entroient dans aucun raisonnement qui fût un peu serieux? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les Habitans des Planètes? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croions, & ne divulguons par nos mystéres dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellez-vous peuple les deux hommes qui sortent d'ici? Ils ont bien de l'esprit, repliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs qui sont gens durs, les appelleront peuple sans difficulté. D'autre part ces gens-cy s'en vengent en tournant les raisonneurs en ridicules; & c'est, ce me semble, un ordre très-bien établi que chaque espèce méprise ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit possible, s'accommoder à chacune, il eût bien mieux valu plaisanter des Habitans des Planètes avec ces deux hommes que vous venez de voir, puisqu'ils sçavent plaisanter, que d'en raisonner, puis qu'ils ne le sçavent pas faire. Vous en seriez sortie avec leur estime, & les Planètes n'y auroient pas perdu un seul de leurs Habitans. Trahir la véri-

vérité, dit la Marquise ! vous n'avez point de conscience. Je vous avoüe, repondis-je, que je n'ay pas un grand zèle pour ces vérités-là, & que je les sacrifie volontiers aux moindres commoditez de la Société. Je vois par exemple, à quoi il tient, & à quoy il tiendra toûjours, que l'opinion des Habitans des Planètes ne passe pour aussi vrai-semblable qu'elle l'est; les Planètes se presentent toûjours aux yeux comme des corps qui jettent de la lumiére, & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Praires; nous croirions bien que des Prairies & des Campagnes seroient habitées, mais des corps lumineux, il n'y a pas moien. La raison à beau venir nous dire qu'il y a dans les Planètes des Campagnes, des Prairies, la raison vient trop tard, le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter, les Planètes ne sont que des corps lumineux; & puis comment seroient faits leurs Habitans ? Il faudroit que notre imagination nous representât aussi-tôt leurs figures, elle ne le peut pas; c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriez-vous que pour établir les Habitans des Planètes dont les intérêts me touchent d'assez loin, j'allasse attaquer ces redoutables puissances qu'on appelle les Sens & l'Imagination ? Il faudroit bien du courage pour cette entreprise; on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux. Je voy quelquefois bien des gens assez raisonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les Planètes sont des Terres; mais ils ne le croient pas

pas de la même façon qu'ils le croiroient s'ils ne les avoient pas veuës ſous une apparence differente ; il leur ſouvient toûjours de la premiére idée qu'ils en ont priſe, & ils n'en reviennent pas bien. Ce ſont ces gens-là qui en croiant notre opinion, ſemblent cependant lui faire grace, & ne la favoriſer qu'à cauſe d'un certain plaiſir que leur fait ſa ſingularité.

Et quoi, interrompit-elle, n'en eſt-ce pas aſſez pour une opinion qui n'eſt que vraiſemblable? Vous ſeriez bien étonnée, repris-je, ſi je vous diſois que le terme de vraiſemblable eſt aſſez modeſte. Eſt-il ſimplement vrai-ſemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenez fort ſeure, & ſur quoi eſt fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez ſouhaiter en pareille matiére, & qu'il ne ſe preſente pas le moindre ſujet de douter, qui ſuſpende & qui arrête votre eſprit ; car du reſte, vous n'avez jamais veu Alexandre, & vous n'avez pas de démonſtration Mathematique qu'il ait deu être ; mais que diriez-vous ſi les Habitans des Planètes étoient à peu près dans le même cas? On ne ſçauroit vous les faire voir, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les demontre comme l'on feroit une affaire de Mathematique; mais toutes les preuves qu'on peut ſouhaitter d'une pareille choſe, vous les avez, la reſſemblance entiére des Planètes avec la Terre qui eſt habitée, l'impoſſibilité d'imaginer aucun autre uſage pour lequel elles euſſent été faites, la fecondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroît avoir

besoins de ses habitans, comdonné des Lunes aux Planètes s du Soleil, & plus de Lunes aux loignées ; & ce qui est très-important, est de ce côté-là, & rien du tout de autre, & vous ne sçauriez imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenez les yeux & l'esprit du Peuple. Enfin supposé qu'ils soient, ces Habitans des Planètes, ils ne sçauroient se déclarer par plus de marques plus sensibles ; après cela, c'est à vous à voir si vous ne les voulez traiter que de chose purement vrai-semblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût aussi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été ? Non pas tout-à-fait, répondis-je, car quoi que nous aions sur les Habitans des Planètes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la situation où nous sommes, le nombre de ces preuves n'est pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planètes, interrompit-elle, car je ne sçai plus en quel rang les mettre dans mon esprit ; ils ne sont pas tout-à-fait certains, ils sont plus que vrai-semblables, cela m'embarasse trop. Ah ! Madame, repliquai-je, ne vous découragez pas. Les Horloges les plus communes & les plus grossiéres, marquent les heures, il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la difference d'une simple vrai-semblance à une certitude entiére ; mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vrai-semblance, & qui en marquent, pour ainsi dire, les minutes

tes par leur ſentiment. Placez les Habitans des Planètes un peu au deſſous d'Alexandre, mais au deſſus de je ne ſçai combien de points d'hiſtoire qui ne ſont pas tout-à-fait prouvez ; je croi qu'ils ſeront bien-là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaiſir d'arranger mes idées ; mais pourquoi n'avez-vous pas déja pris ce ſoin-là ? Parce que quand vous croirez les Habitans des Planètes un peu plus, ou un peu moins qu'ils ne meritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je ſuis ſeur que vous ne croiez pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit être crû, en êtes-vous beaucoup à plaindre ? Oh ! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher, je croy fermement que la Terre tourne. Je ne vous ay pourtant pas dit la meilleure raiſon qui le prouve, repliquai-je. Ah ! s'écria-t-elle, c'eſt une trahiſon de m'avoir fait croire les choſes, avec de foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire ſur de bonnes raiſons ? Je ne vous prouvois les choſes, répondis-je, qu'avec de petits raiſonnemens doux, & accommodez à votre uſage ; en euſſai-je employé d'auſſi ſolides & d'auſſi robuſtes que ſi j'avois eu à attaquer un Docteur ? Oüi, dit-elle, prenez-moi preſentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je, la voici. Elle me plait fort, peut-être parce que je croi l'avoir trouvée ; cependant elle eſt ſi bonne & ſi naturelle, que je n'oſerois m'aſſurer d'en être l'inventeur. Il eſt toûjours ſeur qu'un Sçavant entêté qui y voudroit répondre, ſeroit reduit à parler beau-

coup, ce qui eſt la ſeule maniére dont un Sçavant puiſſe être confondu. Il faut ou que tous les Corps Celeſtes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant ſur elle-même en vingt-quatre heures, attribuë ce mouvement à tous les Corps Celeſtes. Mais qu'ils aient réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'eſt bien la choſe du monde où il y a le moins d'apparence, quoi que l'abſurdité n'en ſaute pas d'abord aux yeux. Toutes les Planètes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil, mais ces révolutions ſont inégales entre elles, ſelon les diſtances où les Planètes ſont du Soleil; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps, ce qui eſt fort naturel. Cet ordre s'obſerve même entre les petites Planètes ſubalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande Planète, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. De plus, il eſt ſeur que les Planètes ont des mouvements ſur leurs propres centres, ces mouvemens ſont encore inégaux, on ne ſçait pas bien ſur quoi ſe regle cette inégalité, ſi c'eſt ou ſur la differente groſſeur des Planétes, ou ſur leur differente ſolidité, ou ſur la differente viteſſe des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matiéres liquides où elles ſont portées, mais enfin l'inégalité eſt très-certaine, & en général, tel eſt l'ordre de la nature, que tout ce qui eſt commun à pluſieurs choſes, ſe trouve en même temps varié par des differences particuliéres.

Je vous entens, interrompit la Marquiſe, & je

je croy que vous avez raiſon. Oüy, je ſuis de votre avis ; ſi les Planètes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux ſelon leurs diſtances, ainſi qu'elles font autour du Soleil ; n'eſt-ce pas ce que vous voulez dire ? Juſtement, Madame, repris-je ; leurs diſtances inégales à l'égard de la Terre, leurs differentes ſoliditez & la differente viteſſe des Tourbillons particuliers où elles ſont enfermées, devroient produire des differences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre, auſſi-bien que dans tous les autres mouvemens ; & les Etoiles fixes qui ſont ſi prodigieuſement éloignées de nous, ſi fort élevées au deſſus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement general, du moins ſituées en lieu où ce mouvement devroit être fort affoibly, n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en eſt ſi proche ? Les Comètes qui ſont étrangéres dans notre Tourbillon, qui y tiennent des routes ſi differentes les unes des autres, qui ont auſſi des viteſſes ſi differentes, ne devroient-elles pas être diſpenſées de tourner tout autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures ? mais non, Planètes, Etoiles fixes, Comètes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de difference, on pourroit s'en contenter ; mais ils ſeront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la ſeule égalité exacte qui ſoit au monde ; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement ſuſpect.

Oh ! dit la Marquiſe, puis qu'il eſt poſſible

que cette grande égalité ne ſoit que dans notre imagination, je me tiens fort ſeure qu'elle n'eſt point hors de là. Je ſuis bien-aiſe qu'une choſe qui n'eſt point du genie de la Nature, retombe entiérement ſur nous, & qu'elle en ſoit déchargée, quoy que ce ſoit à nos dépens. Pour moy, repris-je, je ſuis ſi ennemy de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas même trop bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour ſur elle-même; ſoient préciſément de vingt-quatre heures, & toûjours égaux les uns aux autres; j'aurois aſſez d'inclination à croire qu'il y a des differences. Des differences, s'écria-t-elle! & nos Pendules ne marquent-elles pas une entiére égalité? Oh! répondis-je, je recuſe les Pendules; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait juſtes, & quelquefois qu'elles le ſeront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures ſera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire dereglées, que de ſoupçonner la Terre de quelque irregularité dans ſes révolutions. Voilà un plaiſant reſpect qu'on a pour elle, je ne me fierois guére plus à la Terre qu'à une Pendule; les mêmes choſes à peu près qui dérégleront l'une, dérégleront l'autre; je croy ſeulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour ſe dérégler ſenſiblement, c'eſt tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil? Et alors ſe trouvant dans un endroit où la matiére ſeroit agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps ſa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années ſeroient plus courtes, & les jours auſſi, mais on ne pourroit

s'en

s'en appercevoir, parce qu'on ne laisseroit pas de partager toujours les années en trois cens soixante & cinq jours, & les jours en vingt-quatre heures. Ainsi sans vivre plus que nous ne vivons présentement, on vivroit plus d'années; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit, de longues suites de siécles ne produiroient que de bien petites differences. J'en conviens, répondis-je; la conduire de la Nature n'est pas brusque, & sa methode est d'amener tout par des degrez qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisez. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celui des Saisons; pour les autres qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guére de nous échaper. Cependant tout est dans un branle perpetuel, & par consequent tout change; & il n'y a pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a veuë dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considerablement vieillie. Elle avoit un assez beau visage; ses joues se sont enfoncées, son nez s'est allongé, son front & son menton se sont avancez, de sorte que tous ses agremens sont évanoüis, & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contez-vous là, interrompit la Marquise? Ce n'est point une plaisanterie, reprisje. On appercevoit dans la Lune une figure particuliére qui avoit de l'air d'une tête de femme qui sortoit d'entre des Rochers, & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes

qui ont laiſſé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus ſervir qu'à compoſer un front, un nez, & un menton de vieille. Ne ſemble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une deſtinée malicieuſe qui en veüille particuliérement à la beauté? ç'a été juſtement cette tête de Demoiſelle, qu'elle a été attaquer ſur toute la Lune. Peut-être qu'en recompenſe, repliquay-je, les changemens qui arrivent ſur notre Terre embelliſſent quelque viſage que les gens de la Lune y voyent; j'entens quelque viſage à la maniére de la Lune, car chacun tranſporte ſur les objets les idées dont il eſt rempli. Nos Aſtronomes voyent ſur la Lune des viſages de Demoiſelles, il pourroit être que des Femmes qui obſerveroient, y verroient de beaux viſages d'Hommes. Moy, Madame, je ne ſçay ſi je ne vous y verrois point. J'avouë, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là; mais je retourne à ce que vous me diſiez tout à l'heure; arrive-t-il ſur la Terre des changemens conſiderables?

Il y a beaucoup d'apparence; répondis-je, qu'il en eſt arrivé. Pluſieurs Montagnes élevées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de Coquillages, qui ſemblent marquer néceſſairement que l'Eau les a autrefois couvertes. Quelquefois, aſſez loin encore de la Mer, on trouve des Pierres, où ſont des Poiſſons petrifiez. Qui peut les avoir mis là, ſi la Mer n'y a pas été? Les Fables diſent qu'Hercule ſepara avec ſes deux mains deux Montagnes, nommées Calpé & Abila, qui étant ſituées entre l'Afrique & l'Eſpagne, arrêtoient l'Ocean, & qu'auſſi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Medi-

Mediterranée. Les Fables ne ſont point tout-à-fait des Fables, ce ſont des Hiſtoires des temps reculez, mais qui ont été defigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le Merveilleux, très-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait ſeparé deux Montagnes avec ſes deux mains, cela n'eſt pas trop croyable; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Ocean ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre, & ſe ſoit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois ſans beaucoup de peine. Ce fût alors une belle tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout à coup ſur notre Terre; car vous ſçavez, Madame, que les Mers ſont des taches. Du moins l'opinion commune eſt que la Sicile a été ſeparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'eſt quelquefois formé de nouvelles Iſles dans la Mer; des tremblemens de Terre ont abîmé des Montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours des Riviéres; les Philoſophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile, qui ſont des terres appuyées ſur de grandes voûtes ſoûterraines remplies de ſoufre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne ſeront plus aſſez fortes pour reſiſter aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent preſentement par des ſoupiraux tels que le Veſuve & l'Etna. En voilà aſſez pour diverſifier un peu le ſpectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquiſe, que nous les ennuyaſſions en leur donnant toûjours

le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne seroit encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans Jupiter. Il paroît sur sa surface comme des Bandes, dont il seroit envelopé, & que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entre-elles, par les differens degrez de clarté ou d'obscurité. Ce sont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la surface de Jupiter, aussi differentes entre-elles. Tantôt ces Bandes s'étrecissent, tantôt elle s'élargissent; elles s'interrompent quelquefois, & se réünissent ensuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface, & tous ces changemens, qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures Lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considerables, que si notre Ocean inondoit toute la Terre ferme, & laissoit en sa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitans de Jupiter ne soient Amphibies, & qu'ils ne vivent également sur la Terre, & dans l'Eau, je ne sçay pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi sur la surface de Mars de grands changements, & même d'un mois à l'autre. En aussi peu de temps, des Mers couvrent de grands Continents, où se retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le notre, ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Notre Planète est bien tranquille auprès de ces deux-là, & nous avons grand sujet de nous en loüer, & encore plus s'il est vray qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés! s'écria la Marquise. Vraiment ce seroit là une nouvelle considerable.

Très

Très considerable, repondis-je. On a veu dans Jupiter, il y a peut-être vingt-ans, une longue lumiére, plus éclatante que le reste de la Planète. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement, peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grandes Incendies, sans préjudice des Déluges, qui y sont communs. Mais quoy qu'il en soit, cette lumiére de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui selon les apparences, est aussi ancienne que le monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais veuë. Comment une lumiére fait-elle pour se cacher, dit-elle ? Il faut pour cela une adresse singuliére.

Celle-là, repris-je, ne paroit que dans le temps des Crepuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assez longs & assez forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horizon la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crepuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée seurement, & elle a fait quelque temps les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espèce nouvelle ; ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planètes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchez ; les deux derniéres Lunes de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmez ni ravis, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter ; on s'accoûtume à tout. On voit donc un mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lors que le Soleil est couché, & le Crepuscule finy, une certaine lumiére blanchâtre qui ressemble à une queuë de Comète. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crepuscule vers l'Equinoxe de Sep-

tembre, & vers le Solſtice d'Hiver on la voit ſoir & matin; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, ſe dégager des Crepuſcules, qui ont trop de force & de durée; car on ſuppoſe qu'elle ſubſiſte toûjours, & l'apparence y eſt toute entiére. On commence à conjecturer qu'elle eſt produite par quelque grand amas de matiére un peu épaiſſe qui environne le Soleil juſqu'à une certaine étenduë; la plupart de ſes rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite, mais il y en a qui allant donner contre la ſurface interieure de cette matiére, en ſont renvoyez vers nous, & y arrivent lors que les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le ſoir. Comme ces rayons reflechis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crepuſcules, faute d'être environnée d'un air épais ainſi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ſes Crepuſcules luy viendront de cette eſpèce d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoye les rayons dans des lieux ou ceux qui partent directement de luy ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas auſſi, dit la Marquiſe, des Crepuſcules aſſurez pour toutes les Planètes, qui n'auront pas beſoin d'être envelopées chacune d'un air groſſier, puiſque celui qui envelope le Soleil ſeul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planètes dans le Tourbillon? Je croirois aſſez volontiers que la Nature, ſelon le penchant que je luy connois à l'œconomie, ne ſe ſeroit ſervie que de ce ſeul moyen.

moyen. Cependant, répliquay-je, malgré cette œconomie, il y auroit à l'égard, de notre Terre deux causes de Crepuscules, dont l'une qui est l'air épais du Soleil, seroit assez inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Observatoire; mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soy des vapeurs & des exhalaisons assez grossiéres pour produire des Crepuscules, & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen en général aux besoins de toutes les autres Planètes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il faloit donner à respirer l'air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planètes, s'ils sçavoient cela?

Ils auroient tort, dit la Marquise, on n'est pas à mépriser pour être envelopé d'un air épais, puisque le Soleil lui même en a un qui l'envelope. Dites-moy, je vous prie, cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sortoient du Soleil, & ne sert-il point à rompre la premiére force des rayons, qui auroit peut-être été excessive? Je conçois que le Soleil pourroit être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de Sistême que vous avez fait assez heureusement. On y pourroit ajoûter que ces vapeurs produiroient des espèces de pluyes qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraichir, de la même maniére que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu

eſt trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive préſumer de l'adreſſe de la Nature; mais elle a une autre ſorte d'adreſſe toute particuliére pour ſe dérober à nous, & on ne doit pas s'aſſurer aiſément d'avoir deviné ſa maniére d'agir, ni ſes deſſeins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne ſe faut pas trop preſſer de raiſonner, quoy qu'on en ait toûjours aſſez d'envie, & les vrais Philoſophes ſont comme les Elephans, qui en marchant ne poſent jamais le ſecond pied à terre, que le premier n'y ſoit bien affermy. La comparaiſon me paroît d'autant plus juſte, interrompit-elle, que le merite de ces deux eſpéces, Elephans & Philoſophes, ne conſiſte nullement dans les agrémens exterieurs. Je conſens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez-moy encore quelques-unes des derniéres Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Siſtêmes précipitez.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je ſçay du Ciel, & je ne croy pas qu'il y en ait de plus fraſches. Je ſuis bien fâché qu'elles ne ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques Obſervations que je liſois l'autre jour dans un Abregé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent, & s'en vont en pluye; cela n'a pas été veu pour une fois à la Chine. J'ay trouvé cette Obſervation en deux temps aſſez éloignez, ſans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient, comme une fuſée, toûjours avec grand bruit. Il eſt fâcheux que ces ſpectacles-là ſoient reſervez pour la Chine, & que ces Pays-cy n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-

long-temps que tous nos Philoſophes ſe croyoient fondez en experience, pour ſoûtenir que les Cieux & tous les Corps Celeſtes étoient incorruptibles, & incapables de changement, & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles ſe diſſoudre par milliers, cela eſt aſſez different. Mais, dit-elle, n'ay-je pas toûjours oüi dire que les Chinois étoient de ſi grands Aſtronomes? Il eſt vray, repris-je, mais les Chinois y ont gagné à être ſeparez de nous par un long eſpace de Terre, comme les Grecs & les Romains à en être ſeparez par une longue ſuite de ſiécles, tout éloignement eſt en droit de nous impoſer. En vérité, je croy toûjours de plus en plus, qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en eſt pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne luy eſt pas permis de ſe répandre dans une grande étenduë de terre à la fois, & que quelque fatalité lui preſcrit des bornes aſſez étroites. Joüiſſons-en tandis que nous le poſſedons; ce qu'il a de meilleur, c'eſt qu'il ne ſe renferme pas dans les ſciences & dans les ſpeculations ſéches, il s'étend avec autant de ſuccès juſqu'aux choſes d'agrément, ſur leſquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale, Ce ſont celles-là, Madame, auxquelles il appartient de vous occuper, & qui doivent compoſer toute votre Philoſophie.

FIN.

SUJET
DONNÉ
PAR FEU
MONSIEUR
DE BALZAC,

Pour le Prix d'Eloquence.

De la Patience & du Vice qui lui eſt contraire.

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ
LE
PRIX D'ELOQUENCE
PAR LE JUGEMENT
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.

QUELQUE peu d'uſage que l'homme faſſe de ſes lumiéres pour s'étudier ſoi-même, il découvre les foibleſſes & les déreglements dont il eſt rempli : auſſi-tôt ſa raiſon cherche à y remedier, touchée naturellement d'un deſir de perfection qui lui reſte de l'ancienne grandeur où elle s'eſt veuë élevée. Mais que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des miſéres de l'homme? Elle ne ſçait que combattre des deffauts par des deffauts, ou guerir des paſſions par des paſſions; & les vains remedes qu'elle fournit ſont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle eſt intereſſée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'eſt ſéduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant pluſieurs ſiécles, la Grece ſi fertile en eſprits ſubtils, curieux & inquiets, produiſit ces Sages, qui faiſoient une profeſſion temeraire d'enſeigner à leurs Diſciples l'art de vivre heureux, & de ſe rendre plus parfaits : en vain la diverſité infinie de leurs ſentiments, qui ſera à jamais la honte des foibles lumiéres naturelles, épuiſa tout ce que la raiſon humaine pouvoit pour les hommes : l'effet des plus grands efforts de la Philoſophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompuë en de fauſſes vertus, qui étoient, s'il ſe peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ſes deffauts avec aſſés de ſimplicité, pour les rendre en quelque ſorte excuſables ; au lieu qu'un Philoſophe Paien, fier d'avoir acquis les ſiens à force de meditation & d'étude, leur donnoit tous ſes applaudiſſements.

Ces deſordres que la raiſon humaine cauſoit dans la Grece, où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle eſt capable, quand elle vient à ſe méconnoître, les lecons trompeuſes qu'elle envoioit de la chés tous les peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas ſans doute les moindres motifs qui inviterent la Raiſon éternelle à deſcendre ſur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuſes Semaines de Daniel, qui expiroient, & le Sceptre de Juda qui avoit paſſé dans des mains étrangéres, preſſoient le Liberateur ſi longtemps promis & attendu ; il eſt certain que d'un autre côté les Grecs livrés juſques-là à des erreurs orgueilleuſes, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Meſſie par leurs beſoins, quoi qu'ils ne fuſ-

ſent

ſent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux uns pour dégager ſa parole tant de fois donnée par la bouche de ſes Prophètes ; & il le devoit aux autres pour ſatisfaire à ſa bonté, qui ne les pouvoit ſouffrir plus long-tems dans les égaremens de leur ſageſſe. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin ſur les Nations ; un grand Prêtre qui leur enſeignât les veritables Sacrifices ; & il falloit aux autres un Sage, dont ils reçuſſent des preceptes ſolides ; un Maître qui leur apportât toutes les connoiſſances, après leſquelles ils ſoûpiroient depuis ſi long-temps.

Il parut donc enfin parmy les hommes, ce Meſſie ſi ardemment deſiré d'un ſeul peuple, & ſi neceſſaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révelées ſans obſcurité & ſans nuages ; alors diſparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfantés l'Imagination des Philoſophes ; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous ſont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier ſur quelqu'un des effets que produiſit la nouvelle Loy annoncée par Jéſus-Chriſt. L'impatience dans les maux eſt peut-être un des vices auſquels la nature nous porte, & le plus generalement & avec le plus de force, & il n'y a point de vertu à laquelle la Philoſophie ait plus aſpiré qu'à la patience ; ſans doute, parce qu'il n'y en a aucune ny plus néceſſaire à la malheureuſe condition des hommes, ny plus capable d'attirer une diſtinction glorieuſe à ceux qui auroient pû l'acquerir. Cette impatience de la nature, & la fauſſe patience de la Philoſophie, nous ſerviront d'exemples de l'heureux renouvellement

qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la veritable patience inconnuë jusques-là sur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager de près, & d'étudier nos miseres; cette veuë, cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du Redempteur.

I. POINT.

QUEL est ce mouvement impetueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en secoüer le joug? Pourquoy tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violents, dont nous sentons en même temps l'impuissance? Pourquoy prendre à partie ou des Astres, qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs; ou une Fortune & des Destins qui n'ont point d'être hors de notre imagination? Que veulent dire ces plaintes addressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées? Que veut dire cette espèce de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportements? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons nous? Malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux & si peu raisonnables pour les soulager! Insensés, si nous les redoublons! Mais quel sujet d'en douter? il n'est que trop seur que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfonce encore davantage; l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation, & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Ce-

Cependant ny la honte de ſuivre des mouvements déreglés, n'y la crainte d'augmenter le ſentiment de nos maux, ne réprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix ſecrette de notre conſcience ne nous la reproche preſque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportements une injuſtice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il ſemble que le mal que nous ſouffrons nous juſtifie; il ſemble qu'il nous diſpenſe pour quelque temps de la neceſſité d'être raiſonnables. N'employe-t-on pas même quelque ſorte d'art pour s'excuſer de ce deffaut, & pour s'y livrer ſans ſcrupule? Ne ſe déguiſe-t-on pas ſouvent l'impatience ſous le nom plus doux de vivacité? il eſt vray qu'elle marque toûjours une ame vaincuë par ſes maux, & contrainte de leur ceder; mais il y a des malheurs auſquels les hommes approuvent que l'on ſoit ſenſible juſqu'à l'excès, & des évenements où ils s'imaginent que l'on peut avec bienſeance manquer de forces, & s'oublier entierement. C'eſt alors qu'il eſt permis d'aller juſqu'à ſe faire un merite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû, que ce qui porte le plus le caractére de petiteſſe de courage pût jamais devenir un fondement de vanité? La Religion ſeule pouvoit remedier à un defaut ſi enraciné dans la nature, & quelquefois autoriſé par nos fauſſes opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toûjours nuiſible & inſenſée, que nous ſommes tous pécheurs, que nous devons une expiation à la juſtice divine, que tous les maux que nous ſommes capables de ſouffrir, nous les avons meritez? Quelle étrange conſolation à

en

en juger ſelon les premiéres idées qui ſe preſentent ! Quoy, nous ne ſerons pas ſeulement malheureux, nous ſerons encore obligés de nous croire coupables ? Nous perdrons juſqu'au droit de nous plaindre, nos ſoupirs ne pourront plus être innocents ? Encore un coup, quelle étrange conſolation !

C'en eſt une cependant & ſolide & efficace ; quelques triſtes que paroiſſent quelquefois les verités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien vivement perſuadé qu'il merite les maux qu'il ſouffre, eſt bien éloigné de les redoubler par des mouvements d'impatience. Il eſt juſte que la revolte de notre ame contre des douleurs deuës à nos pechés, ſoit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes : mais on ſe l'épargne ; en ſe ſoûmettant ſans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'eſt pas que les Chrétiens cherchent à ſouffrir moins, c'eſt que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenſes naturelles qui en ſont inſéparables. On ne peut être dans une ſainte diſpoſition à ſouffrir que l'on ne deminuë la rigueur des ſouffrances. On ne peut y conſentir ſans les ſoulager, & lors que nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la juſtice divine, on peut dire que nous affoibliſſons en quelque ſorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette auſſi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enſeigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à meriter par le bon uſage de nos maux ? Sont-ce veritablement des maux, que les moyens d'acquerir ces biens celeſtes qui ne pourront jamais nous être ravis ? Souffre-t-on encore quand on

les

ame quelque place à des douleurs & foibles & paſſagéres. Ah ! il ſemble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les ſentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions mêmes que ſa colére nous envoye, elle a trouvé moyen de nous y ménager une ſource d'un bonheur infini : recevons avec une ſoûmiſſion ſincére de ſi juſtes punitions, & elles deviendront auſſi-tôt des ſujets de récompenſe. Nous n'aurons pas ſeulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la ſouveraine felicité. Aveuglement de la nature, Lumiéres celeſtes de la Religion, que vous êtes contraires : La nature par ſes mouvemens déſordonnez, augmente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainſi dire, à profit par la patience qu'elle nous inſpire. Si nous en croyons l'une, nous ajoûtons à des maux néceſſaires un mal volontaire ; & ſi nous ſuivons les inſtructions de l'autre, nous tirons de ces maux néceſſaires les plus grands de tous les biens.

Auſſi la patience chrétienne n'eſt-elle pas une ſimple patience, c'eſt un veritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas ſa veuë dans cette éternité de bonheur dont elles nous aſſurent la joüiſſance, on ſe borneroit à les recevoir ſans murmure, comme des châtiments dont on eſt digne par ſes pechés ; mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles ſont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joye comme des graces dont on eſt indigne. De-là naiſſoient ces merveilles dont les Annales des Chrétiens ſont remplies ; cette tranquilité dont les Saints ont joüi au milieu même des plus âpres tourments ; cette égalité parfaite qu'ils ont toûjours

veuë entre les biens & les maux; que dis-je, égalité ? cette préference qu'ils ont toujours donnée aux maux ſur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont pouſſez juſqu'à oſer appeller ſur eux les maux que la main de Dieu leur refuſoit.

Quel ſpectacle fut-ce pour le monde corrompu que la naiſſance du Chriſtianiſme ! On voit paroître tout à coup & ſe répandre dans l'Univers des hommes qui diſconviennent d'avec tous les autres ſur les principes les plus communs; des hommes qui rejettent tout ce qui eſt recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour ſincére pour tout ce que les autres fuyent. Les plaintes ſont un langage qui leur eſt inconnu, ſi ce n'eſt dans la proſperité. Ils ne ſe contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une conſtance inébranlable, ils ont une joye qui va ſouvent juſqu'à des tranſports; s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourments & à la mort, ils ſe contraignent; la cruauté de leurs ennemis ſe méprend éternellement, on ne leur donne pour ſupplices que ce qu'ils ſouhaitent. Quels ſont ces prodiges, devoient dire les Payens ? Quel eſt-ce renverſement ? les biens & les maux ont-ils changé de nature ? les hommes en ont-ils changé eux mêmes ? Cet étonnement fut ſans doute d'autant plus grand que l'on voyoit les Philoſophes, qui juſques-là avoient parû être en poſſeſſion de toutes les vertus & des verités, confondus & dans leur ſpeculation, & dans leurs pratiques, par de nouveaux Philoſophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître celeſte qui détruiſit les fauſſes eſpèces de patience établies par

par des Sages trompeurs, & plus vicieuſes peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs paſſions pour guides.

II. POINT.

JAMAIS la raiſon humaine n'a fait éclater tant d'orgüeil & n'a laiſſé voir tant d'impuiſſance que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philoſophes entreprirent de perſuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque choſe d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifferents, & que les douleurs qui affligeoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui ſe retranchoit entierement dans la partie ſpirituelle de lui-même. Ainſi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de luy nuire, & il ſe paroit d'une patience faſtueuſe, fondée ſur l'impaſſibilité dont ſa Secte le flattoit. Souffrir avec conſtance, eût été quelque choſe de trop humain, il ne ſouffroit point, ſemblable à Jupiter même, dont il n'avoit lieu d'envier ny les perfections, ny le bonheur.

Juſqu'où vous égarez-vous, foibles eſprits des hommes, quand vous êtes abandonnez à vous-mêmes? Quoy, il s'agit de ſoulager les bleſſures que nous recevons tous les jours, nous les recevons, nous en gemiſſons, & on n'y trouve point d'autre reméde que de nous ſoûtenir que nous ſommes invulnerables? Trop heureux encore, ſi nous pouvions entrer dans cette illuſion & en profiter; mais ſi ces vaines idées élevent pour quelques momens, & enflent l'imagination ſeduite, on eſt auſſi-tôt rapellé au ſentiment de ſes maux par la nature plus forte &

plus puissante ; & si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe speculation, le cœur qui souffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien pressé par la douleur d'une maladie violente s'écrioit en s'adressant à elle ; *Je n'avoüeray pourtant pas que tu sois un mal* ; cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avoüer, ce desaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincére qui pût jamais être ?

Loin du Christianisme une erreur si contraire aux sentimens naturels, & un orgueil si indigne d'une raison éclairée. La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au dessus des douleurs ; ils souffrent, ils avoüent qu'ils souffrent ; mais la soûmission qu'ils ont pour celuy qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances produit cette constance, ce calme, cette joye qui ont si souvent arraché à leurs persecuteurs de l'admiration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gemissements par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre, mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gemissements par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-mêmes, que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors, tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont ce que toute la Philosophie elle-même ne sçauroit assés admirer, aussi sensibles que tous les autres hommes à toutes les miséres humaines ; plus satisfaits au milieu des plus grandes miséres, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'a-

d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un exterieur paisible, que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au dessus de celuy qui l'avoit offensé, & quelquefois même par un superbe jugement osoit le dégrader de la qualité d'homme : insulte qu'on fait sans danger à son ennemy, vengeance impuissante, qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un Chrétien se met dans son cœur au dessous de tous les hommes, & cependant il a au milieu des outrages une heroïque tranquillité qui le met au dessus de ses ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enseigne : sans prendre une fierté mal fondée, sans affecter une fausse insensibilité, nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du Createur, pour être superieurs aux Createurs ; nous n'avons qu'à la respecter dans les instrumens qu'elle employe, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les hommes puissent nous porter. Il n'y en a point qui n'ayent assés de pouvoir pour nous faire souffrir ; mais il n'y en a point qui en aient assés pour troubler notre repos. Lors que leurs bras sont tournés contre nous, un bras plus puissant qui les fait agir se montre aux yeux de notre foy, tient nos douleurs dans le respect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injustices que nous avons à essuyer ne se presentent plus à nous comme des évenemens qui partent de la méchanceté des hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation, nous remontons plus haut, & d'une veuë plus éclairée, nous découvrons que ces mêmes évenemens nous viennent du Ciel, & comme de justes châtiments qui demandent de la soûmission, & com-

me des sujets de merite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plupart des Philosophes, persuadés que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, nécessaire, de laquelle partoient indifferemment & les biens & les maux. Il est vray qu'ils se soûmettoient à elle dans les malheurs, & quelquefois avec assés de resolution; mais quelle étoit cette espèce de patience? une patience d'esclaves attachés à leur chaîne, & sujets à tous les caprices d'un maître impitoyable; une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la revolte, arrête durement les mouvements de l'ame, & au lieu de la consoler, y laisse un chagrin sombre & farouche; en un mot, un desespoir un peu raisonné, plutôt qu'une vraye patience. Graces à notre auguste Religion, nous sçavons que nous ne dépendons point d'un destin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne; une intelligence éternelle, non moins puissante que le paroissoit aux Philosophes leur fatalité imaginaire, mais de plus souverainement sage, preside à tout. Ce bras dont nous respectons les coups, est un bras qui nous distribuë les maux mêmes selon nos besoins & selon nos forces, qui, à proprement parler, ne nous envoye que des biens; c'est le bras d'un pere, nous souffrons comme des enfans, seurs de la bonté de celuy qui nous fait souffrir, & non point comme des esclaves assujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres & les plus cruelles: ce n'est point l'inutilité de la revolte qui

nous

nous arrête, c'en est l'injustice, & notre patience est une veritable soumission d'esprit qui répand dans le cœur une consolation presque aussi douce, si je l'ose dire, que la joüissance même du bien.

Tels sont les effets que produit chés les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut proposé, lorsque le Juste, le seul Juste qui l'ait été jamais par lui même, se vit sur le point d'expier les pechés du genre-humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Disciples, qui n'avoient plus que peu d'instants à luy être fidelles, frappé de l'affreuse idée d'un supplice également honteux & cruel qui luy étoit destiné, il s'adresse à son Pere celeste, il luy demande que s'il est possible les tourmens qu'il envisage luy soient épargnez, & un souhait que la grandeur de ses tourments déja présents à ses yeux rendoit si legitime, un souhait plus legitime encore par l'innocence de celuy qui le faisoit, un souhait où la moderation éclate jusque dans les termes qui l'exprimẽt, est cependant reprimé dans le même moment, par une soumission entiere & sans reserve aux desseins de Dieu. *Que ta volonté soit faite*, dit Jesus-Christ à son Pere, & quelle volonté! combien sçavoit-il qu'elle étoit sévere & rigoureuse à son égard! il se voyoit livré à la justice irritée, il voyoit la bonté entierement suspenduë, cependant pour satisfaire aux devoirs de l'obéïssance d'un Fils, il souscrit à sa propre disgrace, & son unique soulagement au milieu de ses douleurs les plus vives, est de tourner les yeux sur la main dont il les reçoit.

Il soûpira encore sur la Croix, il se plaignit d'avoir été abandonné de son Pere; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur, il

nous marquoit seulement combien il y étoit sensible. Les Philosophes prétendoient à une impassibilité, qui dans l'état où nous sommes, ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jésus-Christ ne voulut pas joüir de celle qu'il eût pû recevoir de sa Divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convint à des hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirés nous, Verbe incarné, cette vertu heroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenuë naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspiroit. Daignés nous instruire dans la science de souffrir, science toute celeste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une veritable idée des vertus, & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la Raison & la Sagesse de votre adorable Pere, devenés aussi la notre pour regler les emportemens ausquels sa nature s'abandonne dans les afflictions; ne permettés, Seigneur, à votre Justice de les faire tomber sur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter, & ne nous envoyés tous les maux dont nous sommes dignes, qu'en nous donnant en même temps un courage vraiement Chrétien.

Mon-

Monſieur DE FONTENELLE *aïant été élû par Meſſieurs de l'Academie Françoiſe à la place de feu Monſieur* DE VILLAYER *Doyen du Conſeil d'Etat, y vint prendre ſcance le Samedy cinquiéme May* 1691. *& fit le Remerciment qui ſuit.*

MESSIEURS,

Si je ne ſongeois aujourd'huy à me défendre des mouvements flateurs de la vanité, quelle occaſion n'auroit-elle pas de me ſeduire, & de me jetter dans la plus agreable erreur où je ſois jamais tombé? En entrant dans votre illuſtre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute ſa gloire; je me croirois aſſocié à l'immortelle Renommée qui vous attend; & comme la vanité eſt également hardie dans ſes idées, & ingenieuſe à les autoriſer, je me croirois digne du choix que vous avez fait de moi, pour ne vous pas croire capables d'un mauvaix choix.

Mais, MESSIEURS, j'oſe aſſurer que je me garantis d'une ſi douce illuſion; je ſçay trop ce qui m'a donné vos ſuffrages. J'ay prouvé par ma conduite que je connoiſſois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Academie Françoiſe, & vous m'avés compté cette connoiſſance pour un merite; mais le merite d'autruy vous a encore plus fortement ſollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naiſſance à un grand Nom, qui dans la plus noble eſpéce des productions de l'eſprit efface tous les autres noms; à un nom que vous reſpectés vous-mêmes. Quelle ample matiére m'offriroit l'illuſtre Mort qui l'a en-

ennobli le premier ! Je ne doute pas que le Public, penetré de la vérité de son Eloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse bien-seance qui nous défend de publier des loüanges où le sang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du sang, parler de ce grand Homme, que comme en parlent ceux que sa gloire intereſſe le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui sa memoire sera toûjours chére, daignez travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas deshonorer. Empêchés que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uny à luy par des liens trop étroits. Vous le pouvez, MESSIEURS, j'oſe croire même que vous vous y engagés aujourd'hui. Seurs que vos lumiéres se communiquent, vous m'accordés l'entrée de l'Academie ; & pourriés-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviés formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne comptois sur votre secours, succeder à un grand Magistrat, dont le genie, quelque distance qu'il y ait entre les caractéres de Conseiller d'Etat & d'Academicien, embrassoit toute cette étenduë?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois, & je resiste à un mouvement si legitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marqueray mieux ma reconnoissance, lorsque j'entreray avec une ardeur égale à la votre dans tout ce qui vous intereſſe le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifferents à d'autres discours ; je suspens mes sentimens particuliers, je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'être soûmis. Tandis qu'un Prince qui tire tout son éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, assemble avec faste des Conseils composés de Souverains, & que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a concuë de la France, tandis qu'il pro-

propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les precedentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre & lente meditation ; c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des déliberations, que Louis entreprend de se rendre maître de la plus considerable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Assemblée se dissipe; le Chef court, vole où il se croit nécessaire; remuë tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assés grande Armée pour ne pas être témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roi avoit appellé ce Spectateur d'au-delà des Mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet ; sous le Regne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même temps Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemy décide presque de leur seureté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, qu'elle noblesse dans les entreprises du Roy! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein, & fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prevenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'execution.

Quand nous vimes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vimes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déja redoutable, nous esperâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de LOUIS; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-de-là d'une glorieuse re-

sistar

ſiſtance. Apprenons que la reſiſtance de LOUIS, ce ſont de nouvelles Conquêtes, il ne ſçait point aſſeurer ſes Frontiéres ſans les étendre, il ne deffend ſes Etats qu'en les agrandiſſant.

Il avoit renoncé par la Paix à ſe rendre maître de l'Europe, & l'Europe entiére rallume une Guerre qui le rétablit dans ſes droits; & l'invite à reparer les pertes volontaires de ſa moderation. Il tenoit ſa valeur captive, ſes Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui eſt ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du tombeau, & rendre ſpectateur de tant de merveilles, le grand Miniſtre à qui l'Academie Françoiſe doit ſa naiſſance! Luy qui ſous les ordres du plus juſte des Rois a commencé l'élevation de la France, avec quel étonnement verroit-il ſes propres deſſeins pouſſés ſi loin au-de-là de ſon idée & de ſon attente! Luy qui nous fut donné pour preparer le chemin à LOUIS LE GRAND auroit-il cru ouvrir une ſi belle & ſi éclatante carriére?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, ſi elle ne remplit pas ſous ſon Regne le devoir qu'il luy avoit impoſé de celebrer dignement les Heros que la France produiroit. Il verroit avec un plaiſir égal & notre zéle & notre impuiſſance; ceux qui voudroient entreprendre l'Eloge de LOUIS, ſont accablés ſous ce même poids de grandeur, de valeur, & de ſageſſe, qui accable aujourd'hui tous les Ennemis de cet Etat. Une ſincére ſoûmiſſion eſt le ſeul parti qui reſte à l'Envie; & une admiration muette eſt le ſeul qui reſte à l'Eloquence.